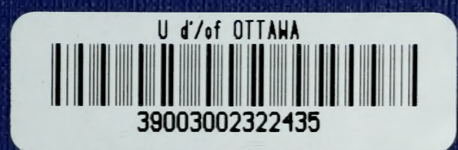


ANDRÉ BEAUNIER

ÉLOGES

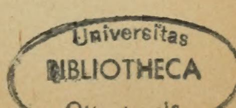


PARIS

R. ROGER & F. CHERNOVIZ, ÉDITEURS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1909



A GASTON CALMETTE

Les portraits d'écrivains, d'artistes et de savants, que voici réunis, ont été composés, pour la plupart, au lendemain du jour où ces personnages moururent. Cette circonstance indique leur caractère.

Ce n'est évidemment pas le jugement de l'avenir qu'on trouvera ici. L'avenir sera moins indulgent, peut-être, et, en tout cas, plus négligent. Il marquera des différences considérables entre ces morts inégaux : il grandira les uns, il en diminuera d'autres et il en omettra plusieurs. Ici, j'ai noté l'émoi qu'on ressentait en apprenant que ces héros ou bien ces demi-héros étaient entrés dans le passé.

Je l'ai fait avec le respect qui convient et, cependant, avec la liberté permise, pour quelques-uns avec plus de chagrin qu'on ne le verra, et pour certains avec le détachement qu'on remarque sur les visages des foules qui accompagnent de trop illustres funérailles : la gloire, en de telles occasions, nuit à la tendresse, qui est un sentiment familier.

Comme disparaissaient, en file funèbre, ces amis ou bien ces maîtres, j'ai inscrit le souvenir qu'ils me laissaient : souvenir gai ou auguste, aimable, mélancolique et mêlé, parfois, d'une plaisanterie à laquelle je ne pouvais rien.

Ce serait une pieuse et gentille coutume, il me semble, que de dresser, aux bords de la route où chemine la pensée contemporaine, des cénotaphes emblématiques, et non en marbre éternel, mais en bois moins durable, des cénotaphes provisoires. Ils ne seraient ni de mêmes dimensions ni de même luxe. On les élèverait à la place où tombèrent et celui-ci et celui-là, qu'on emporta pour les mettre en terre. Sur les parois de ces monuments illusoires et fragiles, on peindrait d'un pinceau complaisant des images du mort récent, des épisodes magnifiques, pittoresques ou amusants de sa vie et les allégories de son travail, de son efficacité, de son énergie spirituelle. Du reste, il y aurait, sur chacun des panneaux, un ange aux yeux fermés et aux ailes qui planent, pour signifier le sommeil, le silence et l'éternité.

Et puis, plus tard, entre ces deux rangées de cénotaphes, passerait l'avenir, grand réviseur des renommées. Il démolirait ces petites architectures de bois peint; il remplacerait les unes par des statues plus ou moins hautes, et décisives; ailleurs, il ferait place nette: et il aurait vite aboli ces images qui n'étaient là que pour attester la ferveur d'un jour.

ÉLOGES

PAUL VERLAINE

Il y a quelques années, un ingénieux photographe imagina de mettre dans le commerce les portraits de nos « contemporains chez eux ». Comédiens célèbres, politiciens illustres ou notoires hommes de lettres, on les voyait dans leur salon, dans leur boudoir, dans leur cabinet de travail; et ils avaient la pose la mieux congruante à l'idéal qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Les romanciers, et parmi eux les psychologues, étaient les plus rêveurs et les plus tristes. Un doigt pensif sur le front, qu'une mèche de cheveux barrait, ils indiquaient bien le chagrin qu'éprouve un fin connaisseur de nos âmes. Les romantiques, — il en reste, malgré tout! — étaient fameusement costumés, qui de toges, qui de pourpoints, qui de simarres. Le décor était soigné; on devinait que nos contemporains s'étaient, pour la photographie, tapis au coin le plus joli de leur logement, et que, peut-être, quelques-uns avaient,

pour la circonstance, réuni là tous les objets d'art de la maison. Ainsi, ils se présentaient au public dans un cadre digne du sentiment qu'ils avaient de leur génie.

Quand on chercha Paul Verlaine pour le portraire, comme les autres, il n'avait pas de domicile, ou peu s'en faut. S'il en avait un, c'était une chambre d'hôtel bien hasardeuse. On ne put l'attraper que dans un cabaret, comme il allait boire une absinthe. Une table de marbre devant lui, un verre, une carafe; et lui, appuyé au dossier de cuir d'une banquette, la tête renversée en arrière, — les yeux, ma foi, un peu perdus.

Ah! c'était un terrible vieux vagabond!... Il ressemblait à Socrate; mais on dit que Socrate ressemblait à un faune; et c'est par l'intermédiaire de ce faune que Paul Verlaine put jamais ressembler à un sage. Mettons qu'il fut une sorte de Socrate, oui, mais qui au lieu d'une ciguë but force apéritifs.

Je me souviens de l'avoir rencontré un jour. C'était aux environs de 1892 ou 1894, dans le quartier Latin, et vers le bas de la rue Gay-Lussac. Il souffrait de cruels rhumatismes; et, à cause de cela, il avait les jambes emmitouflées, par-dessus le pantalon, de larges feuilles

d'ouate qui entouraient tout le mollet et le genou, et qui étaient retenues par des ficelles entre-croisées, d'une manière disons écossaise. Ainsi, ne pouvant plier les jarrets, il faisait, pour marcher, des demi-cercles avec ses jambes. Comme il avait le torse cambré, la tête fière, cela lui donnait une allure extrêmement orgueilleuse; et d'autant plus qu'il parlait haut.

Il parlait à une vieille petite marchande de salade, à qui il donnait la main gauche. De sa main droite il tenait un fort gourdin. Il s'arrêta devant un bureau de tabac qui, pour l'étalage de ses pipes, l'intéressa; et il se mit à pérorer, d'une grosse voix qui avait l'air de se fâcher...

En ce temps-là, j'étais fort jeune; j'aimais la poésie de Verlaine : bien que ce temps s'en soit allé, cette poésie, je l'aime encore... Que sais-je enfin?... Je me suis approché du farouche bonhomme; et, tout de go, avec effusion, je commençai — il se tut — de lui réciter, en le regardant, ce poème de lui, la première des *Fêtes Galantes* :

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune...

Je me rappelle qu'ici le temps me dura; il me sembla que ce petit poème n'en finissait pas. Ma timidité intrépide était gênée, à ne plus savoir que devenir, du contraste aperçu trop rudement entre cette poésie de fête galante et ce vieux pauvre. Je m'étais lancé dans une aventure indéfinie... Mais je continuai, car il le fallait :

Au calme clair de lune, triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Et alors, je me suis sauvé sans que le vieux vagabond m'eût rien dit; je me suis sauvé sans me retourner, sans voir quelle figure il faisait.

* * *

Il a écrit les vers les plus tendres, les plus musicaux, les plus inquiets, les plus subtils, les plus tremblants, les plus mystérieux qu'il y ait peut-être en notre langue. Il a écrit des vers qui semblent éclairés de clair de lune; d'autres qui semblent un bruit de source; d'autres qui font tout juste le bruit du vent parmi les feuilles.

Il a écrit des vers qui ont la douceur du silence; il a composé de petites chansons qui signifient le trouble et la gentillesse des âmes alarmées.

Il était né, à Metz, en 1844, d'une bonne famille où il y avait des prêtres et des militaires, un père qui avait été soldat du grand Empereur. Et puis, sur ses vingt ans, le jeune homme entra, comme employé, dans une compagnie d'assurances, bientôt à l'hôtel de Ville, en qualité, s'il vous plaît, d'expéditionnaire. Alors, son père mourut, sa mère fut tout à fait ruinée; il commença de ne plus trouver aucun intérêt véritable à une vie bien régulière de scribe qui gagne, en peinant, ses journées. En outre, il sentit que la poésie lui faisait du bruit dans la tête. Il abandonna le travail de bureau; et, en 1866, il publia les *Poèmes Saturniens*.

Saturniens, pourquoi?... Il recourt à l'art, dit-il, des « nécromanciens » : et il assure que, pour être nés sous le signe Saturne, certains ont l'imagination fort inquiète, — et peu de raison.

Or, les poètes qui florissaient alors étaient la raison même; ils réagissaient, comme ils pouvaient, contre la grande et lyrique folie des romantiques. Et ce Verlaine, dès son premier

petit volume, réclame au nom de l'imagination la plus... comment dire?... saturnienne, à tout hasard, — contre la discursive raison de ses contemporains!...

Il écrivit la *Nuit du Walpurgis classique*... Il me semble qu'on n'avait encore rien lu de ce genre. Ou bien, de ce genre, — si, peut-être. Mais de cette exacte fantaisie, — non!... Parmi les poètes d'alors, fins émailleurs, ciseleurs délicats et, quelques-uns, forgerons vigoureux, Ariel apparaissait soudain, le subtil, aérien, furtif Ariel; et il faisait des vers avec des rayons de clair de lune, avec de la cendre de crépuscule, avec de la lumière d'étoile, avec on ne sait quoi d'impondérable, de vaporeux, d'étrange.

Il n'écrivait pas, ce céleste Ariel, selon les procédés terrestres. Et il faisait de drôles de fautes de langage; il était curieux de quelques bizarreries de grammaire; et les mots, les jolis doux mots, diaphanes et un peu fous, le menaient quelquefois plus vite que la logique de la pensée ne le voulait... N'importe! C'était Ariel qui chantait, et d'une voix plus légère, plus ravissante que celle des flûtes dans les bois!...

Cette même année 1866, François Coppée, qui préludait aussi, publia *Le Reliquaire*. Et, chez

Leconte de Lisle, on se demandait lequel de ces deux poètes si bien doués, irait le plus loin... Bientôt, on vit que Paul Verlaine, décidément, ne réussissait point, au sens qu'on a raison de donner à ce mot si concret. Il ne gagnait pas les dignités qui chamarrent volontiers la poitrine des gens de lettres et, par exemple, ce grand cordon de la Légion d'honneur qui barrait le sein gauche de Sully Prudhomme et lui couvrait de faste splendide son cœur mélancolique, dolent d'un mariage manqué. Non : le pauvre Verlaine, si étourdi, si malhabile à gouverner sa vie, se déconsidérait chaque jour davantage. Et, jusqu'à sa mort, il eut la réputation d'un « jeune », un peu trop enfoncé dans la pire bohème.

Il survint après ces riches et savants poètes du Parnasse qui, eux, psychologues, historiens, archéologues, ne chantaient qu'à bon escient. Un Sully Prudhomme est un analyste ; il s'étudie, il se raconte, il se décrit. Verlaine se contente de poétiques analogies...

Il comptait sur la valeur évocatrice de la Poésie, sur la persuasive musique que font les mots bien arrangés.

Je crois que les Parnassiens ont un peu trop

compté sur la valeur descriptive de l'analyse psychologique. Quand ils mettent en alexandrins rigoureux ou en strophes régulières leurs sentiments, on dirait qu'ils ont fait l'inventaire et comme le bilan de leur sensibilité. Rêver, aimer, souffrir, être inquiet, c'est autre chose que ce qu'énumère un commissaire-priseur des âmes. Il y a, dans nos sentiments, quelque chose que ne saisit pas un positiviste, même malin. C'est le mystère de nos âmes, c'est leur étrangeté, c'est ce à quoi un poète fit allusion quand il disait que nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves. Mallarmé, songeant sans doute à cela, voulait que l'art ne fût qu'une allusion à la vie. Une allusion vaut mieux quelquefois qu'une description. Elle éveille notre pensée; elle lui donne à entendre qu'on n'a pas tout dit; elle l'invite à deviner, à pressentir...

Cette façon de procéder est, si je ne me trompe, mieux et plus intelligemment respectueuse du fin mystère des âmes, que la familiarité arrogante des psychologues.

Les âmes sont des *paysages choisis*, qu'on n'inventorie pas comme des immeubles.

Il ne faudrait pas attribuer au pauvre Verlaine une doctrine philosophique, une idéologie, dont il n'eut certainement pas la conscience

nette, l'effective possession. Mais, comme les Parnassiens firent acte de poésie sous l'influence du positivisme, il représente, lui, — et, s'il ne le sut pas explicitement, qu'importe? — une réaction vive contre le positivisme de son époque.

* * *

Il avait une poétique à lui et qu'il a résumée. en vers bizarres et charmants, sous le titre d'*Art poétique*. Il y recommandait « la musique avant toute chose »; il y recommandait, un peu confusément, l'usage des mètres impairs, la recherche des mots indécis, de la nuance, non de la couleur; il y blâmait les excès de la rime, les torts de l'éloquence, et tout cela, qui est si parnassien!... Et il légiférait, sur un ton dogmatique : il était, assez volontiers, dogmatique en paroles, comme pour s'acquitter à peu de frais envers la certitude.

Et il y a de la plaisanterie, dans son *Art poétique*; pourtant, on y aperçoit aussi les tendances d'une poésie qu'on n'avait pas prévue.

Il est un de ces poètes ambigus qui, entre deux époques, marquent la transition pathétique. On l'a considéré, un peu étourdiment quelquefois, comme un décadent : plutôt, je vois en lui un annonciateur.

***

Qu'il fût ceci ou cela, d'ailleurs, il ne s'en doutait pas; toutes ces choses lui étaient joliment égales. Je ne crois pas qu'on ait vécu plus au hasard, avec une plus parfaite indifférence des théories, des esthétiques, des règles littéraires ou morales.

Trois ans après les *Poèmes Saturniens*, il donna les *Fêtes galantes*, une vingtaine de petits poèmes. Du fond de ses turpitudes, il apportait ce recueil pimpant, fardé, joli, — gai, divinement gai, triste aussi, et triste à la Watteau. C'est extravagant, c'est drôle et c'est touchant, que ces vers gracieux et costumés élégamment viennent des cabarets, — ou pire!... Mais, alors, il avait séparé, du quotidien de sa vie, sa poésie; et avec quelle coquetterie attentive il la préservait, celle-ci, des mauvaises rencontres, des compagnies lamentables!...

Passent masques et bergamasques, Pierrot, Clitandre, le vieux Cassandre, et Colombine et Arlequin, et les gentils abbés de cour, et Camargo... Vont et viennent les belles dames à paniers, dont les hauts talons luttent avec les longues jupes... Belles soirées; et comme, dans ces parcs de fêtes

galantes, la nature est tout entière, émouvante, chargée de son parfum, de son humidité, de son charme; et non la nature toute seule, inhumaine, sauvage, mais la nature toute pleine des âmes qui l'habitent, la nature qui est un état de l'âme, un état d'incertitude, de rêve, où l'allégresse et la mélancolie se mêlent, amenées l'une à l'autre par les nuances délicates du crépuscule dans les feuilles.

* * *

Bientôt après, Verlaine entra dans l'aventure — la bonne aventure, mais peu durable, — de ses propres fêtes galantes. Il fut amoureux, très amoureux; et il écrivit la *Bonne Chanson*.

C'était celui de ses ouvrages qu'il aimait le mieux. Il avait des raisons particulières de le préférer. La *Bonne Chanson* lui était l'excellent souvenir du temps le plus doux de sa vie, du seul temps vraiment doux et honorable et calme de sa vie. La *Bonne Chanson* a été composée pendant l'hiver de 1869 et le printemps de 1870, Verlaine étant alors un heureux fiancé. Le petit volume parut le 12 janvier 1870. Et Victor Hugo disait que c'était « une fleur dans un obus ».

Verlaine marié!... Mais il était enchanté de

l'aubaine, très épris de sa femme, durant les premiers jours. Il promit — mais en vers! — de renoncer à des « breuvages exécrés », — ceux-là justement qu'il aimait le plus!... Il le promit sincèrement, car il était incapable d'hypocrisie; et il se le promit à lui-même. Mais il ne tint pas sa promesse, car il était incapable de ne pas céder à son plaisir. Il retourna aux mauvais breuvages et au vagabondage et à toute sa damnable vie. Son bonheur fut extrêmement court; et ce fut, en somme, sa faute plus que celle d'autrui, plus que celle de sa destinée.

Il eut cette chance, — et, d'abord, il la détesta, — cette chance que ses fiançailles, à cause d'incidents calamiteux, fussent très longues. Comme il attendait un meilleur bonheur, il se plaignait de tels retards; mais, comme le malheur le guettait, ces retards sont un aimable répit que les hasards lui ménageaient.

Il écrivit à sa fiancée; et, souvent, en vers, parce que ce langage était celui qui convenait le mieux à la mélodie de son âme. Ces billets en vers, ce sont les poèmes de la *Bonne Chanson*.

Une allégresse lui était venue, qui lui chantait dans le cœur et qui faisait danser le rythme

de ses vers. Comme il était content de prévoir que toutes choses allaient enfin tourner à merveille!...

Villon fiancé! Villon qui aime une petite jeune fille!... Et Villon qui s'étonne de tant de gentillesse, de tant de grâce pure et parfaite!... Voilà le thème de la *Bonne Chanson*. C'est, au jour le jour, le roman des fiançailles heureuses. On n'a rien écrit de plus candide et de plus frais, de plus gracieux, de plus touchant, de plus jeune. Les menues négligences qu'il y a presque toujours dans les poèmes de Verlaine sont ici un agrément de plus, comme si la véritable simplicité du sentiment voulait ce gage de spontanéité manifeste.

Il y a une photographie de Verlaine qui date, je crois, du temps de ses fiançailles. On l'y voit assis sur une chaise, il me semble, de tapisserie ou de reps, et de forme second empire. Il appuie le bras gauche sur le coin d'un bureau à bordure de cuivre. Et il a l'air extrêmement sage. Il est bien mis : une jaquette neuve et qui, on dirait, le gêne un peu aux entournures, une jaquette un peu étriquée, mais sans doute conforme à la mode d'alors; un pantalon serré aux genoux et puis qui s'évase; du

linge! et une cravate de satin noir, gentiment nouée, qui laisse voir le plastron blanc, bien empesé. Le front déjà plus qu'à demi-chauve; mais les cheveux reviennent sur les tempes, en mèches bien coiffées. Les yeux, évidemment un peu mongoliques et enfoncés sous les fortes arcades des sourcils, mais doux et rieurs; et la bouche, entre le poil soigné de la moustache et de la barbe, s'applique à une moue d'homme sérieux, d'homme raisonnable. Le faune, le bon faune, joue à lui-même, et avec quelle sincérité! la comédie de s'être une fois pour toutes rangé. Comme il est sage!...

*
* *

Et puis, il ne fut pas sage du tout!... Le faune redevint le faune!... Et les breuvages exécrés; et tout le reste. Et le ménage n'alla point. Que d'aventures!... Et Verlaine, ensuite, mérita des prisons. Il fut enfermé, d'abord aux Petits-Carmes de Bruxelles, secondement à la prison de Mons, à cause de deux coups de revolver qu'il avait tirés sur le jeune Arthur Rimbaud.

Mais, de l'asile que les tribunaux belges lui avaient imposé, il ne gardait pas un mauvais souvenir. Après sa libération, en 1875, il écrivait, songeant à la prison de Mons :

J'ai longtemps habité le meilleur des châteaux !...

Il ajoutait :

C'était la dignité dans la sécurité !...

Il demeura beaucoup aussi dans les hôpitaux. Après Mons, il se retira quelque temps, auprès de sa mère, dans les Ardennes. Et puis, il alla être professeur de français et, dit-on encore, de dessin en Angleterre. Il revint en France, essaya de faire de la culture, y échoua, évidemment, vendit sa ferme. Et puis, sa mère mourut; et ce fut, pour lui, la fin de bien des choses. En 1889, il entra à l'hôpital Broussais, plus tard à l'hôpital Saint-Louis.

A la prison de Mons, il avait commencé de réfléchir à ses fautes et de s'amender un peu. L'hôpital continua de l'améliorer. On l'avait mis dans un lit bien propre, dans du linge blanc; et les bonnes sœurs, — en ce temps-là ! — le soignèrent... Elles étaient douces et attentives. Leurs tabliers blancs, leurs cornettes blanches et les rideaux blancs de son lit le disposèrent à imaginer une candide et calme vie, une merveilleuse simplicité de l'âme, un parfait apaisement de l'esprit, une aimable modestie de l'intelligence, une pure et affable humilité. Bientôt, il s'aperçut que, tout cela, c'était la piété; alors

il fut pieux, il eut de bonnes résolutions et il se promit de bien vivre, — enfin, de vivre de son mieux : c'est justement cela qui est bien vivre, n'est-ce pas?...

Il a écrit *Sagesse*, où il y a peut-être les plus beaux vers religieux de notre temps.

Conversion charmante et que n'avilissent pas des artifices de littérature. Ce poète ne raisonne pas, ou bien il ne raisonne guère; et ainsi, les dangers de la dialectique lui sont épargnés : c'est dans la dialectique que se glisse habituellement le malin, sous la forme inquiétante de l'ingéniosité littéraire. Sa religion, c'est, à un moment donné, ce qu'il éprouve de tendresse frissonnante pour une vie un peu mieux ordonnée, un peu plus propre aussi que celle que lui ont infligée et les méchants destins et tout le tralala de sa concupiscence.

Il est l'endroit où se fait une terrible allée et venue de jadis et d'à présent, des mauvaises hantises et des bonnes velléités. Telle est sa souffrance quotidienne; telle est sa peur et tel est son émoi.

Il entend encore, à son dam, les voix d'autrefois : la voix de l'orgueil, « un cri puissant comme d'un cor » ; la voix de la haine, « cloche en mer, fausse, assourdie de neige lente » ; la

voix de la chair, « un gros tapage fatigué, des gens ont bu »... C'est un vacarme formidable qui le tourmente; c'est une huée, c'est une orgie et c'est une folie atroce, où il entend le cri persistant de sa vieille vie abjecte. Et il les réprouve, les voix, et il voudrait les étouffer. Elles meurent et elles renaissent... Plutôt, elles s'éloignent et puis elles reviennent...

Jamais elles ne s'éloignèrent tout à fait. Mais aux moments de sa ferveur la meilleure, il lui est arrivé d'écrire des pages dignes un peu de l'*Imitation*, — et, si l'on veut, d'une *Imitation* qui aurait traversé, comme jadis l'héroïsme grandiloquent de Corneille, la mignardise alexandrine de nos âges.

Paul Verlaine, qui, jouant avec l'anagramme de son nom, prit le surnom de Pauvre Lélian, devint, parmi les poètes, une sorte de saint François d'Assise, par l'ingénuité véritable et par la sincère effusion... Une sorte de saint François d'Assise, — c'est beaucoup trop dire, car il était encore tout plein de péché; mais il faisait de son mieux et sa bonne volonté est émouvante dans ses poèmes infectés encore de littérature.

⁂

Notre poésie, quand il survint, s'était trop éloignée de cette ingénuité qui est la source naturelle de toute poésie. Nos poètes étaient par trop roués.

Pour retourner au simple langage des âmes, il fallait un vagabond, un Villon, comme il y en eut un après que les versificateurs du moyen âge finissant ne faisaient plus qu'un travail d'art. Tel fut le rôle du pauvre Verlaine. Et c'est la beauté presque divine de son horrible vie. Il y avait en lui quelque chose d'enfantin, comme la poésie même est enfantine. Oui, il fut un vieil enfant, un vieil enfant terrible, un vieil enfant perdu, qui baguenaude et polissonne, mais qui chante aux buissons. Et il avait inventé une chanson délicieuse. Il jouait aussi, à sa manière, de petits airs sur la flûte éternelle de Pan.

* * *

C'est une chose ravissante, étrange aussi, que ce vieux vagabond, — que cet ivrogne, disons-le, — soit l'auteur des poèmes les plus joliment pimpants, les mieux parés d'une grâce adorable. Quand il est gai, c'est tout le printemps en fleurs et en babillage d'oiseaux qui est dans sa poésie. Quand il a du chagrin, sa

mélancolie fait songer à celle d'un Watteau; elle ressemble à ces belles rêveries qui emplissent, au crépuscule, les parcs où ont passé les mascarades un peu lasses. On devine des frissons de soie, des fuites de femmes jolies et finement costumées, des rires qui s'éloignent et qui, de loin, font un bruit de sanglots.

Que d'élégance, pour habiller l'âme trouble et confuse du vieux vagabond!... Mais, le soir, la surface des mares qui ont croupi longtemps et dont l'eau est lourde, s'éclaire des plus vives et riantes lumières.

Ce pauvre Lélian fut à peu près le dernier bohème de la poésie contemporaine.

Aujourd'hui, les poètes sont heureux. Ils vivent de la façon la plus attrayante. Pour assurer leur douce existence, il y a des prix innombrables : prix académiques, auxquels collabora M. de Montyon; prix Sully Prudhomme, prix divers de la Société dite des Gens de lettres; prix de l'Etat; prix de toute sorte et, pour la plupart, payés en bonne monnaie sonnante et trébuchante. Les tireurs au pistolet ne reçoivent pas plus de coupes et de gentils bronzes, les athlètes ne reçoivent pas plus de médailles, les jeunes attachés d'ambassade ne re-

çoivent pas plus de décorations étrangères, que nos poètes ne reçoivent de récompenses en espèces.

Avec cela, ils peuvent s'habiller convenablement, se munir de cravates élégantes et de quelques bijoux. De cette manière, ils vont dans le monde... Verlaine n'y allait pas ; et Villon certes n'y allait pas !... Ils étaient si mal vêtus, si mal coiffés, et quelquefois si mal embouchés !...

Aujourd'hui, en l'honneur de nos plus jeunes poètes, les plus grandes dames, comme il est dit dans la *Tour de Nesles*, donnent des thés. Là, devant un parterre de jolies femmes et de vieillards désœuvrés, ils récitent leurs vers, qui leur valent toutes les satisfactions de l'amour-propre.

Aujourd'hui, un père qui détournerait son fils de la carrière poétique agirait mal. Il priverait ce jeune homme de la situation la plus brillante et la mieux assurée.

Seulement, si désormais les poètes ne sont plus pauvres, ils finiront par ne plus être tristes. Et alors, ce sera fini, — ce sera fini de cette gracieuse mélancolie qui nous valut tant d'élégies, de plaintes harmonieuses et de pleurantes strophes. Elle était ravissante, cette mélancolie ancienne. Un peu ridicule, parfois, mais distinguée.

Tant de mélodieux chagrins étaient, à l'occasion, fastidieux : oui, les poètes manquaient de retenue, de force d'âme et de résignation... N'importe, ces jeunes hommes désolés avaient de l'agrément.

Et, si, par hasard, la flamme du génie les touchait, ils étaient Paul Verlaine; ils étaient de la musique un peu folle, de la poésie éparpillée, des mots qui ont le son même de l'âme.

ÉMILE ZOLA

Un accident absurde et, par son absurdité même, terrifiant, a tué cet homme robuste que n'avait dompté nulle souffrance.

Il laisse une tragique, vulgaire et poignante mémoire. Il a, sans relâche et sans défaillance, accompli un effort d'art qui inspire le respect, que l'avenir méprisera peut-être, et qui impose par sa masse plus que par sa perfection.

L'œuvre littéraire d'Emile Zola est admirée par les uns, détestée par les autres. Même après la mort de l'auteur, on ne saurait, pour le juger, faire abstraction du goût que le plèbe eut pour ses défauts ni de l'hostilité que suscitèrent les hardiesses et l'intrasigeance de son esthétique.

D'ailleurs, il voulait qu'il en fût ainsi. Il savait qu'une nouveauté, dans l'art, n'est jamais acceptée sans lutte, quand elle ne s'est pas insinuée en douceur mais prétend s'imposer de vive force : elle provoque une résistance égale à son ardeur. Or, il avait cet orgueil de ne consentir à nulle atténuation de son idée pour qu'on l'adoptât plus facilement.

Il fut un batailleur forcené, un impitoyable ennemi. Possédé par sa conception de l'art, à elle tout entier, il ne s'inquiéta point du goût des autres qu'il contrariait ou blessait. Il est naturel que son œuvre ait soulevé de grandes haines : lui-même haïssait. Mais sa haine n'était ni personnelle, ni mesquine; elle résultait de sa foi complète et absolue dans la valeur de son idée. Avec un peu de scepticisme, il se fût montré plus conciliant et plus tolérant, plus intelligent peut-être. Quelque grâce qu'on trouve à des littératures plus aimables, celle-ci, par sa brutalité courageuse, commande l'admiration de ceux même qui ne sauraient s'y plaire.

Réalisme, naturalisme, expérimentalisme, — les mots n'importent pas. Mais, ce qu'affirmait Zola dès sa première manifestation, c'est que l'art procède directement de la nature. Il niait les esthétiques surannées qui s'interposent entre l'artiste et la réalité; et il niait aussi les idéologies vagues qui altèrent la réalité, qui surtout l'appauvrissent et la privent de sa substance.

Lorsque Zola commença d'écrire et lorsqu'il conçut — avec quelle confiance intrépide! — l'œuvre qu'ensuite il mit trente ans à exécuter, toute la pensée occidentale était soumise à l'influence de la philosophie positive. Alors, comme

jamais, on crut à la science et, par la science, on crut à la réalité. On attendit de la méthode expérimentale une authentique révélation du monde; et, dans la hâte où l'on était d'une telle prise de possession de ce qui est par ce qui pense, on s'enivra de certitudes anticipées. Les métaphysiques ont survécu à ces espoirs; le domaine de l'hypothèse est demeuré vaste et déconcertant; mais une grande époque s'était déroulée, pendant laquelle on avait eu la glorieuse illusion d'être en contact avec la vie et d'en saisir le secret.

Témoin des progrès incessants de la science positive, Zola mit toute sa confiance dans la méthode expérimentale, qui autour de lui faisait des merveilles. Tandis que les physiciens, les chimistes, les savants de toute espèce l'utilisaient pour leurs découvertes particulières, il la voulut appliquer, lui, au si complexe phénomène de la vie sociale. Les lois que les physiologistes formulaient, — celle de l'hérédité, par exemple, — il en aperçut l'efficacité dans le désordre apparent des faits sociaux. Ce qu'il vit illustrait les théories; et celles-ci expliquaient ce que l'observation constatait.

C'est pourquoi il entreprit cette œuvre colossale, qu'il rêva signifiante et démonstrative

Voici, en quelque sorte, un synthétique échantillon de la vie telle qu'on l'a dû concevoir aux plus beaux jours du positivisme scientifique. Zola, bon serviteur de la science, lui a laissé ce monument de sa dévotion parfaite.

Plus de quarante volumes, où la vie se révèle en tous ses aspects, divers, contradictoires, étonnants. Et, dans ces quarante volumes, plus de douze cents personnages : chacun d'eux a son individualité marquée, son caractère, ses passions, ses frénésies ; et chacun d'eux participe à la vie d'un groupe qui agit sur lui et sur lequel il agit, participe à la vie de collectivités plus amples et enfin participe à la vie totale des êtres et des choses, des animaux, des arbres et des pierres, dans l'unité de la substance.

Telle fut la grandiose vision de cet écrivain. C'est la nature, que cette œuvre évoque, avec la somptuosité de son Tout, avec la misère de ses détails.

« Il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter », — cette parole de Spinoza, il la faudrait inscrire en épigraphe sur le premier volume des « Rougon-Macquart ». La maison de Jupiter, qui est l'Univers absolu, dans lequel le réel et le possible s'identifient, n'admet pas

de hideurs ni de turpitudes; et l'accidentel se résorbe dans la nécessité de ce qui est.

Aussi faut-il tâcher de ne pas considérer la crudité des peintures qui sont dans l'œuvre de Zola, comme du cynisme indécent.

On l'a dit, et il s'est dit lui-même réaliste. Il le fut, car il posséda le don de voir la réalité, de l'aimer et d'en susciter de vives images. Mais il fut idéaliste plus encore. Il ne lui suffit pas de reproduire la réalité telle quelle : il l'expliqua et il l'interpréta,

Comme, des faits, le savant tire les lois de leur développement, il induisit des phénomènes sociaux qu'il observait leurs principes générateurs. Et ici, sa féconde imagination s'est donné carrière, son imagination romantique et lyrique, son imagination prodigieuse, qui complétait l'insuffisance des documents, parfois, et qui surtout élargissait jusqu'à l'énorme la réalité entrevue.

On a dit qu'il déformait la réalité, qu'il était donc un mauvais réaliste. Mille anecdotes courent, sur la rapidité de ses enquêtes... Il ne conçut jamais la réalité toute seule, indépendante des idées que, suivant lui, elle contient, et c'est-à-dire, en somme, de ses idées à lui.

En désespoir de cause, il déclarait que, l'art, c'est la nature telle qu'un tempérament la per-

çoit. S'efforça-t-il, comme d'autres, comme Flaubert, comme le Tolstoï de jadis, d'être absent de son œuvre, de constituer son œuvre en dehors de lui?...

Non, sans doute.

*
* *

Son œuvre tout entière est pleine de sa pensée, pessimiste d'abord, et ensuite confiante dans la définitive bonté de la vie.

Le pessimisme des « Rougon-Macquart », jusqu'à l'*Argent* à peu près, est infini. Il résulte de la doctrine darwinienne : la lutte partout, la souffrance au tréfonds de tout, la mort condition de la vie. Etres et choses, tout être et toute chose, sont en conflit cruel avec le reste de ce qui est; ils n'ont pas d'autre force pour la lutte que celle de leur instinct vivace et aveugle, et ne peuvent obéir qu'à cet instinct qui est leur essence même.

On a reproché à Zola de n'avoir vu que tristesse et que mal. Pareillement, de bons esprits en veulent à La Rochefoucauld de ne diagnostiquer, en l'âme humaine, que l'égoïsme.

Il est vrai.

Mais notre souriante bonhomie n'a-t-elle point de telles objections à faire aux romanciers embellisseurs qui, eux, négligent mal et tristesse et

transforment la nature en une trop agréable idylle? Zola réintégrait l'homme dans la nature; et la nature apparaissait tragique et sanglante dans les hypothèses des savants. Il la vit ainsi, il vit l'homme ainsi, bête plus compliquée que les autres, mais de pareille complexion.

Oui, telle fut sa terrifiante vision de la vie, jusqu'à ce qu'enfin son pessimisme tombât devant l'étendue même de la douleur universelle. Il prit une conscience plus juste de la vie, quand il cessa de la considérer en ses effets et la regarda comme le seul absolu de ce qui est. Il y a la vie qui s'éploie et se développe et se diversifie suivant ses lois, suivant ses volontés obscures et fécondes. Il ne faut pas la juger par rapport à autre chose qu'elle-même; elle est, à elle-même, sa fin, sa raison d'être et son principe. Elle est la substance de tout. Elle est belle et elle est bonne...

Alors, il écrivit l'évangile de la Vie.

* * *

Je veux noter que cet optimisme vint à Emile Zola dans le temps le plus douloureux de son existence. Il avait essayé d'étendre au delà de l'œuvre littéraire ses idées et son efficacité.

Il souleva contre lui d'effrayantes rancunes, qui ne sont pas encore apaisées. Un flot de haine le rejeta hors de son pays. Mais la souffrance personnelle ne modifia pas le dogme auquel sa pensée avait atteint : l'amour passionné de l'universelle vie.

Depuis cette époque et depuis sa mort, il a eu des admirateurs compromettants, de sots partisans et de détestables amis. On a peine à écarter ces gaillards, pour songer à lui un peu plus justement.

... Voilà qu'ont disparu les grands écrivains de la génération de l'Empire. Flaubert, Daudet, Zola sont morts trop jeunes. Et la mort de chacun d'eux est bizarrement caractéristique de ce qu'ils furent. Flaubert est terrassé par l'opiniâtre labeur d'écrire ; Daudet succombe à ses nerfs fatigués de trop aigus frémissements ; la catastrophe où Zola périt a quelque chose de tragique et de farouche comme son œuvre : — et ce fut fini de ce visage tourmenté, de ce front « en forme de tour », de ces lèvres qui ne souriaient pas, de ces yeux attristés d'avoir trop longtemps vu la matière et ses jeux, de cette physionomie à la fois têtue et inquiète, de ces mains fortes et frissonnantes, de tout ce corps puissant bâti pour la lutte.

GASTON PARIS

C'était une des intelligences les plus belles, pures et glorieuses de notre temps.

Il avait dédié toute sa vie à la recherche scrupuleuse et patiente de la vérité : elle lui fut une religion stricte et impérieuse.

Le 8 décembre 1870, dans la leçon d'ouverture qu'il fit au Collège de France sur « la *Chanson de Roland* et la nationalité française », il dit : « Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, pour un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté ».

Ces magnifiques paroles auraient pu être son épitaphe; elles sont la maxime de toute son existence. Pas un jour, pas une heure, en nulle circonstance, il n'oublia ce programme que, très jeune encore, il s'était tracé.

Il avait choisi d'austères et difficiles études. Plus de quarante années durant, avec un zèle qui n'eut pas d'intermittence, avec une méthode impeccable, il consacra tout son labeur, tout son génie de savant à l'ancienne littérature française, à ce complexe, étrange et merveilleux moyen-âge qui, dans la souffrance, produisait notre âme nationale.

*
* *

Ce studieux et charmant précurseur, Paulin Paris, son père, l'avait, tout enfant, initié à ses travaux, lui contant l'histoire de Charlemagne et de Roland, celle de Berthe au grand pied, celle d'Artus et de ses chevaliers. Il grandit parmi ces légendes, il en aima la poésie singulière et l'antiquité poignante. Il fut ému de ces récits où l'âme d'autrefois s'est résumée et qui, au cours des âges, évoluèrent, s'enrichirent, parfois se transformèrent sous l'influence des idées nouvelles, des rêves nouveaux qui surgissaient.

Plus tard, il les voulut mieux connaître, sachant qu'ils contenaient l'âme ancestrale; et, par l'analyse, il sut y distinguer l'apport des siècles et des civilisations.

Il était à la fois philologue et philosophe. Ainsi, son érudition ne fut ni sèche ni stérile; ainsi, son idéologie générale ne fut ni fantaisiste ni aventureuse.

Les textes de notre ancienne littérature, discrédités longtemps par l'ignorance ou par l'orgueil classique, sont mal connus. Un grand nombre d'entre eux n'ont jamais eu l'honneur de l'impression; d'autres furent, au siècle dernier, hâtivement publiés par des savants très imparfaits. Gaston Paris allait les chercher dans les vieux manuscrits vénérables. Il comparait les leçons diverses que les copistes nous ont transmises et qui sont altérées, souvent méconnaissables. Dure besogne!... Ses yeux étaient faibles et menacés, il en souffrait, il ne les épargnait pas; à la fin de sa vie, il était presque aveugle.

Eh! quoi, pour vérifier qu'une syllabe plutôt qu'une autre est juste dans une pauvre phrase écrite, sans attention peut-être, par quelque moine ignare, il y a six siècles?... Oui, pour une syllabe! Oui, pour un petit fait minuscule et dont l'insignifiance choque! Oui, pour

la vérité, si infime fût-elle !... Il s'était imposé cet austère devoir, de ne rien négliger — absolument rien — pour approcher un peu plus de l'exactitude absolue. Telle fut sa vertu, son héroïsme obscur et pathétique.

Il professait qu'il n'y a pas de petite vérité, mais qu'il y a la vérité.

* * *

Son érudition s'étendait aux littératures étrangères. Il le fallait : telle légende de chez nous, que nos textes français ne nous livrent pas, ou bien nous livrent incomplets, subsiste ailleurs, ayant émigré très anciennement. Il fut très habile à comparer les restes du folk-lore universel, à reconnaître, sous le déguisement ultérieur, la spontanéité première qui un jour fleurit et fut tôt fanée. Il retrouvait, dans le fatras des vieux livres, l'histoire de l'humanité, son histoire vraie, et non pas celle que révèlent les guerres, les traités de paix, les actes de gouvernement, non pas cette apparence extérieure, cette emphase des siècles morts, mais la vie, réelle et profonde, ce rêve intime de la vie, plus authentique et essentiel que des manifestations amples et grandioses.

Il a connu notre langue jusqu'en ses plus

lointaines origines. Il en avait étudié la formation, le devenir. Chaque élément du vocabulaire contenait, pour lui, toute la pensée ultérieure qui s'y exprima. Par l'étude des mots, il atteignait au plus secret, au plus caché de l'âme ancienne... Il y a des mots admirables, que l'usage a gâchés, mais qui, dans leur fraîcheur native, témoignaient d'une invention spirituelle ou géniale. Celui qui les créa, sans s'y appliquer, cédant à quelque impulsion de sa fantaisie, n'a laissé de lui-même nul souvenir, et le hasard de sa trouvaille a disparu. Le mot seul est resté, comme un témoignage mystérieux; et d'autres gens l'ont répété, l'ont adapté à leurs besoins, l'ont modifié, — gens obscurs, gens qui vécurent, souffrirent et jouirent de la vie à des époques si reculées, dans des circonstances si complexes et variées que tout cela n'est plus que mort et cendre confuse. Cette cendre, Gaston Paris y fouilla pieusement; et il y découvrit des étincelles persistantes, des étincelles du vieux cœur national.

* * *

Quand il se mit à l'œuvre, notre littérature médiévale était méprisée. Paulin Paris et quelques autres savants en avaient fait connaître

de beaux échantillons. Mais il fallait que tout cela fût mis au jour, étudié, commenté par une intelligence assez large et vivifiante pour saisir l'ensemble de ce chaos, pour y apporter de l'ordre et de la lumière. Gaston Paris a eu ce rôle. Pendant plus d'un quart de siècle, il a été l'un des régents de la science européenne, il a distribué la besogne, il a groupé les résultats, il a donné une âme au travail épars et fervent des romanistes, qui tous l'ont reconnu pour le Maître. Et lui-même prenait sa part de la besogne, il la prenait immense; il l'accomplissait comme nul autre.

Ses livres en font foi. *L'Histoire poétique de Charlemagne*, *la Poésie du moyen âge*, qui de tous ses ouvrages sont les plus accessibles, émerveillent par la sûreté de leur information, par leur charme, par leur beauté littéraire. Mais combien est plus admirable encore la science multiple et prodigieuse qu'il a dépensée dans des centaines d'articles de la *Romania*, du *Journal des Savants*, des recueils spéciaux! Il n'y a guère de question relative à la langue et à la littérature de la vieille France qu'il n'ait, en quelque manière, traitée, et sur laquelle il n'ait donné une opinion neuve, suggestive, définitive souvent.

Une science date de lui, et une discipline de l'esprit. Il n'enseignait pas seulement la philologie : il fut un maître de la vie. Son évangile était la vérité d'abord et toujours, la vérité seule; une morale en résultait, qu'il n'eut point à prêcher, mais qu'il imposait par l'exemple.

* * *

Ses leçons étaient merveilleuses, éblouissantes.

De tant d'heures passées auprès de lui, à travailler avec lui, guidé par lui, je conserve le souvenir religieux.

Il ne donnait pas vite son amitié : on la devait gagner lentement. Mais, une fois obtenue, elle vous était acquise. On ne la gagnait point avec bassesse, ni avec facilité : il voulait un labeur scientifique sincère et désintéressé, si médiocres qu'en pussent être les résultats effectifs. Il avait le parler rude et bref; il ne s'attardait pas en gentillesses, tant qu'il vous tenait en observation. Quand il vous avait adopté, nul maître ne fut jamais plus dévoué, plus généreux, plus indulgent.

Je crois le voir encore, grand, vigoureux, la tête haute, son monocle dans l'œil, sous le front

fort et large. Il ressemblait, sans doute, à Charlemagne, avec ses cheveux longs, sa grande barbe blanche et son air souverain. Sa voix chantante et claire, aux inflexions variées, scandait les phrases, leur donnait un caractère de légitime certitude, puisqu'il ne disait rien qu'il ne le sût.

Et comme il riait, dans l'intervalle de ses travaux opiniâtres! Il avait la belle gaité des laborieux et des justes. Il était simple et franc, sans arrière-pensée, sans dissimulation, sans rancune.

Je le vois qui fume, au coin de son feu, sa petite pipe au long tuyau de bois, et qui me raconte des anecdotes de jadis, qui l'amusent par leur naïve drôlerie : et vite, il passe à autre chose, à l'événement d'hier, à la politique, à la chronique du jour, et des plus petits faits il tire des idées ingénieuses, profondes, charmantes, des rapprochements inattendus... Il enchantait par son esprit, exempt de toute méchanceté. Même en badinant, il évitait le paradoxe, tant il était soucieux de vérité, par habitude et volonté réfléchie.

ERNEST LEGOUVÉ

Il semblait que cette belle et paisible existence fût à l'abri du temps, qui, pendant près d'un siècle, l'avait épargnée.

Pour louer congrûment Ernest Legouvé, il faudrait des mots un peu surannés, amortis au moins par l'usage, capables de former de calmes phrases, sans heurts ni sursauts.

Il était devenu un ancêtre durable et souriant. Son affabilité, avec l'âge, s'était encore adoucie et sa bienveillance généralisée. Tout le monde l'aimait et il aimait tout le monde, avec une grande facilité. Son optimisme, après quatre-vingt-dix-sept ans de vérification satisfaisante, lui paraissait, à bon droit, dûment motivé. Sans doute, au cours d'une si longue vie, avait-il éprouvé d'inévitables chagrins, avait-il subi des deuils cruels. Mais il était un sage; et, comme les anciens philosophes le recommandent, il savait distinguer, dans les accidents

de la destinée, ceux qui ne dépendent pas de nous et qu'il faut donc accepter d'un cœur serein.

Il y avait, dans sa nature, de l'allégresse, ainsi qu'il convient à un très honnête homme dont la santé est excellente, l'esprit alerte, l'imagination claire et le sort clément. Octogénaire, il publia *Soixante ans de Souvenirs*, charmant récit, où on ne trouve ni amertume, ni rancune, ni la plus petite irritation contre rien ni personne... Soixante ans de souvenirs, — et il ne se rappelait rien de terrible ni d'affreux; et il souriait à son passé presque ingénuement, comme un adolescent crédule envisage l'avenir. A peine avait-il du regret : il profitait aimablement du beau soir qui terminait sa belle journée.

* * *

Il avait eu des débuts brillants, et bientôt de réels succès.

Son père, poète apprécié vers le temps de Fabre d'Eglantine et d'André Chénier, collaborateur aux *Veillées des Muses*, auteur d'un *Mérite des femmes*, en alexandrins, et d'une ode *Sur l'heureuse grossesse de S. M. Marie-Louise*, lui transmit l'amour des belles-lettres et, mou-

rant jeune, le confia aux soins de ce Bouilly qui jadis fut célèbre pour avoir écrit de bien moroses *Contes à ma fille*, une comédie sur *René Descartes* et une autre, — lyrique, en outre, celle-là, — sur *Jean-Jacques Rousseau à ses derniers moments.*

Le jeune Ernest Wilfrid Legouvé se fit connaître d'abord en 1827, à l'âge de vingt ans, par un poème intitulé *La découverte de l'Imprimerie* que l'Académie couronna et qu'on imagine, sans l'avoir lu, riche de périphrases ingénieuses. La mode durait encore de ces sujets, un peu techniques et d'un lyrisme restreint, que l'abbé Delille et les poètes de la fin du siècle précédent avaient goûtés.

Le romantisme allait éclater. Il ne semble pas que M. Legouvé l'ait pressenti. En 1830, lors de la bataille, il songeait à des romans qui bientôt virent le jour et qui s'appelaient *Max*, *Edith de Falsen*... Du reste, les fureurs du romantisme n'étaient pas dans le tempérament de cet écrivain mesuré, de culture classique et d'habitude délicate.

Le théâtre le réclamait. Plus d'une fois, il y remporta des triomphes. *Adrienne Lecouvreur* tient encore l'affiche honorablement : on y approuve des scènes poignantes, bien ame-

nées et où l'effet dramatique est mis en valeur.

C'est par la construction de ses pièces que M. Legouvé est excellent. Scribe rechercha sa collaboration.

*
* *

Mais M. Legouvé ne fut pas seulement soigneux de combiner, d'agencer une intrigue qui plût au spectateur. Il voulait que tout s'arrangeât selon sa philosophie, qui était optimiste et conciliante. Il désirait que le dénouement fût heureux, et heureux pour tous, sans que personne y fût sacrifié. L'immolation du personnage antipathique au sympathique, qui est déjà bien agréable au spectateur, ne lui suffisait pas. Il eût aimé, au lieu du personnage antipathique, un personnage moins sympathique, et perfectible surtout, afin qu'au dernier acte il s'amendât. Voilà le vrai dénouement heureux : il ne fait pas de victimes, mais des conversions.

M. Legouvé avait la coquetterie des dénouements. Et, vers la fin de sa vie, comme il ne faisait plus de théâtre lui-même, il s'occupait volontiers à refaire selon sa guise le dénouement des pièces nouvelles qu'il allait voir. C'est ainsi

qu'il confectionna un dernier acte pour le *Mariage blanc* de Jules Lemaître. Et il agit pareillement à l'égard de la délicieuse *Châtelaine* d'Alfred Capus : il ne lui suffisait pas que le pécheur s'améliorât, il voulait que le pécheur repentant améliorât même son prochain.

Bataille de dames est un chef-d'œuvre d'habileté scénique, et plein de gentillesse. *La Cigale chez les Fourmis* charme, encore, par l'effort de concilier les mérites de l'économie avec la poésie de la prodigalité. M. Legouvé ne détestait au monde que les doctrines excessives. La prodigalité toute seule l'eût effrayé; mais l'avarice lui eût fait horreur. Son idéal tempérait un excès par l'autre, modérait le pour au moyen du contre, accommodait les contradictoires...

* * *

Cependant, il ne tomba point dans le scepticisme! Cela est prodigieux. Il ne devait pas sa philosophie modérée à de dialectiques méditations : il en était doué.

Il croyait au bien, parce qu'il était bon; et il croyait que tout s'arrange, parce que son existence s'était bien arrangée.

C'est peut-être à cause de cela que son théâtre ne donne pas une impression de réalité très aiguë. Pour ses personnages, il fut une très débonnaire providence, méticuleuse et adroite. Ce qu'il réalisa vaut mieux, sans doute, que la vie; mais la vie est plus poignante et délicieuse...

Ses interprètes, furent, anciennement, Rachel, Mlle Mars et la Ristori. Cela nous reporte assez loin! Même, il eut avec Rachel des démêlés très vifs, à propos d'une *Médée*, tragédie en trois actes et en vers. Rachel devait jouer le rôle. Mais elle était capricieuse : le rôle cessa de lui plaire comme la pièce plaisait encore à l'auteur. Elle fit des promesses, et puis les retira, une à une, subtilement, les remplaçant par d'autres, plus vagues et plus éloignées. Il y eut un procès, que Rachel perdit. Le tribunal la condamnait à jouer cette *Médée* ou à payer un dédit de quelques milliers de francs. Elle paya. M. Legouvé abandonna cet argent à la Société des auteurs dramatiques, témoignant ainsi de son admiration pour une tragédienne que des billets de banque ne remplaçaient pas. *Médée*, sans Rachel, ne fut pas représentée : mais on l'imprima.

M. Legouvé eut aussi des démêlés, cette fois avec la censure, pour les *Deux reines de*

France. C'était en 1865. Plus récemment, nul censeur de nos jours n'eût rien trouvé à reprendre dans son œuvre tout entière.

Il fut un conférencier remarquable, spirituel, enjoué, clair et persuasif. Et il lisait le mieux du monde : c'était sa vanité. Il recommandait de varier le ton selon l'auditoire; et la « lecture en famille » n'est pas la même chose que la lecture en public. Préférait-il, quant à lui, celle-ci ou celle-là? Il devait à l'une des succès flatteurs; mais l'autre ne charmait-elle pas davantage son cœur patriarcal?... Un de ses plus jolis ouvrages, qu'on a beaucoup lu, parfois avec attendrissement, *les Pères et les Enfants*, est celui où il avait mis le plus de lui-même : il le vécut, père, grand-père, et arrière-grand-père.

*
* *

Les dernières années de sa vie furent peut-être les meilleures. Il ne séjournait que peu de mois à Paris chaque année. Le reste du temps, il était installé à Seine-Port, dans une grande maison qui domine le fleuve et qui donne sur la forêt. Matinal, il prenait sa leçon d'escrime; la veille de sa mort, comme d'habitude, il ma-

nia le fleuret. Puis, après la douche, dispos et jeune, il travaillait, écrivait une ou deux pages de souvenirs... Il lisait pour lui ou pour ses enfants... Il vivait doucement... Peut-être avait-il oublié qu'il mourrait, comme l'oubliaient ceux que ravissaient sa bonne humeur, son aimable causerie, sa physionomie souriante. Sa vie fut belle jusqu'au bout.

GÉRÔME

Il était grand, élancé, très élégant de manières, courtois avec les dames. Naguère encore, cavalier brillant, fidèle du tour au Bois le matin. Dans le monde, causeur délicieux. Ses anecdotes, prestement tournées, pittoresques, vives, avaient une jolie allure, un style ingénieux et savaient ménager le trait. Il possédait un abondant trésor de souvenirs ; il avait vécu dans l'intimité ou la camaraderie de cent personnages illustres ; de toutes choses, et des gens, il avait retenu le détail amusant, drôle, le petit fait imagé, le caractère... Tout cela lui était si présent, si actuel, qu'il n'éprouvait ni regret ni mélancolie à l'évocation du passé. Tel est probablement le secret de sa persistante gaieté, sur qui l'âge ne put rien.

Quand il mourut, soudain, la nuit, en dormant, on se rappela qu'il avait quatre-vingts ans, que ses premiers succès remontaient à la première moitié de l'autre siècle et qu'il était célèbre déjà depuis longtemps quand il peignit

la *Réception des ambassadeurs siamois par l'Empereur.*

L'un de ses derniers jours, allègre et portant beau, il disait :

— J'ai des projets pour cinquante ans encore!

***

C'était un beau type d'artiste, un esprit charmant, et un brave homme, aimable autant qu'il s'amusait à se donner l'air brusque.

Il avait les yeux les plus malins qu'on ait vus, les plus rieurs, même quand il affectait un grand sérieux pour raconter une plaisante histoire. Son fin visage, barré de la moustache blanche, avec les cheveux blancs crépus, le nez arqué, les joues nettes de rides, la mâchoire robuste et délicate, n'était pas altéré par le jeu de la physionomie : il avait une sorte d'impassibilité spirituelle. Sa voix, forte, martelait énergiquement les syllabes; et, quand il disait : « Il faut prendre la vie gaiement! » on le croyait.

Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il exposa pour la première fois au Salon : ce fut le *Combat de coqs*, l'une de ses œuvres les plus jolies.

Et, depuis lors, il a produit constamment. Ses familiers trouvaient, chaque mois, son atelier

renouvelé : tableaux, statues, objets d'art, tout y était, pour eux, surprise.

Il ne cessa point de travailler. De bonne heure, il se mettait à l'ouvrage; puis, sans quitter sa blouse blanche, il déjeunait sur un coin de table, entre ses couleurs et sa glaise. Il ne sortait que le soir : le jour s'était lassé plus tôt que lui.

S'il délaissa jamais sa besogne, ce fut pour aller à l'Ecole des Beaux-Arts, où ses élèves l'ont vu, la veille de sa mort. Aucun professeur n'était plus exact que lui. Du reste, il ne barguignait point; et il voulait qu'on dessinât avec exactitude. Certes, il n'avait garde d'être indulgent : son respect de l'art le lui défendait; et il formulait ses critiques vertement. Mais, pour ce qui était de lui, non plus de l'art, il avait toutes bienveillances, bontés et gentillesses. Il était le grand camarade de ses élèves et ne manquait pas un bal des Quat'z'Arts. Il y venait, costumé avec magnificence, ravi si l'on hésitait à le reconnaître sous le travestissement. Et comme il s'amusait!...

* * *

Son œuvre est extrêmement nombreuse et variée. Mais, de ses tableaux de début à ses der-

nières statues, son esthétique n'a pas bougé. Il n'a point hésité; s'il avait hésité, peut-être l'aurait-on vu moins crâne, peut-être aussi son œuvre aurait-elle plus d'agrément... Tout de suite, il fut en possession de tout ce qu'il pouvait faire. Il multiplia les tableaux, les statues; il appliqua ses principes à de nouvelles tentatives : — il ne renia aucune de ses idées, il n'abandonna rien de sa doctrine. Les changements de la mode, l'intervention d'artistes imprévus qui, autour de lui, faisaient de belles trouvailles et modifiaient heureusement la notion même de l'art, n'eurent aucune influence sur sa pensée. Avec une modestie orgueilleuse, il voulut être pleinement ce qu'il était; le reste, il le dédaigna. A cause de quoi, il eut, en ses dernières années, peu de succès : cette fierté, je l'aime autant, somme toute, que l'incertitude et la complaisance auxquelles aboutissent, en leurs vieux jours, des tempéraments d'artistes moins vigoureux que le sien.

Sa peinture est précise et juste. Il a le scrupule du dessin et de la composition. Des lignes nettes, un ensemble harmonieux. Il n'évite pas la difficulté; il ne la cherche pas non plus : il traite son sujet. Les raccourcis bizarres, les ambiguïtés de la lumière ne sont pas pour le

tenter. Il ne dissimule pas au moyen d'artifices, une faiblesse, une indécision. Il ne prétend pas au delà de ce qu'il peut; et, ce qu'il commence, il l'achève. Il enferme la perfection dans les limites de son talent. Sa manière est franche, loyale, claire. Jamais il ne bâcle; il va jusqu'au bout de son intention, sans la dépasser. Il s'applique, mais sans lourdeur : sa dextérité lui obéit et le sert à souhait. On le comprend sans peine : on n'a pas le sentiment qu'il ait compté produire un autre effet, suggérer un autre rêve... Il a conçu l'art comme un procédé de stricte et vive expression. Il est un latin.

L'Italie et l'Orient, qu'il visita, lui donnèrent la qualité de ses paysages, une lumière pure, des couleurs distinctes. La brume du Nord n'était pas son fait. Et même, il n'aimait pas les arbres de nos pays, dont la masse feuillue emprisonne de l'obscurité, dont le désordre confus embrouille la svelte simplicité des contours. Dans sa propriété de Bougival, il ordonna plus d'une fois de grands abatis de chênes et de pins. « Il me faut, disait-il, de l'horizon et de l'espace! » Il déboisait, par amour du dessin.

Chacun de ses tableaux est une petite scène qu'il a organisée. Pas de vides, pas de sur-

charge : un arrangement ingénieux, qui ménage la place libre, l'occupe et ne l'encombre pas.

Bacchus et l'Amour, les *Gladiateurs*, *Phryné devant le tribunal*, les *Conspirateurs*, *Louis XIV et Molière*, la *Vente d'esclaves*, le *Duel après le bal*, — autant d'anecdotes. La différence des pays et des époques est notée; le pittoresque est minutieux. Le contraste des grands seigneurs parés et dorés qui courbent l'échine et du moine sordide, dans la célèbre *Eminence grise*, est obtenu par les stratagèmes divers de la composition, de la couleur, du décor. C'est adroit et spirituel; on remarque la sûreté de l'exécution.

* * *

Gérôme se plaisait à dire qu'un artiste « doit savoir tout faire ». Il n'y a pas beaucoup de préceptes plus dangereux.

Sans abandonner la peinture, il se révéla sculpteur, un beau jour. Sa *Tanagra*, son *Anacréon*, sa *Galatée*, sa *Femme aux boules* ont des admirateurs.

L'une des idées auxquelles Gérôme tenait le plus était l'union des arts divers. Il n'y a pas beaucoup d'idées plus périlleuses.

La sculpture peinte le tenta. Il fut hardi, —

non, à vrai dire, autant que les Grecs, peut-être, ou que les imagiers du moyen âge. Ceux-ci coloriaient leurs statues, avec violence; aujourd'hui que l'air et la pluie ont débué, lavé, des siècles durant, les porches de nos cathédrales, on a peine à se figurer cette polychromie : elle était rude et brutale, offensante. Gérôme n'osa point ou ne voulut point aller jusque-là. Mais il teintait les marbres; il donnait aux chairs une légère roseur, marquait les yeux, les lèvres et dorait un peu les chevelures.

Il avait tort. Le réalisme ne vaut rien; l'art est une transposition exigeante. Et il y a plus de vie dans les nuances naturelles du marbre de Paros que dans les colorations pâles de la *Tanagra*.

Sa *Bellone* est une statue d'ivoire et de bronze. Gérôme s'était souvenu de la Pallas chryséléphantine qui fut l'orgueil d'Athènes. Il lui sembla qu'on n'utilisait point tous les matériaux qu'offre à l'artiste la nature. Il aimait les tons chauds de l'ivoire. Les innombrables richesses des métaux l'attirèrent. Il voulut unir encore aux métaux les pierreries et la délicate somptuosité des orfèvreries. Alors, il réalisa ces merveilles luxueuses : le *Tamerlan*, le *César* qui franchit le Rubicon, le *Grand Frédéric*, le *Bo-*

naparte, cette série des conquérants, et la série gracieuse des femmes tanagréennes, qui dansent, prennent des poses, jouent.

Le travail en est excellent. Petites, elles ont de l'ampleur. Finement ouvragées, elles ont un caractère saisissant, une allure gentille ou belliqueuse. Le César, qui arrive au bord du fleuve est poussé par une fatalité plus forte que lui : un vent terrible qui vient de Rome et qui le chasse a retroussé les plis des vêtements, la crinière du cheval; il faut qu'il aille et qu'il passe le fleuve.

***

Il y a quelque grandeur tragique dans l'*Aigle de Waterloo* qui, sur le faîte d'un rocher, agonise et lutte encore. Il a l'aile trouée comme un drapeau de bataille; mais il menace. La serre est tendue vers l'ennemi et l'œil ne se ferme point : il a regardé le soleil d'Austerlitz et ne se résigne pas à être clos par le destin.

Gérôme était très napoléonien. Il possédait le petit chapeau que portait Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre. Et Bonaparte l'eût apprécié; il l'eût emmené en campagne, pour peindre de belles batailles, orientales et où triomphait l'occident, les Pyramides et, sur un vif cheval, Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe.

ANTON TCHÉKHOV

Anton Tchékhov était né en 1862, à Taganrog, sur la mer d'Azov. D'une famille modeste de petite bourgeoisie, il vécut le plus souvent à la campagne ou en province. Sa profession de médecin le mit en rapports constants avec toutes les misères de l'existence; et il dut à ce fait, sans doute, de n'être pas borné à une connaissance superficielle des milieux qu'il a décrits. Il a pu étudier de près et dans le plus menu détail la souffrance quotidienne des pauvres gens; leur détresse, il l'a intimement sentie, et cela se retrouve à la façon dont il en parle.

Nature fine et très délicatement susceptible, il perçoit les nuances variées et ténues que prend, suivant les circonstances et les jours, la fatigue de vivre : ne l'a-t-il pas éprouvée lui-même, par sympathie ou par contagion? Son œuvre en est tout alanguie... Il n'a pas l'intensité évocatrice et le prodigieux lyrisme de Gorki,

ni peut-être, non plus, le charme poétique, la douceur rêveuse de Korolenko; mais sa manière élégante et précise, la netteté de sa peinture, la simplicité minutieuse et hardie de son style, et cette profondeur de compassion qui, pour ne pas vouloir se prodiguer en abondantes paroles, n'en est que plus émouvante, lui composent une personnalité discrète et bien marquée, très noble et digne d'intérêt. Anton Tchékhov est lui, sans confusion possible avec d'autres, et l'on s'est trompé quand on n'a voulu voir en lui qu'un imitateur de notre Maupassant.

* * *

Son œuvre est abondante et variée, si variée même que des critiques pressés ne la trouvèrent point assez homogène.

Tchékhov débuta par des contes humoristiques. Il fit encore des vaudevilles remuants, puis des nouvelles tristes et des drames désespérés. Mais ces contes humoristiques, d'allure, il est vrai, vive et plaisante, il faut les lire avec plus d'attention, peut-être, pour en comprendre la philosophie désabusée. Les vaudevilles aussi ne sont joyeux qu'en apparence.

Ici et là, ce qu'a représenté Tchékhov, c'est

l'humanité ridicule et lamentable et dont les vices indignent moins que ses travers n'excitent la pitié tout ensemble et la moquerie. Ce grotesque spectacle divertit ou désole, suivant le caractère qu'on a; la déplorable vie a souvent l'air d'un vaudeville et, lorsqu'il riait, Tchékhov dissimulait son pessimisme.

Un jour vint où le déguisement de la gaieté tomba, comme de lui-même, et Tchékhov apparut avec son essentielle tristesse, plus morne et plus découragé qu'on ne le soupçonnait. Ce qu'il montra, dans ses nouvelles : *Un duel*, *Une histoire ennuyeuse*, *En chemin*; dans ses drames : *La Mouette*, *l'Oncle Vania*, *Ivanov*, *les Trois sœurs*, c'est uniformément la vie manquée, l'illusion déçue, le rêve stérile et n'aboutissant qu'à énerver davantage le rêveur, — la vie manquée sans raison tangible, sans catastrophe et sans autre motif que l'impuissance naturelle des hommes à être heureux, soit qu'ils se forgent des espoirs trop vastes, soit qu'ils ne sachent pas goûter les petites félicités quotidiennes et médiocres; et ils s'exaspèrent en vain, leurs courtes révoltes les alarment inutilement. Il n'y a pour eux nul recours contre la vie irrémédiablement banale et terne. Toute race humaine a sa façon propre de souffrir de la vie; et je

ne sais si aucun écrivain a mieux réussi que Tchékhov à peindre la mélancolie russe, qui est faite d'ennui, d'orgueil, de fatalisme et de lassitude.

***

L'œuvre la plus célèbre et, à bien des égards, la plus importante de Tchékhov est ce pénible tableau de la vie des moujiks : *Paysans*.

Ce n'est pas un roman, si ce genre exige le développement rigoureux d'une intrigue bien liée à laquelle tout se rapporte. « Essayez, remarque Tolstoï, de dégager de leurs détails accessoires les meilleurs romans de notre temps, et voyez ce qui en restera ! » (1). Tolstoï relève ici, très justement, ce défaut si fréquent chez les réalistes et qui consiste à encombrer le récit de descriptions, minutieuses autant que vaines.

Or, l'anecdote, dans *Paysans*, n'est presque rien et tout le reste, — tout, en somme, — peut être considéré comme épisodique. Seulement, Tolstoï n'a pas été choqué d'une telle composition, de la part de Tchékhov : c'est que, dans *Paysans*, les détails de la description ne

(1) Tolstoï, *Qu'est-ce que l'Art ?* (traduction Wyzewa, page 213).

sont pas « accessoires » ; ils sont l'essentiel de l'œuvre, laquelle ne se proposait pas de raconter une aventure paysanne, mais voulait représenter au vrai, sans exagération pittoresque et sans ingénieux truquage, l'existence journalière des paysans russes.

Une intrigue nuirait à la simple vérité de ce témoignage. Et la scrupuleuse abondance de la peinture, cette fois, ne semble pas frivole à Tolstoï, parce qu'il envisage en *Paysans* tout autre chose qu'un divertissement : une constatation dont la portée s'étend bien au delà de l'intérêt littéraire.

Et c'est, en effet, ainsi qu'il faut apprécier l'œuvre de Tchékhov.

Tchékhov a prétendu nous offrir une image fidèle, synthétique et générale d'une réalité terrible et qu'il importe qu'on connaisse exactement. S'il avait recherché l'effet littéraire surtout, et s'il avait eu l'ambition de nous émouvoir violemment, il lui était facile de situer son récit parmi les circonstances épouvantables d'une famine, d'une épidémie de typhus, par exemple, et de tous ces fléaux qui, devenus presque chroniques, ravagent au loin la campagne russe. Il avait le droit de le faire, étant donné la fréquence de ces accidents, sans qu'on

pût l'accuser de pousser au noir sa peinture... Mais il désirait que son œuvre n'eût point un caractère exceptionnel. N'est-elle pas, ainsi, plus émouvante? Les misères qu'elle décrit ne résultent pas de quelque rare catastrophe, récente, déconcertante, absurde en sa brutalité soudaine : non, elles sont l'ordinaire de la vie russe, au village. Elles proviennent de causes nombreuses, obscures, enchevêtrées, lointaines; il semble qu'elles n'aient point eu de commencement et qu'elles fassent partie de l'ordre naturel des choses. On n'en saurait non plus prévoir la fin...

Un paysan, Nicolas Tchikildéiev, qui, ayant déserté le village, s'était fait garçon de restaurant à Moscou, tombe malade, doit quitter sa place et déchoit dans la misère, avec femme et enfant. Il n'a plus d'autre ressource que de retourner au village où les siens sont restés. Il y retourne et, peu de semaines après, il y meurt. Voilà tout le « sujet » de *Paysans*.

Du moins, tout le sujet de *Paysans*, c'est là description de ce que trouve, au village natal, cet homme qui, s'en étant absenté longtemps, est maintenant plus apte à le voir et à le juger. De loin, il se le figurait « lumineux, accueillant, commode ». Il y arrive le

soir; et son cœur se serre, quand il aperçoit l'izba familiale « sombre, étroite et malpropre ». De pauvres gens végètent là : les père et mère de Nicolas, l'un de leurs fils, Kiriak, des brus et des petits-enfants. Ils mangent avec avidité du pain noir trempé dans de l'eau.

Un cri farouche éclate, à plusieurs reprises, dans le récit de Tchékhov; il est comme le refrain sinistre et angoissant de ce poème des turpitudes et des souffrances. C'est Kiriak, ivre, qui appelle sa femme et qui la veut pour la frapper, en brute qu'il est, sans motif. Et alors, Marie, la femme de l'ivrogne, se met à trembler, pâlit et, pour l'amour de Jésus! supplie les autres de la défendre. Mais les autres ne bougent pas : Marie est la femme de Kiriak, sa chose, et Kiriak n'a qu'à taper dessus, s'il lui plaît. Il l'assomme à moitié...

L'alcoolisme sévit sur la campagne russe, et il transforme en bêtes effrayantes des êtres doux, naturellement, et qui seraient capables de bonté.

***

Une autre calamité de la campagne russe, c'est la complète ignorance.

Elle engourdit toutes ces énergies qui seraient vaillantes, elle obscurcit toutes ces âmes, elle

les livre à une sorte de stupide résignation, qui n'est point une vertu volontaire et estimable, mais une incurie presque animale. Ces moujiks accablés parlent parfois; ils se lamentent ou maudissent. On devine qu'une pensée élémentaire grouille en leur cerveau; nulle idée claire ne se dégage de cette épaisse confusion... Une épigraphe pour *Paysans* serait cet étonnant paragraphe de La Bruyère : « — L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil... Quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes... »

De leur humanité Tchékhov a le sentiment, et une immense pitié d'eux l'étreint : « Ce sont des hommes pourtant! Comme des hommes ils souffrent, comme des hommes ils pleurent. Et, dans leur vie même, il n'est rien qui ne porte avec soi sa justification, vie de labeur si dur que le corps en demeure endolori, âpres hivers, maigres récoltes, misère sans secours, sans espoir de secours... »

Cette excessive misère est la cause de tout, et elle provient de l'abandon où est laissé le paysan. La terre n'est pas mauvaise et elle pourrait nourrir ses hommes. Mais ils ne savent

pas la travailler, entravés par l'esprit de routine qui les empêche d'adopter des procédés meilleurs de culture, découragés par le dénuement, affaiblis par les privations. Une forte initiative les éveillerait, et parfois les éveille de cette torpeur. Mais bientôt ils retombent.

En temps ordinaire, ils sont comme écrasés, soumis, domptés par la nécessité, par la crainte des impôts à payer.

Il faut lire, dans le roman de Tchékhov, la scène terrible de la perception.

Le village ne compte que quarante feux, mais le total des redevances arriérées s'élève à plus de deux mille roubles. L'officier de police de la circonscription est venu faire sa tournée; il a surexcité le zèle du staroste, personnage indigne et dont c'est la joie de manifester sa puissance. Un homme terrible, ce staroste : il empoigne les gens lui-même, leur lie les mains derrière le dos et les coffre. Une fois, à l'assemblée du mir, il a pris la vieille Tchikildéiev et l'a tenue enfermée deux jours durant, parce qu'elle avait crié trop fort.

Et le voilà qui se précipite, à présent, chez les Tchikildéiev, lesquels doivent cent dix-neuf roubles et ne peuvent payer. Il se saisit du samovar, — et autant dire de l'âme même de l'izba.

Si le staroste eût pris les bancs, la table et tout le reste ensemble, on se fût résigné, sans doute. Mais pas le samovar! Alors, la vieille se jette à la poursuite du staroste, et elle glapit : « Tu ne l'auras pas, non, tu ne l'auras pas, maudit! » On dirait une folle... Après que le staroste est passé ainsi dans les quarante maisons du village, les paysans, saccagés, causent entre eux : ici on a confisqué les poules, ici les moutons. Poules et moutons furent dirigés sur le chef-lieu du canton; mais, rien n'étant prévu par le règlement pour leur nourriture, ils périrent en route...

En fait de commentaire à ces tristesses, je citerai seulement quelques lignes de Jules Huret, dont l'*Enquête sur la question sociale* contient des pages émouvantes, dans leur simplicité de document, sur la situation économique et morale où se trouvait le paysan russe il y a une douzaine d'années : « Les impôts sont très considérables, puisqu'ils sont composés à la fois des contributions dues à l'Etat et des annuités d'amortissement pour le rachat de la terre, car l'Etat se fait rembourser par les paysans le prix de la terre qu'il avait achetée pour eux aux seigneurs lors de l'abolition du servage. » Une pauvre femme, dont le mari était allé cher-

cher de l'ouvrage à Moscou, répond aux questions qu'on lui pose : « Il a bien fallu!... Les enfants avaient faim... et le receveur voulait être payé. C'était difficile : la terre nous rapportait trente roubles et il y avait vingt-deux roubles d'impôts... »

* * *

Les paysans russes étaient en servage, il y a seulement cinquante ans : ils appartenaient aux seigneurs, comme la terre, comme les arbres. L'acte d'abolition du servage honore l'empereur Alexandre II. Mais la misère est telle chez ces nouveaux hommes libres, qu'ils en viennent parfois à regretter, à mesure que s'éloigne le souvenir des calamités anciennes, leur condition de jadis. Tchékhov a noté ce fait, qui est bien l'un des plus décourageants de la Russie contemporaine. Le vieil Ossip déclare : « On vivait mieux, du temps des seigneurs!... »

Le vieil Ossip se souvient de déceptions qui furent amères. La somnolente Russie, de temps à autre, s'émeut d'un frisson d'espoir. A l'avènement des empereurs, elle se figure qu'une aube heureuse se lève et, dans les causeries d'hiver, on épilogue sur les jours nouveaux.

Ce fut ainsi, naguère, au village des Tchikildéiev : « On attendit du changement... Un tel racontait que les paysans allaient recevoir leur charte scellée d'un cachet d'or; un autre parlait de partages des terres, de terres nouvelles, de trésors cachés; et tout cela à mots couverts, par allusions pleines d'espoir! » Et puis, les jours ont passé, sans apporter rien de tel; les jours après les jours, tous pareils, mornes. On est retombé dans la morose et monotone vie que n'embellit nulle chimère!...

Peut-on dire que le sentiment religieux, si vivace en Russie, leur apporte un peu d'idéal? Oui et non. Les idées valent juste autant que les âmes où elles s'intronisent... Le vieil Ossip ne croit pas en Dieu. Quand on lui parle des questions éternelles, il dit : « Est-ce qu'on sait? » Mais sa femme acquiesce à la foi orthodoxe; du moins, elle récite machinalement la formule de ses prières, ou ce qui lui en revient parmi tout l'obscur tracas de sa pauvre tête. Ses belles-filles aussi, sans rien comprendre, font des signes de croix, des saluts innombrables devant les icones. Leur religion n'est qu'une pratique extérieure et coutumière. Et pourtant, « tous aiment les Saintes-Ecritures, d'un amour profond, respectueux ». Il suffit qu'on leur en

déchiffre une page pour qu'une poignante émotion les étreigne, pour que leur pauvre cœur s'exalte; ils s'attendrissent, et les voilà qui pleurent, ravis d'extase.

***

Crédules et infiniment sensibles au charme du mystère, les moujiks, que la vie harasse, gardent au fond d'eux-mêmes, étrange et tourmentée, une âme infiniment religieuse et prompte à s'enivrer d'élémentaires théologies. On sait combien les sectes pullulent, en campagne russe; diverses, bizarres, elles se répandent, se compliquent. Elles soulèvent des fanatismes courageux, parfois, et parfois aussi se dépravent en des absurdités. C'est un spectacle singulier que celui de ces misérables qui réussissent à isoler de la souffrance quotidienne ce goût de l'inquiétude mystique. Tchékhov, dans *Un meurtre*, étudie cela très délicatement et puissamment; cette nouvelle est un essai pénétrant de psychologie religieuse et populaire.

Matthieu Térékhov appartient à une famille qui, de tout temps, fut insigne par sa religiosité. Les Térékhov, dans le pays, ont reçu le surnom d' « Enfants de chœur ». Ils se singularisent ainsi. Leur piété les distingue un peu

des autres paysans. A l'écart, ombrageux, ils exagèrent ce mysticisme. L'aïeule de Matthieu était Vieille-Croyante... Au XVIIe siècle, quand le patriarche Nikone, corrigeant le texte officiel des Ecritures, constitua la définitive orthodoxie russe, des protestations s'élevèrent en plusieurs endroits et un schisme se forma d'hommes très attachés à leur foi traditionnelle, à leurs livres et aux pratiques de leur culte ancien. Ils s'intitulèrent les Vieux Croyants, marquant ainsi leur hostilité à l'égard de toute innovation; ils étaient austères et dévots. Aujourd'hui encore, en dépit des efforts répétés de l'Orthodoxie, ils subsistent, disséminés, il est vrai, différents à bien des égards, moins nombreux peut-être; mais on n'a pas pu les réduire. Les Vieux-Croyants se réunissent entre eux, en petits groupes d'affiliés, secrètement. On les empêche de célébrer en public leurs offices; ils n'ont ni église ni clergé véritable. Cette circonstance leur enlève bien du monde : une religion dénuée de cérémonies ne satisfait pas les masses...

Et c'est pourquoi, sans doute, les fils de la Vieille Croyante Avdotia recommencèrent à fréquenter les églises, à vénérer les images nouvelles. Mais l'un d'eux, sur la fin de sa vie,

est pris d'une intense ferveur : il s'abstient de viande, il fait vœu de silence perpétuel.

Quant à ses enfants, pauvres théologiens de village, ignorants et pleins de bonne volonté, ils passent leur temps à interpréter les Ecritures, « convaincus que, sous chaque mot des saints livres, se cache un sens mystérieux ». Ce travail subtil est dangereux pour des âmes simples : Matthieu, enfant encore, faillit en perdre la raison... Oh! l'étonnant récit qu'il fait de sa jeunesse exaltée! Au lieu de s'amuser aux jeux puérils de son âge, à douze ans il était déjà « porté sur les choses de la foi ». Ensuite, il se laisse gagner par des scrupules toujours plus exigeants. Pour la première semaine du grand carême, l'abstinence est prescrite jusqu'au samedi. Matthieu, lui, jeûne jusqu'au dimanche. Et ce lui est une espèce de joie singulière de se sentir affaibli par la faim. Ses jambes sont molles; « on ne tient plus à la terre, on se croirait sur des nuages »! Il porte un cilice, il s'astreint à marcher pieds nus sur la neige, il se relève la nuit pour des prières. Or, un jour, il s'aperçoit avec stupeur que le prêtre est moins scrupuleux que lui. Le prêtre fume, le prêtre se contente des jeûnes strictement obligatoires... Alors, Matthieu, sans le

vouloir, cesse de respecter le prêtre. Il se dit : « Je m'abstiens de nourriture et le prêtre mange de l'esturgeon; donc je vaux mieux que le prêtre. » Matthieu va visiter un couvent : les moines en prennent à leur aise avec la règle...

Matthieu, ayant fait cette observation, conçut l'idée de se fonder une église pour lui tout seul. Dans un faubourg il loua une petite chambre, et il en fit sa chapelle. Les matines à minuit; pour les grandes fêtes, dix ou douze heures de vigiles. Matthieu a ses chandeliers, son encensoir; il se tient debout pendant toute la durée de l'office, si long soit-il, afin d'être plus parfait que les moines, qui s'assoient pendant les tropaires et les lectures... Et bientôt le bruit courut dans la ville que Matthieu était un saint; on lui attribua des miracles et des guérisons merveilleuses. Une femme, un jour, le vit, — ou crut le voir, — avec une auréole autour de la tête. On vint en foule à sa petite chapelle du faubourg.

Et une secte allait s'organiser par l'initiative de Matthieu Térékhov, lorsque ses yeux s'ouvrirent à la vérité. Il comprit que le Malin l'avait induit en péché, que l'orgueil était au fond de son âme, qu'il se perdait et que la contagion de sa frénésie gagnait de proche en

proche. Sagement, il revint à l'orthodoxie, il s'humilia.

Mais son cousin, Jacob Térékhov, l'aubergiste, est maintenant féru des mêmes idées extravagantes qui jadis ont tourné la tête à Matthieu. Jacob ne veut plus aller à la messe, parce que le curé joue aux cartes; le curé d'une autre paroisse boit de l'eau-de-vie. Alors, Jacob s'enferme chez lui, et se chante matines, messes et vêpres. Sa sœur, la vieille folle d'Aglaé, lui dit les répons. Jacob entame d'une voix rude : « Prions le Seigneur notre Dieu! » Aglaé glousse, de sa petite voix de pintade : « Seigneur, ayez pitié de nous! » Et alors surgit régulièrement Matthieu qui, venu à résipiscence, ne peut admettre cette hétérodoxie. Il clame : « Cousin, soyez donc raisonnable; repentez-vous, cousin! »

Jacob enrage d'être, sans cesse, dérangé dans ses dévotions par cette litanie sempiternelle de Matthieu : « Repentez-vous, cousin! Vous vous perdez; c'est le diable qui vous induit en péché d'orgueil!... » Son fanatisme s'exaspère, de se sentir battu en brèche par ces paroles menaçantes; et une hostilité prodigieuse naît en Jacob contre l'orthodoxe acharné... Un jour, il le tue.

Jacob, au bagne, languit et souffre. Quand on

l'a conduit aux travaux forcés, après sa condamnation, le convoi des détenus s'est, au milieu de la nuit, arrêté à Progonnaïa : le visage collé à la vitre du compartiment, Jacob chercha, dans les ténèbres, sa maison; il ne vit rien, à cause de la nuit trop noire... Mais ensuite, son âme peu à peu s'apaisa. Et il lui sembla qu'à force de douleur il prenait possession de sa foi vraie, il atteignait à ce degré de sainteté auquel ses ancêtres avaient aspiré vainement. Une sorte de sérénité lui vint, résultant de sa mystique certitude. En quoi consiste donc sa religion? On lui demande : « Etes-vous raskolnik? » et il répond : « Je ne sais pas... » Il ne sait pas ce qu'est exactement son *credo*; sa trouble intelligence est incapable de formuler le dogme qu'il a découvert. Mais aucun doute ne l'émeut, et il arrive à une sorte de stupide et sublime béatitude.

* * *

Voilà ce que fait le tourment religieux en ces pauvres têtes, et ainsi se complète le tableau du village russe : misère et ignorance, indigence pareille du corps et de l'esprit...

Avec ces tristesses, avec ces turpitudes, contraste la nature, belle et souriante, et que Tché-

khov a su décrire avec l'adresse délicate et la pénétrante émotion des bons paysagistes russes, les Lévitane et les Polénov. Le charme délicieux, la couleur gaie, le paisible recueillement de la campagne rendent plus sinistre encore le lamentable état des malheureux qui y mènent cette existence toute souillée d'ivrognerie et de bêtise.

La plaine est vaste et lumineuse; et la joie de vivre s'étend partout, sauf aux izbas misérables où les souffrances humaines sont terrées...

* * *

La *Maîtresse d'école* et l'*Etudiant*, courtes nouvelles, achèvent ce tableau de la tristesse russe. Tchékhov y a peint la destinée infiniment mélancolique de ces déclassés très à plaindre : les paysans qu'un peu d'élémentaire instruction sépare de leur milieu natal et qui pourtant demeurent confinés dans les limites étroites du pauvre village. Ce qu'ils ont appris suffit à les dégoûter de leur condition; mais leur intelligence ne prend pas l'essor au delà des médiocrités anciennes. Et ils se consument d'ennui, de nostalgie, de détresse éperdue et d'impuissante ardeur.

Soutenu, lui, par son mysticisme, l'étudiant de l'Académie ecclésiastique, Ivan Vélikopolski, le fils du sacristain, ne se décourage pas. Du moins, s'il constate avec compassion le dénuement des toits de chaume criblés de trous et des cœurs privés d'espérance, des heures de tendresse évangélique et de foi confiante lui donnent la sérénité d'un apôtre... Mais l'infortunée Marie Vassiliévna, la maîtresse d'école, n'a pas ces consolations; et ses rêves d'avenir, où se mêlent de bien timides ambitions à de l'amour craintif, ne réussissent qu'à lui rendre plus douloureuse sa terne vie quotidienne, si monotone et désolée qu'un malheur même, un peu relevé de beauté, y serait désirable...

Aucune illusion, aucune utopie n'égaye cette peinture que Tchékhov nous donne de la campagne russe.

D'autres écrivains sont pessimistes aussi, pessimistes avec plus de violence et d'acharnement. Ils apparaissent comme des révolutionnaires, comme des nihilistes, à force de clairement démontrer le scandale de ce qu'ils peignent. Mais, en même temps qu'ils condamnent ce qui est, ils laissent, presque toujours, entrevoir l'image d'une meilleure organisation sociale, la possibilité d'un progrès, le bienfait d'une

imminente régénération. Ils sont des réalistes du présent, lucides et impitoyables, des idéalistes parfois illuminés pour les temps à venir... Rien de pareil en Tchékhov. Il ne compte sur nulle initiative des individus ou des masses, qui puisse adoucir jamais la douleur de vivre. Il semble dénué d'une conception quelconque du bonheur. Il ne se révolte même pas : à quoi bon? Il n'est même pas résigné. Simplement il constate, comme inévitable et définitive, l'immense tristesse épandue sur le sol de son pays.

Il est mort, très jeune encore. C'était un grand garçon, timide et blond, que la phtisie consumait et qu'animait une fervente mélancolie.

WILLIAM BOUGUEREAU

William Bouguereau avait été élevé par un oncle, qui était archiprêtre de Saint-Louis, à Rochefort; et il fit ses études au collège ecclésiastique de Pons. Convient-il d'attribuer à cette enfance pieuse le goût qu'eut ensuite le peintre pour les tableaux religieux? On n'oserait l'affirmer. L'art chrétien de Bouguereau est si directement apparenté à celui de la Renaissance italienne et, en outre, il est si étroitement mêlé à la production païenne de ce grand ami des nymphes et des amours, qu'il vaut mieux attribuer à la villa Médicis la principale influence.

Bouguereau, en effet, eut le prix de Rome. C'était en 1850. Il avait, quelque temps, travaillé chez un négociant bordelais et puis à l'atelier de Picot. Cette année-là vit partir pour Rome deux jeunes peintres : Baudry accompagnait Bouguereau, le jury n'ayant pu choisir entre eux et laissant à la postérité ce soin...

Ses envois de Rome révélèrent déjà le double caractère de son talent : une *Idylle* et un *Triomphe des martyrs.*

Depuis lors, que de Bacchantes, que d'Apollons et que de Muses, que de Vierges consolatrices, que d'Enfants-Jésus, que d'Adorations des Mages et que d'Enfances de Vénus, que de Baigneuses, que de Faunes, de personnages empruntés à la fable antique et de froides allégories! Le profane et le sacré se disputaient M. Bouguereau; ou plutôt, il se partageait également et ne sacrifiait pas l'un à l'autre. Ses anges et ses amours ont plus d'analogie entre eux que n'en eurent jamais le paganisme et le christianisme.

Par contre, il négligea la réalité présente. Il n'y a guère à citer de lui qu'un seul tableau d'inspiration moderne, un *Napoléon visitant les inondés de Tarascon.* Cette œuvre est de 1857. Bouguereau n'a pas renouvelé cette tentative qui, d'ailleurs, allait mal avec son esthétique. Il s'était fait une idée de la beauté que les uniformes impériaux auraient profanée.

On lui a reproché la froideur de ses compositions; et il faut avouer qu'elles ne sont pas chaudes. On a regretté qu'il n'eut point donné plus de « vie » à son œuvre; mais, s'il s'est aperçu que nos contemporains disaient beaucoup de bêtises au sujet de la « vie », il n'eut pas tort.

Pendant qu'il travaillait, la peinture française fut réaliste, impressionniste, néo-impressionniste; les générations montantes, comme on dit, montèrent et quelquefois dégringolèrent autour de lui sans qu'il voulût s'en apercevoir. Il demeurait fidèle à ses nymphes et à ses saintes, qui se ressemblaient comme des sœurs. Il continuait de leur donner de grands yeux limpides, des sourires aimables et un peu niais, des teints de roses ou de pêches; il continuait de draper sur leurs épaules des étoffes mates aux plis nobles; et ses filles allégoriques, nues, ne vieillissaient pas.

* * *

L'art contemporain, de même que la littérature contemporaine et de même que la pensée contemporaine, est dans un tel état d'anarchie qu'on ne sait pas trop où chercher les raisons, un peu persuasives, de ses préférences. L'avenir, qui n'aura pas le temps d'épiloguer, simplifiera le problème... Mais, comment?...

La formule d'art à laquelle M. Bouguereau s'était consacré n'est plus en faveur... Il n'est pas tout à fait impossible que l'avenir lui tienne compte, plus qu'on ne fait aujourd'hui,

du caractère éternel qu'il a voulu donner à ses compositions. Il n'est pas évident que l'avenir ne doive pas considérer l'impressionnisme comme une erreur, — comme une erreur délicieuse, — et comme le contraire de l'art. Si l'art est essentiellement synthétique et s'il a pour mission d'éliminer l'accidentel en faveur de l'idée même, dégagée de ses furtives apparences, si l'art est cela, eh! bien, l'avenir honorera peut-être un William Bouguereau d'avoir été tout le contraire d'un impressionniste, — même s'il l'a été d'une façon qui ne nous enchante guère!...

Telles œuvres merveilleuses, qui n'ont noté que les instants fugitifs, seront peut-être éphémères elles aussi : redoutable contagion.

* * *

Il me semble que, de nos jours, les esthétiques sont à vau-l'eau.

Autrefois, comme j'étais las de l'emphase et de la virtuosité des faux artistes, j'ai aimé l'art concis et humble des primitifs. Faute d'adresse ou vaillante possession de soi, ils n'abusent pas des moyens d'expression que fournissent les arts divers; mais ils soumettent l'activité de leurs doigts à la volonté de leur esprit.

Je les louais pour tant d'émouvante sagesse... Et puis, plus tard, les beaux Vénitiens me ravirent; je me disais qu'au lieu de peindre à la stricte manière des primitifs, autant valait user de mots ou d'autres signes, tandis que les beaux Vénitiens de la Renaissance, eux, peignent pour plaisir de peindre, s'amusent des couleurs et des formes; autrement, à quoi bon peindre?... A Florence, j'ai vu un jour, au couvent Saint-Marc, les fresques de l'Angelico et, au palais Riccardi, de Benozzo Gozzoli, la *Cavalcade des Rois Mages.* Ces deux Florentins, dont l'un fut le maître de l'autre, ont été, l'un toute pensée fervente, et l'autre toute habileté heureuse. Deux fois de suite, en cet après-midi, il m'a semblé que la juste doctrine de l'art était appliquée — différemment... Aujourd'hui, je ne sais plus.

Autrefois, il m'a semblé que j'aimais l'œuvre d'art pour sa nouveauté fraîche. L'art était, à mes yeux, chargé de nous faire apercevoir la présence réelle de toutes choses. L'habitude, pensais-je, nous empêche de voir le monde avec l'émerveillement qu'il mérite. Il cesse de nous émouvoir; et, dès lors, notre existence, dans la nature vainement délicate et variée, n'a plus ni agrément, ni raison. Mais l'art restitue à notre vision sa véridique ingénuité; seulement

l'art, comme toute œuvre humaine et toute créature, a vite fait de vieillir et, vieilli, n'est plus rien. Il le faut sans cesse renouveler; il faut qu'on imagine sans cesse un art imprévu. Et je rêvais d'un illusoire jeune Adam que le premier printemps de la terre enchante... Et puis, plus tard, j'ai cru impossible et puéril le désir de la nouveauté. S'il est probable qu'on n'invente rien, mais qu'on ressasse, depuis des siècles et des siècles, la même ancienne chanson de la vieille terre et de ses habitants sempiternels, j'ai voulu qu'on le fît en connaissance de cause, avec une résignation lucide et volontaire; et je me suis épris d'un art résolument traditionnel... Aujourd'hui, je ne sais plus

Autrefois, je me figurais volontiers un élève narquois et attristé de Ponce-Pilate, demandant : — Qu'est-ce que la tradition?... Et puis, je me figurai le même philosophe qui, de la même voix inquiète, demandait : — Qu'est-ce que l'indépendance?...

Aujourd'hui, je ne sais plus!...

* * *

Et peut-être que les œuvres de William Bouguereau, contre toutes mes préférences, sont belles...

JOSE-MARIA DE HEREDIA

Ce plus grand de nos poètes français contemporains était né dans les montagnes de la sierra Maestra, qui avoisinent Santiago de Cuba. Parmi ses ancêtres, il eut ce don Pedro de Her qui, en 1532, fonda Carthagène des Indes et fut l'un des premiers conquérants de l'Amérique; du côté maternel, Girard d'Ouville, président à mortier au Parlement de Normandie. La Fortuna est le nom de la caféière où il vécut sa première enfance. Puis, il fit ses études à Senlis, auprès de Paris, où des prêtres lettrés lui révélèrent l'antiquité grecque et la latine. Ensuite, il retourna vers l'île natale, séjourna quelque temps à La Havane. Et, à Paris, il fut chartiste.

Si l'on voulait expliquer le génie d'un poète par les vicissitudes de sa destinée, il faudrait commenter, sans doute, et l'influence héréditaire des conquérants, et le baptême de lu-

mière que le soleil tropical versait au jeune Cubain, et la savante initiation des livres. Mais il suffit de constater que cette poésie était dans cette âme splendide et noblement mélancolique où les fastes humains dressèrent leurs trophées.

*
* *

Son rêve fut de gloire et de victoire. Les grands épisodes des siècles déroulés, il les évoqua triomphaux, superbes, dans un décor prodigieux. C'est le héros, c'est le demi-dieu primant sur la bête, qu'il a tiré de la confusion des âges et magnifié.

Dans les temples d'Alexandrie hellénisée, il y avait, parmi les prêtresses, une habilleuse de la statue d'Adonis. Elle était particulièrement vénérable, pour consacrer son art et sa dévotion à bien vêtir la divine poupée. José-Maria de Heredia n'eut-il pas, entre les poètes, un tel rôle, et ne l'appellerons-nous pas, ce prêtre de la légende innombrable, l'habilleur des demi-dieux et des héros?

Il avait mis hors de l'histoire les incidents médiocres et les petites aventures; mais il avait réalisé les plus beaux types de la Fable. Son épopée commence à Hercule pour aboutir au Cid et aux Conquistadors.

Notre temps, qu'on dit vulgaire et où les individualités se gaspillent, ne l'a guère inspiré. Ou, s'il y distinguait, quelque jour, un Claudius Popelin, c'était pour l'identifier aux orfèvres de jadis qui imposaient au solide métal leur fière volonté.

Sa pensée habita les âges héroïques. Aussi la Fable n'est-elle pas, dans son œuvre, l'ornement gracieux des phrases et l'ingénieuse allégorie de l'idée; mais elle est vivante. La mythologie ne lui a pas seulement fourni de beaux emblèmes; elle a été le monde où son esprit trouvait spontanément à s'incarner.

D'autres parnassiens, autour de lui, chantaient aussi les dieux morts. Ils leur dressaient de vains autels. Mais, pour José-Maria de Heredia, le paganisme fut l'authentique image de la nature et des puissances mystérieuses qui la hantent. Les mariniers qui, sur les flots méditerranéens, crièrent autrefois que le grand Pan était mort ont menti. Ou bien, s'il mourut alors, il ressuscita, de nouveau rencontra Psyché, et leurs regards se mêlèrent.

Les poèmes de Heredia sont l'évangile et comme la Légende dorée du Panthéisme.

*
* *

Cette philosophie, cette religion, le poète des *Trophées* l'a fait tenir en un mince volume qu'il ne publia que tardivement et qui synthétise et qui symbolise la méditation millénaire de l'humanité.

La forme qu'il adopta est celle du sonnet. Il n'en existe guère de plus gênante, avec sa brièveté, sa rigueur. Mais l'effort difficile de l'art, qui empêche les uns, aide les autres, il faut croire; et ce poète sut, en deux quatrains et deux tercets, enfermer la substance d'un rêve. Oui, l'enfermer entre des limites strictes, aux lignes nettes et fortement marquées; pourtant le rêve déborde hors de ce cadre. Heredia, on le comparerait volontiers à un émailleur qui pose avec habileté la pierre liquide, et dure bientôt, sur la plaque dûment cloisonnée; les couleurs diverses sont réparties de telle sorte qu'elles ne se mélangent pas et chacune est emprisonnée à sa place. C'est le visage et c'est la chevelure et c'est la robe de Bradamante ou de Penthésilée; c'est la gorgone sur le sein de la guerrière et c'est le casque sur ses tempes. Mais l'éclat de l'image rayonne et s'irradie; et ces splendeurs captives s'évadent en ruissellement loin de leur métallique prison. Pareillement encore, les maîtres verriers du

temps de saint Louis enchâssaient entre des bandes de plomb les fragments de leur transparente mosaïque. Mais le vitrail, au soleil, s'épanouit en rose de clarté.

* * *

L'œuvre de Heredia, comme son titre des *Trophées*, est magnifique et joyeuse.

Qui ne l'a entendu dire lui-même et vociférer l'un de ses poèmes ne sait pas l'allégresse d'un poète qui a trouvé pour sa pensée les mots les plus beaux, les rythmes les plus harmonieux. Sa voix sonore, parfois claire et parfois mugissante, martelait et scandait les mots, puis interrompait le déroulement d'une période somptueuse, comme pour prolonger le désir passionné de syllabes nouvelles, qui seraient harmonieuses et vibrantes.

Ah! qu'il aimait les mots pour eux-mêmes et qu'il s'appliquait à bien sertir ceux qui avaient sa prédilection!... Il connaissait leur histoire, leur origine et leur aventure séculaire, tout ce qu'ont laissé en eux l'usage successif et l'allusion des circonstances, étant instruit dans la science de l'étymologie et philologue. Mais il était sensible encore au son des mots, à leur musique singulière.

Il bégayait. Il bégayait avec un art délicieux. Il avait l'air de n'hésiter entre les mots que pour les détacher mieux les uns des autres, afin que chacun d'eux fût en valeur. Il bégayait avec un peu de coquetterie, semblait-il; et comme il était adroit à faire attendre la rime une seconde ou deux, — ou trois ou quatre s'il s'agissait d'une rime privilégiée, ou davantage s'il s'agissait d'une rime extraordinaire!...

* * *

Une œuvre magnifique et joyeuse, comme la vie et comme la nature, et comme Pan qui est un dieu qui danse. Mélancolique aussi, comme les yeux de Pan lorsque y est entré une fois le regard tendre et douloureux de Psyché.

Psyché, l'âme pensive de la nature! Psyché toujours en deuil d'elle-même et de ses tentatives réfléchies! Psyché qui n'abandonne pas sans chagrin ses temples et qui songe devant leurs ruines amoncelées!...

Au long de l'histoire humaine, dont il a marqué de trophées orgueilleux les étapes, José-Maria de Heredia vit ces ruines, leur majesté et leur tristesse. Il vit, au chapiteau brisé que la colonne a laissé choir, verdir une nouvelle acanthe. Et, si la grâce momentanée du frais feuil-

lage dissimule, pieuse, la déchéance de la pierre qu'un culte mort avait suscitée, la pierre est là cependant qui témoigne du passé bientôt immémorial.

Ainsi s'unissent, avec un apparent abandon, la Nature et la Pensée, l'une éternelle et l'autre qui meurt pour renaître incessamment. Et l'une est à l'autre l'ormeau où la vigne s'appuie; à l'automne, les deux feuillages se mêlent sur le sol.

* * *

José-Maria de Heredia demeurera, parmi les poètes de ce temps, l'un des plus parfaits et l'un des plus grands, l'un de ceux qui auront le plus noblement orné le mythe perpétuel de la Mort et de la Vie et l'échange de leur baiser fraternel.

PAUL MEURICE

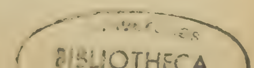
A quatre-vingt-cinq ans, il continuait sa douce et noble existence de patriarche et de poète. Il est mort sans rude agonie, ayant accompli ses projets, vécu d'héroïques années et conservé jusqu'à la fin son optimisme.

Paul Meurice fut un homme discret, qui avait mis son zèle au service d'une tumultueuse renommée. Toute sa vie est pleine de l'enthousiasme d'Hugo. Et lui, qui eût aimé sans doute l'ombre studieuse et la tranquillité méditative, lutta et se manifesta, parce que son dieu le hantait.

Son père était l'orfèvre Meurice, chef d'une dynastie. Ayant achevé ses études, le jeune homme se mit à faire son droit; et peut-être l'eût-il achevé, mais il rencontra Vacquerie, — presque Hugo! — et le droit ne l'intéressa plus.

* * *

Hugo et Shakespeare!... Bref, en 1842, Paul Meurice, qui avait vingt-deux ans, fit représenter un *Falstaff*, à l'Odéon. Il avait pour col-



laborateurs Auguste Vacquerie et Théophile Gautier, le romantisme. Deux ans plus tard, il donnait à la Comédie-Française une *Antigone*; une *Antigone* de Sophocle, qui était devenue romantique sans perdre toute sa beauté...

Et puis, Meurice fut le collaborateur de Dumas. Collaborateur anonyme. Le père Dumas ne mettait pas toujours ses collaborateurs en évidence : il avait, pour eux, cette modestie. *Ascanio*, *Amaury*, les *Deux Dianes* parurent sous la signature d'Alexandre Dumas, — une sorte de raison sociale un peu elliptique; — et Dumas eut la négligence de ne lire les *Deux Dianes* qu'après la publication du volume. Négligence et confiance. Meurice avait de l'imagination : pour suppléer Dumas, il en fallait avoir beaucoup. Et, mieux que lui-même, Paul Meurice aimait le romantisme. Le renoncement, dont il donna la preuve élégante et perpétuelle, ne semble pas lui avoir coûté. Il s'est, au cours de sa longue vie, sacrifié sans cesse et avec une simplicité souveraine.

Les peintres de l'ancienne Italie et les anciens architectes de chez nous, quand ils peignirent, au fond d'inaccessibles cellules, la divine légende ou édifièrent des cathédrales anonymes, eurent cette notion de l'art : ils étaient les ser-

vants de leur idéal et ne cherchaient nul renom personnel. Meurice eut un pareil dévouement et voulut bien disparaître derrière l'œuvre achevée. Il y a là de la grandeur.

Mais il servait des gloires tapageuses. Et c'est là le contraste singulier de son existence. Ses héros ne lui ressemblaient pas. Doux prêtre d'une terrible Olympe, il dut s'agiter beaucoup pour son culte.

Après la révolution de Quarante-huit, Hugo fonde l'*Evénement*. Il prend Meurice pour rédacteur en chef. Au moment du coup d'Etat, Meurice était à Sainte-Pélagie, entre quatre murs, — à cause d'un article de François-Victor Hugo. De même qu'il faisait parfois les livres des autres, il faisait aussi leur prison : dans les deux cas, il disparaissait. Il ne se posait pas plus en martyr qu'en auteur ; l'abnégation lui était naturelle.

Quand il sortit de prison, le Père était « là-bas dans l'île ». Aller le rejoindre et partager son exil orgueilleux, un autre que Paul Meurice l'eût fait. La gloire du proscrit, fort abondante, se répandait sur son entourage. Mais Paul Meurice, lui, se tint à l'écart; et, de Paris, dans la mêlée, il veilla sur les intérêts de l'absent.

Quand, de retour, Hugo fonda le *Rappel*, Meurice en fut, et batailla. Il bataille pour calmer les esprits, qui étaient bien surexcités.

Il donna au théâtre *Paris*, drame en vingt-six tableaux, puis l'*Avocat des pauvres*, *Fanfan la Tulipe*, les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, etc. Ce sont des choses assez belles, généreuses, émouvantes. Et l'on admire qu'il ait eu le temps de les écrire, avec beaucoup de soin, tant l'occupait le Maître. Mais il avait, comme le cœur, l'esprit fertile. Voici quelques années, la Comédie-Française représenta son *Struensée*, œuvre poétique et forte.

Depuis la mort d'Hugo, dont il fut l'exécuteur testamentaire, il consacra son incessante activité à publier les inédits du poète, à préparer les éditions définitives, à constituer cette Maison de Victor Hugo, qui lui a coûté tant de peine et — il ne le disait pas — tant d'argent : il n'épargnait rien pour que fût digne de son rêve la légende de son héros.

* * *

L'existence de Paul Meurice aura été heureuse et parfaite. Il s'était assigné une tâche, qu'il a bien remplie. Il ne désirait pas un rôle plus

brillant; ce qu'il avait conçu comme l'objet de son effort, il l'a possédé. Sans doute, à lire son histoire, on éprouve un peu de mélancolie, car cette histoire est celle d'un long et patient sacrifice : on calcule qu'il aurait pu acquérir plus de gloire et, plus autonome, profiter plus largement de son talent. Mais il ne connut pas, quant à lui, cette mélancolie. Il n'eut pas de de regret. Il avait dans l'âme assez de ferveur pour être content; son idéal était, à ses yeux, assez beau pour qu'il n'éprouvât aucune amertume à songer peut-être que cet idéal avait été bien exigeant.

On raconte que, peu de semaines avant de mourir, il achevait un livre surprenant. Il y résumait les grandes questions de l'heure présente — et démontrait que le dix-neuvième siècle les avait toutes résolues.

Il y avait là du romantisme; et cette confiance peut nous émerveiller. Mais, si l'on y réfléchit, en fin de compte, oui, le dix-neuvième siècle a débattu tant de problèmes, a formulé tant de doctrines, a opposé à tant d'idées tant d'autres idées, que la vérité doit bien être, en ce désordre, ici ou là, confusément, éparpillée, un peu mêlée. Le difficile est de trouver ces bribes, de les rapprocher, d'en faire un tout. Paul

Meurice crut y parvenir; et c'est là probablement le secret de la sérénité qu'il conserva.

Il aima son temps et il compta sur l'avenir : quelle marque d'une belle âme innocente!... Et, contre toute vraisemblance, il espéra, pour l'humanité, une destinée pareille à la sienne, qui se déroule harmonieusement, qui évolue avec régularité, qui s'achemine toujours vers plus de sagesse et de repos.

* * *

Paul Meurice était un petit vieillard très poli et très bienveillant; il était un poète aussi : poète dans son œuvre et dans sa vie. Le souvenir qu'il laisse est charmant; sa mort fut la fin d'un beau jour. S'il tombe sur ses romans et ses drames un peu d'oubli, lui-même l'eût accepté si volontiers qu'on hésite à protester là-contre. On le devrait, pourtant, car il fut un bon écrivain, qui eut la tradition de la langue et le souci de l'art.

ALBERT SOREL

Avec ses moustaches tombantes, sa tête forte et sa carrure, il avait le type de ces beaux chefs normands qui, à l'avant de leurs barques, entraient dans l'estuaire des fleuves. Descendant de cette race conquérante et qui s'installait où elle avait marqué sa puissance, il était né à l'embouchure de la Seine.

Il lui fallait une tâche immense. Ce front solide qu'il avait pouvait porter longtemps une idée.

D'abord, il hésita, ne sachant que choisir et comme si lui manquaient les occasions d'agir que trouvaient les ancêtres plus facilement.

Il entra au ministère des affaires étrangères et fut secrétaire d'ambassade; il eut même, durant la guerre, une mission diplomatique importante à remplir. Et puis, après la guerre, il devint professeur d'histoire diplomatique à l'Ecole des sciences politiques qu'avait fondée Boutmy.

Mais son enseignement ne suffisait point à occuper toute la vitalité de son esprit et il se mit à écrire des romans, la *Grande Falaise*, le *Docteur Egra*, des romans romanesques, des romans d'aventures, que plus tard il n'aima guère... C'était la diversion; c'était le rêve d'une autre vie, plus audacieuse et tumultueuse, qui s'épanchait là, tandis que travaillait à ses recherches d'érudit le fils des Normands.

* * *

L'année qui précéda sa mort, après un quart de siècle de labeur, il termina l'*Europe et la Révolution française.*

Il n'était vraiment devenu lui-même et il n'avait pris conscience de soi que du jour où il s'imposait de mener à bien cette besogne qui devait occuper toute sa vie, accaparer son activité tout entière et son goût des vastes songes autant que son amour de l'effort opiniâtre. Ce sujet colossal qui prenait une extraordinaire époque et qui engageait le passé, l'avenir des groupes humains les plus efficaces de l'histoire, il l'étudia méthodiquement; il le laboura sans relâche, en lignes profondes et bien tracées. Jamais, il ne s'écarta de son plan, de

sa volonté. Il ne négligea rien. Mais, pendant qu'il était penché sur le sillon, il savait aussi redresser la tête et regarder le ciel sur l'horizon.

Albert Sorel avait le zèle acharné d'un chartiste, qui ne veut omettre nul détail. Il lut et il analysa les documents avec une attention minutieuse. Il dépouilla de prodigieuses bibliothèques imprimées ou manuscrites; et sa critique rigoureuse n'acceptait rien sans méfiance. Il était circonspect, avisé autant que curieux.

Si l'on veut savoir combien il avait le souci des petits faits qui sont pleins de significations imprévues, — Taine l'admirait; Taine, qui écrivait les *Origines*, déjà presque vieux et chargé de gloire, suivait, à l'école de la rue Saint-Guillaume, comme un étudiant, les leçons de ce jeune homme qui avait trouvé tant de choses.

Que c'est bien!...

* * *

Nos contemporains ont découvert, ou ils ont cru découvrir, la science de l'histoire. Et peut-être en ont-ils abusé. Il n'est plus de petite question qui ne soit encombrée et comme couverte d'une bibliographie épaisse et lourde. C'est au

point qu'on hésite à remuer cela. Nos historiens nouveaux n'osent plus toucher à de tels monceaux; et alors on les voit, peureux, s'approcher et bientôt reculer : à peine ont-ils effleuré ce fatras. S'ils entrent plus avant, s'ils se risquent un peu plus loin, les pauvres gens sont étouffés; un éboulement les a surpris

Albert Sorel mania ces masses écrasantes avec une facile vigueur. Et il disciplina les documents, mais en leur laissant leur vraie nature. Car il avait la passion de la vérité. Il l'aimait pour elle-même, digne ainsi de son grand ami Gaston Paris, le père des savants d'aujourd'hui, et qui lui marquait bien son estime anoblissante.

Il y a les faits; et il y a les idées. Avec une tactique prudente, on arrive à enregistrer des faits exacts; et, avec un esprit ingénieux, on trouve des idées attrayantes. Le difficile est d'accorder celles-là et ceux-ci. Et il le faut. Les faits tout seuls et desquels on ne tire rien sont chose morte et inutile; mais les idées qui ne résultent pas logiquement et comme nécessairement de faits positifs, ne sont que propos en l'air, indignes d'attarder une intelligence sérieuse... Oui, la dialectique est là, qui arrange les choses!... Seulement, il est messéant que la rencontre

d'une idée et d'un fait apparaisse telle qu'une heureuse coïncidence ou qu'une industrieuse réussite. Si l'érudit et le philosophe sont de mèche, ils me divertissent, en somme, moins que de plus libres amuseurs.

Avouons-le, les philosophes de l'histoire font une des besognes les plus aventureuses de l'idéologie contemporaine. Il ne leur suffit pas de constater; mais ils veulent expliquer et prévoir. Ces deux opérations, l'une dans le passé, l'autre dans l'avenir, usent du même procédé. Elles supposent, l'une et l'autre, que les faits de l'histoire se succèdent en série ininterrompue de causes et d'effets. Elles réclament une doctrine rigoureuse de la nécessité causale. De telles causes, il résulte tels effets, et il ne peut en résulter d'autres; pareillement, tels effets proviennent de telles causes et ne peuvent provenir de nulles autres. Voilà le principe. Et alors, il semble qu'on possède une méthode d'explication pour tous les phénomènes historiques : l'histoire sera la recherche des causes efficientes. En outre, il semble qu'on possède un moyen de prévision remarquable. L'étude de l'histoire ayant, comme expérimentalement, démontré que tels phénomènes avaient telles et telles conséquences, nous pourrons, en voyant

ces phénomènes-là se produire à nouveau, annoncer les conséquences. C'est à merveille!... La chaîne des causes et des effets étant perpétuelle et ininterrompue, ne pouvons-nous pas aussi bien la parcourir dans les deux sens, aller des effets aux causes vers le passé, ou des causes aux effets vers l'avenir?... On le dirait, théoriquement.

Mais, en fait, ce n'est pas du tout cela. Considérons la grande aventure napoléonienne : nous trouverons, dans les dernières années de l'ancien régime, dans la Révolution, les faits qui ont rendu cette aventure possible. Inversement, considérons les dernières années de l'ancien régime, la Révolution et tout cela; et puis tâchons de conclure : nous ne devinerons pas l'aventure napoléonienne!...

Cela tient à beaucoup de raisons. En voici une qui, même si nous admettons comme évidente la nécessité causale, est la plus importante. Les causes productrices du moindre fait d'histoire sont en nombre infini. Leur abondance et leur variété n'ont aucune analogie avec ces quelques trouvailles que peuvent faire, dans l'étude du passé, les philosophes de l'histoire. Nul esprit humain ne serait capable de saisir cette infinité efficiente. La majeure partie, la

presque totalité des causes nous échappent. Elles sont cachées; on ne sait pas où les attraper. Elles sont plus mystérieuses par leur nombre, leur subtilité, leur difficulté, plus mystérieuses qu'une idée mystique.

Eh! bien, ce mystère des causes, on peut aussi l'appeler d'un joli nom qui dispense d'épiloguer, — le hasard.

Si vous étudiez, même avec une minutie étonnante, l'état où était la France vers la fin du dix-huitième siècle, — et si vous accomplissez ce travail à la fin du dix-huitième siècle, comme, par exemple, fit l'auteur prodigieux de l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand, — d'où vous viendra l'idée d'aller chercher en Corse la série causale qui amènera bientôt à la lumière de l'histoire le général Bonaparte?...

En 1797, Chateaubriand, qui donnait son *Essai sur les Révolutions* comme une prophétie, a cité, dans une note insignifiante de cet ouvrage, « Buonaparte » parmi d'autres généraux, des Pichegru, des Jourdan... Et il ne s'est douté de rien.

* * *

Albert Sorel, avec une prudence magistrale, évita les périls de la prévision forcenée; il dé-

daigna aussi les artifices de l'explication doctorale. Il fut un érudit minutieux et un philosophe modeste; l'accord de cet érudit et de ce philosophe était loyal et sincère. Jamais il ne sollicita les faits pour les convaincre de prouver la thèse qui avait sa prédilection; jamais non plus il ne laissa faiblir sa doctrine. Mais il croyait à une réalité profonde des idées justes appuyées sur des faits authentiques; et il cherchait parmi la poussière du temps lointain le secret de cette réalité satisfaisante.

Dans son histoire de *l'Europe et la Révolution française*, il a démontré une thèse et il l'a démontrée par l'analyse patiente du concret. S'il n'a point eu à violenter le concret, c'est que la thèse était juste. Ainsi l'œuvre contient sa preuve en elle-même.

Aucun parti ne se réclame de cette œuvre. C'est qu'elle est impartiale. Elle n'a pas été écrite pour dénigrer la Révolution ni l'Ancien régime. On y voit que les révolutionnaires ont continué l'Ancien régime plus qu'ils ne le voulaient, plus qu'ils ne le croyaient et que, par exemple, la politique extérieure de la première République et de l'Empire est fidèle aux projets antérieurs que la monarchie avait conçus et qu'on peut formuler ainsi : donner à la France

ses frontières naturelles. Les armées qu'a utilisées la Révolution, dans le sublime effort qu'elle fit pour accomplir ce programme, ce furent les armées de l'Ancien régime, les fortes armées que menait une tradition.

Albert Sorel nous a montré, continuant à l'époque révolutionnaire et impériale, la vieille jalousie de l'Europe contre la France, cette jalousie qui profite des circonstances pour se renouveler en apparence et qui s'appelle alternativement haine de l'hégémonie française ou haine des régicides, et qui, fidèle à elle-même, méconnaissant les services rendus aussi bien que les coups reçus, dure et doit durer, et atteste la grandeur du pays qui en est l'objet.

Cette grandeur-là, que l'érudit a constatée, emplit l'œuvre de Sorel. Et c'est pourquoi cette œuvre est confiante, indemne de tout pessimisme, forte de l'assurance que lui donnent les faits dûment contrôlés. Et c'est pourquoi elle est encore nationale et patriotique.

* * *

L'historien qui se proposerait de vanter son pays ne serait pas digne du nom d'historien. Mais l'historien qui découvre que son pays est

grand fait une besogne fière et heureuse. Ce fut la légitime félicité d'Albert Sorel; et cela donne à ses écrits leur beauté charmante, en même temps qu'ils ont leur stricte et austère valeur.

Il était poète et, pour qu'il se plût à sa rude tâche, il lui fallait cet agrément de son esprit.

Il était poète et il a composé des vers admirables dans la manière de Hugo. Oui, des poèmes qui se présentaient comme des parodies de la *Légende des Siècles* et qui étaient si beaux quelquefois, qu'il n'était plus vrai que l'auteur badinât. Je crois qu'il faisait semblant de badiner et qu'il s'abandonnait à sa spontanéité franche.

Non qu'il n'aimât à rire. Son intelligence était assez abondante et vivace pour ne refuser aucune joie. Il était bon, tendre, indulgent, facile à égayer. Son immense labeur ne l'absorbait pas et il gardait le temps de vivre. Aussi n'avait-il pas l'aspect d'un érudit; mais il en avait l'érudition.

A le lire, on sent qu'il écrivait dans l'allégresse. Il a des pages délicieuses; et il en a d'héroïques. Les portraits de ces grands bonshommes qu'il lançait au travers des événements sont tracés avec un entrain merveilleux.

Et comme ils ressemblent! Mais il avait l'art de ne sacrifier ni l'exactitude ni la gaillardise de l'exécution; et il a tracé des fresques qui ont la vérité de miniatures.

Il ne s'est pas exagéré l'efficacité de l'initiative individuelle; et il n'a pas transformé ses personnages, même grands, en demi-dieux, ni en surhommes. Mais il ne s'est pas exagéré non plus la fatalité des lois évolutives; et il n'a pas fait de ses héros les instruments anonymes d'une nécessité.

Son œuvre est toute d'équilibre aisé. Cette tête était admirablement raisonnable, puissante assez pour maintenir l'accord des énergies contraires sans céder à l'une d'elles. C'est pourquoi son effort fut heureux et beau.

PIERRE CURIE

Il y avait une fois, dans un collège quelconque, un jeune garçon qui ne paraissait pas très bien doué. Sa lenteur était extrême. Quand on dictait, ses camarades avaient écrit une page déjà qu'il en était encore aux premières lignes. Tant et si bien que ses parents durent le retirer du collège et le faire instruire chez eux, non sans peine. Il eut beaucoup de mal à passer son baccalauréat, — à cause de la « littérature » que cet examen comporte. Il y parvint cependant. Libre alors, il se mit aux sciences et, tout de suite, se révéla comme étonnant.

Seulement, il était modeste, — atrocement modeste ; et il le resta, — et cela ne fut pas sans lui porter préjudice. Il fit de belles découvertes, qui auraient incontinent conduit d'autres personnes à l'Institut. Mais, vu qu'il était modeste, on le laissait « préparateur » à l'Ecole de phy-

sique et de chimie. Il ne réclamait pas. Il avait une grande simplicité d'âme; et il la conserva, toute sa vie.

C'était Pierre Curie.

Un jour, il « inventa » le radium; et la science fut bouleversée.

* * *

Je l'ai vu, à cette époque, un après-midi de décembre. Il travaillait, dans son laboratoire de la rue Lhomond.

C'est, plus loin que le Panthéon, dans ce quartier vénérable et pauvre, une pauvre rue, peu alignée, qui zigzague et ressemble à quelque coin de province endormie. Après avoir longé de vieux bâtiments, traversé des cours humides, des couloirs sombres, on arrivait à une sorte de hangar, éclairé passablement mais froid, où s'insinuait la pluie, où les courants d'air se promenaient... La science n'est pas orgueilleuse : elle se contente d'un tel logement. Mais elle ennoblit ses entours; et ce hangar est consacré, qui a vu naître le radium.

Et puis, qui sait si la science, comme l'art, ne profite pas des difficultés matérielles? Les productions de l'art sont devenues vulgaires et laides, depuis qu'on a découvert les plus com-

modes et parfaits procédés. Un médailliste d'Athènes et un maître verrier du treizième siècle, à Paris, faisaient, avec d'affreux instruments de frappe, avec du verre inégal et mal transparent, d'admirables médailles et de merveilleux vitraux, — tandis qu'à présent, c'est fini!... Pareillement, on vérifie que les plus mauvaises conditions pratiques n'ont pas gêné le génie fécond d'un Pierre Curie. La volonté, mieux animée, est plus forte.

Des tables, des fourneaux, des flacons de verre, des éprouvettes, un matériel succinct... Et tel était le laboratoire de Pierre Curie, rue Lhomond.

Une jeune femme blonde, sa robe cachée sous un grand tablier qui avait été bleu, semblait fort occupée, devant ses réchauds, à faire cuire, dans de petits godets, divers liquides très précieux, qui ne devaient pas entrer en ébullition, mais atteindre une certaine température précise, s'y maintenir et ne la point dépasser. On eût dit qu'elle veillait à d'humbles cuisines.

Pierre Curie était alors un grand garçon, timide, silencieux et doux, au visage méditatif jusqu'à la tristesse. Il semblait un peu effaré de

tout le bruit qui se faisait autour de ses recherches; il n'avait pas souhaité cette gloire : il ne demandait pour lui que le calme nécessaire à son étude...

Il examinait des tubes, des éprouvettes... Il venait à vous avec bonne grâce. Et vous étiez intimidé par la présence de ce savant mémorable. Mais il était bien plus intimidé que vous, — et sans motif... Il vous expliquait sa découverte, avec embarras, sans autre éloquence que celle des faits contrôlés : Mme Curie le secourait, commentait un peu, et puis retournait à ses fourneaux, et puis revenait et n'oubliait pas que quelque chose cuisait de très important.

*
* *

Pierre Curie avait rencontré à la Sorbonne, aux cours et au laboratoire, Mlle Sklodowska, fille d'un professeur de physique dans un gymnase de Varsovie et qui, ayant passé déjà presque tous ses examens, continuait à travailler. Un pareil dévouement à la science les rapprocha; ils se marièrent. Mlle Sklodowska, la première, avait étudié les phénomènes de radioactivité de certains corps. Ils mirent en commun leurs découvertes, les résultats de leurs expériences,

firent de nouvelles expériences; un jour, ils eurent découvert le radium.

Il leur fallut, pour cela, dépenser une étonnante énergie. Après des mois d'effort continuel, ils possédaient seulement quelques décigrammes de ce métal singulier... Encore ne le virent-ils jamais : ils en avaient trop peu pour pouvoir l'isoler, et c'est un chlorure de radium qu'ils employèrent à leurs recherches. Ces quelques décigrammes, ils les avaient obtenus en traitant des tonnes entières d'une terre rare qu'on trouva d'abord en Bohême : cela passait par l'usine et subissait d'extraordinaires manipulations avant d'aboutir, parcelle infiniment précieuse, au fond d'un creuset minuscule.

* * *

Tout de suite, le radium étonna par ses bizarreries.

Les atomes du radium, au lieu de se tenir en place les uns contre les autres, s'évadent, se projettent au dehors. Ils ont une frénésie de mouvement. Ils sont infiniment petits, mais leur vitesse est extraordinaire, égale à celle de la lumière, et leur force leur vient de la rapidité qu'ils doivent à leur surprenante énergie.

Si l'on met en présence (dans de bonnes conditions) une fraction de milligramme de radium et un écran de sulfure de zinc, on peut observer à la loupe (dans l'obscurité) de petits points lumineux qui parsèment l'écran, apparaissent et disparaissent continuellement et font songer « à un ciel étoilé ». C'est le radium qui bombarde le sulfure de zinc et le frappe d'innombrables projectiles. Ces projectiles sont les atomes du radium : pour la première fois, il est loisible de distinguer l'action individuelle d'un atome.

* * *

On peut supposer que, dans un état premier de la matière, les atomes de tous les corps étaient ainsi. Ce fut le Chaos! La matière ne pouvait alors s'organiser... Et puis, peu à peu, les atomes — si l'on ose employer ce langage simpliste — se lassèrent : dociles, ils entrèrent en contact et s'y tinrent; l'Univers se composa. Mais il subsista quelques parcelles de cette matière bombardante, — quelques parcelles écrasées sous l'accumulation des corps disciplinés. On les en dégage avec peine, on les isole; on retrouve ainsi les derniers restes de ce passé immémorial : les corps radio-actifs. Ainsi que

les fossiles nous conduisent à songer à des époques très lointaines de la formation terrestre, le radium nous permet d'évoquer un temps antérieur à l'Univers : je l'appellerais un témoin du Chaos!...

* * *

Le radium révéla peu à peu ses qualités déconcertantes.

Il émet de la chaleur; il émet de la lumière; il produit de l'électricité, — tout cela, sans déperdition de volume ni de masse, au moins en apparence.

Et alors, un problème se posa. Est-ce que les lois premières de la physique, les axiomes mêmes de la science n'allaient pas être anéantis par cette étrange découverte? Le principe de l'identité de la substance à travers ses modifications phénoménales fut révoqué en doute. « Rien ne se perd, rien ne se crée », disait-on; la matière se transforme en mouvement, en chaleur, en lumière, etc.; elle se transforme, mais la somme d'énergie reste la même. Or le radium, en devenant lumière, chaleur et mouvement, ne bougeait pas, lui, ne diminuait pas. Donc, quelque chose était créé, non obtenu par

la transformation d'un corps, mais ajouté à ce corps et de par son activité propre, sans qu'il en fût aucunement appauvri. Alors, le vieil axiome ne valait plus!...

Ces conclusions, Pierre Curie ne se dépêcha point de les formuler... On les formula pour lui; — et il en était épouvanté. Minutieux et prudent, il avait peur des hypothèses hâtives et trop hardies. Lui, veillait à ne pas s'aventurer : son génie n'était point hasardeux.

Les philosophes ne suivirent pas l'exemple de sa précaution scientifique; et l'on vit alors se multiplier les systèmes intrépides. Partisans de la génération spontanée et clergymen audacieux pensèrent à utiliser le radium ou bien à démontrer que le non-être produit l'être, ou bien à mettre la Bible d'accord avec la science moderne. Pierre Curie continuait à enregistrer des faits exacts, à les contrôler les uns par les autres, à les classer — et à ne point conclure prématurément.

Il est probable aujourd'hui que les phénomènes physiques dont le radium est la source ne se manifestent pas sans altérer la substance qui les donne. Mais la déperdition du corps est si extraordinairement minime qu'il faut, pour expliquer une telle disproportion de la cause

et de l'effet, recourir à une théorie nouvelle de l'atome. Les savants furent ainsi conduits à chercher dans l'atome même une activité première : et l'atome n'est donc plus l'indépassable élément auquel l'analyse parvienne, mais il est un monde prodigieux et complexe.

Les expériences de Curie démontrèrent aussi que le radium, soumis à des conditions spéciales, dégageait un gaz comme lui radio-actif, l'hélium, — un gaz qui fut découvert dans le soleil avant de l'être dans notre planète! — de sorte que le radium, corps simple, se transformerait en hélium, autre corps simple... Ainsi, le rêve des vieux alchimistes, la transmutation des éléments, ne serait-il pas réalisé?...

* * *

D'ailleurs, ces doctrines ne sont point encore parvenues à leur développement complet, à leur précision parfaite. Toujours est-il que, depuis la découverte du radium, plusieurs des données de la science ont été remises en question, enrichies comme elles ne l'avaient pas été, depuis longtemps, par aucune autre découverte, et fécondées de telle sorte qu'elles mènent la pensée à une nouvelle vision de la réalité, de l'être et de la vie.

« On a peut-être été trop vite, écrit M. Henri Poincaré; mais, de ce qu'on a rêvé, il restera toujours assez pour que toute la physique demeure bouleversée. »

* * *

Curie, dans son petit laboratoire de la rue Lhomond, n'avait pas l'air d'un homme qui vient de donner à la science une telle secousse. Il ne paraissait pas apercevoir les vastes horizons qu'il dévoilait. Plutôt, il s'efforçait de ne pas se laisser éblouir par eux. Attentif à ses creusets, il épiait, constatait, notait. En le voyant si modeste et si volontairement confiné dans son étude, je me rappelais une phrase de Darwin qui, écrivant à l'un de ses amis, disait à peu près : « On philosophe beaucoup autour de mes livres. Mais je ne suis qu'un naturaliste et c'est une hypothèse d'histoire naturelle que j'ai formulée. Je n'ai pas d'aptitude pour les idées générales; mes seules qualités sont d'un observateur scrupuleux... »

Quand on voulut décorer Pierre Curie, il refusa cet honneur inutile. S'il accepta d'entrer à l'Institut, c'est que l'Académie des

sciences est un grand laboratoire de commun dévouement à la recherche de la vérité.

Quand il eut obtenu quelques décigrammes de radium, des Américains voulurent les lui acheter pour un demi-million, — qu'il refusa, parce qu'il avait besoin de son radium pour travailler. S'il accepta le prix Nobel et diverses subventions, ce fut pour consacrer à ses travaux cet argent nécessaire.

Quand il accepta une chaire à la Sorbonne, ce fut à la condition d'avoir aussi un laboratoire où il pût mener à bien ses travaux, en compagnie de sa femme dont la collaboration lui était si constante que leurs découvertes leur sont communes absolument et qu'on n'y distingue pas la trouvaille de l'un de la trouvaille de l'autre... Et c'est le jour même de sa mort que le trop lent *Bulletin du ministère de l'Instruction publique* publia les documents relatifs à la construction de ce laboratoire.

* * *

Pierre Curie, laborieux et farouche, vivait à l'écart. Il habitait, plus loin que le parc Montsouris, une petite maisonnette.

Il était absolument consacré à la science : il

en avait accepté la rude discipline, les sévères méthodes. Et la simplicité souveraine de sa vie, de son caractère, était celle de qui s'est, depuis longtemps et sans nul esprit de retour, voué au culte et au service d'une exigeante idée.

La roue d'un camion a écrasé cette tête admirable.

HENRIK IBSEN

23 Mai 1906. « *Ibsen dœde stilte 1 1/2* ». — « Ibsen s'est éteint à une heure et demie »... Cette dépêche, toute pareille à une autre, chargée pourtant de cette nouvelle, arrive...

Dans une scène étrange de *Peer Gynt*, des feuilles sèches qui tombent ou s'envolent, des pelotes de fil qui se dévident, des brins d'herbe brisés, prennent une voix et, symboliques, disent : « Nous sommes les pensées que tu devais concevoir, auxquelles tu devais donner l'essor... Nous sommes les mots que tu devais proférer... Nous sommes des chants; dans la fosse de ton cœur, nous étions couchés et nous attendions... Nous sommes des œuvres; tu devais nous accomplir... »

Quelle intensité pathétique prennent ces paroles mystérieuses, aujourd'hui que s'anéantit une grande âme de songe où dormait la virtualité de pensées, d'œuvres et de chants nouveaux !

« Moi qui suis roi, dit ailleurs le tyran Skule

au skalde Jatgeir, si je te faisais mettre à mort, les idées poétiques qui sont en toi et que tu n'as point encore exprimées périraient-elles? — C'est un péché que de tuer une idée belle! — Je ne demande pas si c'est un péché, je demande si c'est possible. — Je ne sais pas », répond le skalde...

Henrik Ibsen est mort et avec lui disparaît un monde merveilleux de rêves, d'images, d'allégories troublantes et fécondes, un prodigieux esprit que hantait la vision sublime et transfigurée de la vie. Depuis plusieurs mois, une sorte de lourd sommeil précurseur s'était abattu sur la vitalité de ce cerveau; et Henrik Ibsen n'était plus, pour les autres hommes, qu'un vieillard fatigué qui survit à son intelligence. Il semblait qu'il n'y eût qu'à honorer ce pauvre corps comme le témoin caduc et le camarade du génie d'autrefois. Qui sait ce qu'il restait de ce génie, au fond de ce cerveau qui ne se manifestait plus?... Mais, à présent, Henrik Ibsen est mort. Est-ce que son génie est mort aussi? « Je ne sais pas », dit le skalde Jatgeir...

* * *

Il appartient à la Scandinavie de comprendre intégralement et de célébrer ce grand homme,

— dans la mesure, du moins, où un grand homme relève de ses contemporains. Les autres peuples ne sauraient revendiquer ce privilège. Ibsen, par bien des points, nous échappe. Les traductions, mêmes fidèles, n'ont pu nous livrer intacte sa poésie. En outre, bien qu'universelle et absolue par la magnificence de l'idée, son œuvre est intimement nationale, toute pleine des obscures légendes de là-bas et aussi de réalités locales que nous ignorons. Préoccupé de politique et d'action sociale, Ibsen s'est inspiré des contingences qu'il avait sous les yeux; il a réagi, il s'est révolté contre des conditions de vie différentes des nôtres. Et surtout, il est un poète d'une autre race, un poète de ce Septentrion pour lequel nos barques latines n'ont pas de voiles ni de sûrs pilotes!...

L'orgueil facile des critiques scandinaves s'est, plus d'une fois, diverti de nos essais, de nos erreurs. Ils se raillent quand nous affectons d'admirer leur Ibsen qui nous est, s'il faut les en croire, inintelligible. Et ils dédaignent notre snobisme confiant.

Je le veux bien, qu'il y ait eu, dans l'ibsénisme de ces dernières années, en France, quelque snobisme. Qu'est-ce à dire, sinon que se répandait la contagion d'une nouvelle poésie?

Les fjords se sont multipliés dans le style et dans le langage de mille personnes qui jadis n'en avaient cure. Leur pensée en fut peut-être embellie un peu. On appelle snobisme l'opinion d'autrui quand on la partage et qu'on veut pourtant la dénigrer...

* * *

L'œuvre d'Ibsen nous apporta la notion d'une beauté imprévue, différente de tout ce que nous connaissions, et qui nous étonna, nous inquiéta, mais enfin réussit à nous séduire, au point que notre idéal en fut modifié.

Notre littérature est, en somme, positiviste. Elle ne tient compte que des phénomènes immédiatement perceptibles; et, le reste, elle le néglige comme si le mystère ne contenait rien d'essentiel. Nos psychologues sont étonnants, à traiter l'âme humaine ainsi qu'un mécanisme compliqué mais rigoureux; ils n'y veulent rien soupçonner d'irrationnel, d'obscur et ils ne font point de sondages dans les profondeurs de la spontanéité subconsciente, qui pourtant est l'être de l'être. Comme les Grecs anciens, ils pensent que ce qui est indéterminé n'existe pas...

Ibsen, lui, enveloppe d'étrangeté le réel, et c'est du milieu des fantasques brumes qu'il évo-

que ses emblèmes d'humanité. Il est obscur, et il l'est délibérément : sa philosophie constate l'intime obscurité des âmes, de la vie et du monde. Il ne cherche pas à supprimer le mystère en l'omettant; il le figure au moyen de symboles.

On commit une erreur : on crut qu'il les fallait, ces symboles, traduire comme des rébus. A cette tâche difficile on déploya d'inutiles trésors d'ingéniosité. Et l'on vit des symboles partout; de sorte qu'à chaque ligne d'Ibsen on attribua de subtiles intentions. Dire à quelles sottises on arriva, j'y renonce.

On ne comprit pas, tout d'abord, que le symbole d'Ibsen n'est pas un vain ornement littéraire, tel que souvent la translucide allégorie où nos poètes se complaisent. Un beau symbole a pour caractère premier de ne pouvoir être mis en langage discursif : s'il le pouvait, à quoi bon recourir à lui? Ne serait-il pas plus simple et meilleur d'exprimer la chose directement? Un beau symbole est là pour signifier l'ineffable; il représente ce qui, dans la destinée, dans la vie mentale, dans le jeu singulier des événements et des êtres, ne se commente ni ne s'explique par des mots. L'analyste le plus fin n'atteint pas l'essence intime des âmes, de même

que le physiologiste, en disséquant un corps, n'arrive point à saisir le secret de la vie...

Et l'œuvre d'Ibsen a montré — quel dramaturge de chez nous profitera de l'exemple? — l'admirable parti que le théâtre peut tirer du symbole. Si l'on y songe, il devient manifeste qu'il ne devrait y avoir de théâtre que symbolique. Comment le théâtre, en effet, se distingue-t-il des autres genres littéraires, si ce n'est par le fait qu'il réalise pour les yeux ce que les autres genres littéraires racontent ou décrivent? Or le symbole est justement la réalisation d'une idée.

Vous rappelez-vous cette scène poignante de *Brand*? L'idée qu'Ibsen a voulu rendre, la voici : il ne faut pas vivre dans le passé, mais dans l'heure présente qui réclame toute votre ferveur, qui exige toute votre énergie; il importe de vous dégager de la tombe des autrefois où est resté votre vieux cœur... La pauvre Agnès n'a point d'ardeur pour s'élancer vers la nouvelle vie, encore que Brand, dogmatiquement, l'y appelle. C'est qu'elle voit, de la fenêtre de sa chambre, le cimetière où Alf, son petit enfant mort, repose. Et tandis que Brand l'appelle, elle soulève le rideau des vitres pour

regarder le cimetière; elle n'en peut détacher son regard. « Baisse le rideau! » ordonne Brand. Et elle baisse le rideau; mais bientôt elle le soulève encore, car ses doigts sont attirés vers ce geste comme son regard est attiré par la sépulture trop voisine. « Baisse le rideau!... » La voix de Brand est dure, ainsi que le sont les volontés impérieuses de la vie. Et le geste d'Agnès est involontaire, irrésistible et douloureux ainsi que le sont les pauvres âmes en qui subsiste une blessure de la vie...

Dans la *Dame de la Mer*, lorsque apparaît, en silhouette d'ombre, le grand vaisseau qui vient d'ailleurs, et qui repartira, évocateur des beaux lointains et des voyages hasardeux, n'explique-t-il pas, mieux que nul récit ou dialogue ne le ferait, cette hantise tentatrice pour laquelle Ellida Wangel quittera tout?...

* *

Quant aux idées morales de Henrik Ibsen, je ne sais s'il est légitime de les vouloir constituer en un corps de doctrine. Au cours de sa longue existence, il paraît avoir varié sur plusieurs points. Et puis son œuvre ne nous est pas complètement connue. Enfin, fut-ce son dé-

sir que de composer en doctrine son idéologie?...

Quoi qu'il en soit, son individualisme est formel, catégorique et absolu. Jamais on n'a marqué de traits plus forts la noblesse de l'homme qui se sépare des autres hommes pour ne dépendre que de soi. Jamais on n'a montré d'une façon plus saisissante l'avilissement de l'individu par la foule. Jamais on n'a élevé jusqu'à plus de sublime orgueil la dignité du Moi qui pose son indépendance et s'y cantonne, non pas comme en la tour d'ivoire des dolents mais comme en la citadelle des forts.

Et, si Tolstoï est à l'un des pôles de la pensée contemporaine, Ibsen est à l'autre. Ils sont aussi loin l'un de l'autre qu'il se peut. Tolstoï affirme la communauté chrétienne et nie l'individu; Ibsen affirme l'individu et nie la société. Ils continuent le séculaire désaccord qui a divisé les esprits humains depuis qu'il y a des hommes pensants. Mais peu d'époques dans l'histoire peuvent se glorifier d'avoir vu se réaliser en de tels esprits prodigieux les deux thèses éternelles entre lesquelles il faut choisir : Tolstoï et Ibsen!

FERDINAND BRUNETIÈRE

Pendant des mois, l'insidieuse maladie le mina; mais il luttait contre elle avec une énergie obstinée. Ce fut sa dernière querelle; et, s'il succomba, du moins, cette fois encore, montra-t-il sa vaillance désespérée et acharnée.

Qui l'a vu, dans les derniers temps, gardera le souvenir d'un être presque tout spiritualisé. Sa maigreur extrême lui donnait un aspect surprenant de fantôme; son visage n'avait plus d'autre réalité que la physionomie, comme si l'âme seule s'y manifestait et sans l'artifice des muscles. La bouche fine et longue, aux lèvres serrées, mobiles; des rides au front et d'autres, droites, allant des ailes du nez aux commissures des lèvres; les joues creuses, les orbites caves, un terrible regard de mélancolie et de colère.

Une flamme durait en lui : par instants, on le sentait animé de courageux désespoir; à d'autres moments, et pour peu que l'occasion lui en fût offerte, il se fâchait, en faveur de ses

opinions, passionnément, avec une sorte de joie telle qu'on eût dit que son goût de la polémique, inlassable, l'empêcherait toujours de mourir, oui, ne souffrirait pas que mourût ce qu'il lui fallait de corps, au minimum, pour se révéler.

Il fut un grand batailleur. Et quelle passion il apportait à la rescousse de ses valables arguments! Le beau zèle!... Pour la défense de la veuve et de l'orphelin, pour la défense non plus de clients opulents, jamais avocat ne se prodigua comme lui pour venger Bossuet, par exemple, contre les huguenots de jadis.

A l'Ecole normale, où il faisait son cours, je le vois encore qui arrive, à petits pas rapides, une serviette sous le bras, déjà content de ce qu'il va décocher aux adversaires de son héros. Une pleurésie, l'année d'avant, l'avait mis en péril. Donc, il était enveloppé d'un gros pardessus très fourré, — d'où il sortait bientôt tout petit, étroit d'épaules, serré dans une petite veste, et chétif, l'air inquiet et, en commençant, grognon d'avoir à se ménager. Mais il ne se ménageait pas longtemps... Se ménager, quand chicanaient contre Bossuet les protes-

tants?... Il les secouait, ceux-là; il les accablait et, après qu'il avait réfuté leur dernier sophisme, il invectivait encore contre eux pour les achever et, les ayant achevés, pour les achever mieux.

Après cela, il fallait qu'on le conduisît à l'infirmerie et qu'il y changeât de flanelle, tant il s'était bien démené au service de l'Aigle.

Quel orateur!... Son geste dessinait ses phrases. Le geste de Ferdinand Brunetière fut une chose surprenante. Ce n'était pas seulement la main qui remuait, s'ouvrait, se fermait, faisait des ronds, des zigzags, des géométries nombreuses, compliquées; ce n'était pas seulement le bras et la main : la tête aussi se mettait de la partie, les yeux, la bouche, les narines, les joues, — les cheveux, si je ne me trompe; la poitrine avançait, reculait, allait de droite et de gauche; les épaules se dressaient, puis s'abaissaient, et quoi encore?... Le geste de Ferdinand Brunetière, c'était tout Ferdinand Brunetière qui remuait. Et vite, vite! En mesure, en saccades, en crispations perpétuelles. Quelle mimique! Nulle articulation de la période oratoire qui ne fût marquée d'un significatif sursaut de l'orateur; pas un relatif, pas

un adverbe qui n'eût son choc, son déclic. On redoutait que la parole ne se précipitât point assez vite pour suivre cette agitation frénétique. Rien à craindre : la sûreté de ce mécanisme était impeccable. Ferdinand Brunetière se rattrapait, dès qu'il avait fait mine de vouloir se dépasser.

Cette ardeur combative, on la trouve en des gens qui défendent leur vie, leur honneur ou, au moins, leur cupidité. Ferdinand Brunetière, l'eut, devant un auditoire de vingt élèves, à propos des classiques français. Cela suffirait à son éloge.

* * *

Notre dix-septième siècle eut toute son admiration. Il me disait un jour :

— Chaque siècle a son art qui le marque et, en quelque sorte, le caractérise. Seizième siècle : peinture ; dix-septième : architecture ; dix-huitième : sculpture ; dix-neuvième : musique...

Dix-huitième, sculpture... admettons !... Mais dix-neuvième : musique, et seizième, peinture, c'est ingénieux. Quant à dix-septième, architecture, tout le secret de l'amitié qu'il eut pour cette époque est en ce mot.

C'est qu'il fut un grand architecte. Il cons-

truisait avec des idées des palais de doctrines. de sévères palais, réguliers, symétriques.

Les assises, solides : des faits, le nombre de faits qu'il fallait. Pas plus : il n'était pas un collectionneur de menus faits ; ni le pittoresque ni la gentillesse d'un détail ne l'eût diverti de sa besogne. Et pas moins : ce qui lui manquait d'abord, il se le procurait, savant et qui sait chercher. Alors, les assises posées, il bâtissait. sans hâte, avec sûreté, magnifiquement.

Il était prodigieux, là ! Comme il maniait les blocs, les prenant l'un après l'autre, les accumulant et les alignant !...

Ces blocs, c'étaient ses phrases. On les a dites lourdes... Je le crois bien, et que, pour supporter ce dont il les chargeait, elles devaient l'être !... Elles étaient lourdes et de bonne qualité, de matière dense. Mais il faut l'avoir vu les soulever et les mettre en place !...

D'autres, avec les idées ou les phrases, s'amusent, jouent ; ils jonglent : lui, avec les siennes, bâtissait.

Qu'on ne l'appelle point un critique, ni un essayiste. Mais, sur sa tombe, je voudrais qu'on gravât : BRUNETIÈRE, MAITRE DE L'ŒUVRE, comme jadis on nommait les faiseurs de cathédrales.

*
* *

Un temps, il crut avoir trouvé une formule architecturale toute neuve et qui aurait la fécondité de l'ogive. Il crut qu'il bâtirait une Notre-Dame où entrerait, avec ordre et solennité, toute l'idéologie.

Cette formule, ce fut « l'évolution des genres ». Il avait été frappé de l'ample grandeur qu'a l'hypothèse darwinienne; et il rêva d'appliquer à l'objet de son étude cette méthode. Les genres littéraires furent par lui pourvus de la même réalité qu'on attribue aux espèces animales. Il résolut d'être l'historien de leur naissance, de leur transformation progressive, de leur épanouissement ou de leur décadence, — et de leur mort, pour ceux qui mourraient avant lui. Tout cela, disait-il, suivant les lois de Darwin et de Haeckel.

Car il ne craignit point d'aller jusqu'à Haeckel, celui-ci poussant jusqu'aux dernières possibilités — et au delà — le darwinisme. Le système, ainsi plus étendu encore, lui plaisait encore davantage.

Il l'adopta. Il traça le plan de l'ouvrage et, quand il eut ainsi indiqué la place de tout, il

commença de travailler sur un point. Il étudia l'évolution d'un genre, la critique : Sainte-Beuve, Taine et Brunetière, les deux premiers amenant le troisième; de quatrième, il n'en prévoyait pas.

Et, de sa part, ce n'était point vanité. Mais il avait une confiance si intrépide dans la valeur de l'évolutionnisme qu'il croyait définitive l'idée d'appliquer à l'histoire littéraire ce système qui a renouvelé les sciences. Alors, par une inconséquence bien naturelle, il arrêtait à lui l'évolution, qui plutôt serait perpétuelle.

Il fut, à cette époque-là, heureux d'une assurance incomparable. Il se sentait en possession de « la méthode », comme il disait...

Un jour, dans une de ses conférences, il parla, incidemment mais sans timidité, de la tuberculose. Et quelqu'un lui demanda :

— Vous avez donc étudié même la médecine?...

Il répliqua, — sans doute, badinant un peu, mais plus sérieux et plus sincère qu'il ne badinait :

— Non, je n'ai pas étudié la médecine, non plus que je n'ai fait de la tuberculose une étude particulière; mais c'est mon opinion que,

lorsqu'on est en possession de la méthode, on peut parler de tout!

Pour édifier sa Notre-Dame selon Darwin et Haeckel, sa Notre-Dame de tous les livres, il eût désiré d'avoir, lui maître de l'œuvre, des ouvriers dociles à sa discipline, férus de sa méthode et qui eussent travaillé sur les échafaudages par lui dressés. Il ne les trouva guère. Le temps est passé, de ces dévouements corporatifs; et puis il n'était pas commode.

Pendent opera interrupta... Il n'a construit que l'abside : il y a mis l'autel de la critique, *altare privilegiatum*.

* * *

C'était, quand on y songe, une drôle d'idée, que d'appliquer le darwinisme à l'histoire littéraire!... Mais Sainte-Beuve s'était proposé de transformer la critique en une sorte d'histoire naturelle des esprits. Ferdinand Brunetière voulut reprendre ce projet et le rajeunir au moyen de l'hypothèse naturaliste qui était alors à la mode.

Pour cela, il crut aux « genres » avec plus de zèle que personne avant lui. Cela plut aux classiques d'alors; et cela, en outre, les rassura. Il leur sembla qu'un tel critique serait fidèle

aux traditions du grand siècle, s'il respectait cette division des genres qui passe pour être l'un des caractères principaux de la littérature classique. Brunetière, en effet, ne divisait pas seulement les genres comme qui donne à l'écrivain le conseil de ne pas embrouiller la tragédie avec la comédie, le poème lyrique avec le poème épique; mais il réalisait les genres; il les considérait comme des êtres véritables, qui naissent, qui se transforment et qui meurent. Jamais les genres littéraires n'avaient encore été à pareille fête si bien flatteuse!... Par ailleurs, en étudiant l' « évolution des genres » selon la méthode darwinienne, Ferdinand Brunetière combinait son goût classique avec une certaine nouveauté, quasi hardie; et il conciliait les exigences traditionnelles avec une trouvaille...

Seulement, il n'y a nulle analogie entre les espèces animales et les genres littéraires. Ferdinand Brunetière, qui était gaillardement parti d'une idée fausse, la suivit avec un entêtement rigoureux. Il a eu tort d'attribuer à Haeckel plus d'importance que n'en a ce philosophe immodéré; et Darwin, qui était la prudence même, l'eût blâmé de transporter dans l'étude de la littérature une hypothèse de naturaliste.

Ajoutons que la doctrine de l'évolution paraît, de jour en jour, moins assurée, que les dernières découvertes de la science ne la confirment pas du tout et que, d'ailleurs, en l'appliquant aux arts, Brunetière n'a fait qu'abuser éloquemment d'un calembour.

* * *

Je crois bien qu'il s'en aperçut, — et plus qu'il ne l'aurait souhaité, probablement. Il dut, à un moment donné, vérifier qu'il avait été la dupe de fallacieuses métaphores.

L'hypothèse, ainsi réduite à classer commodément et à ranger des animaux ou des végétaux, n'avait plus de quoi l'enchanter. Et c'est alors que le tenta une cathédrale plus vaste, oui, la cathédrale chrétienne où tient, sinon l'univers, du moins une notion de l'univers. Il y entra.

Mais, il n'était point homme à s'y reposer, ni même à y contempler seulement. Comme la cathédrale était construite, il trouva son emploi de bâtisseur à la fortifier. Il en eût fait une citadelle !... Et, sortant, il allait dresser devant elle des bastions, travaux avancés, tours d'où il jetait cailloux et poix et plomb sur les assaillants.

Parmi eux, il y avait des haeckeliens, des matérialistes, des positivistes, qui lui reprochaient de se contredire...

Mais, quoi? Il défendait encore Bossuet et, en outre, la foi de Bossuet... Car, s'il avait changé de méthode, il gardait ses prédilections et aussi, surtout peut-être, ses hostilités. Jamais il ne fut patient aux divers ennemis de Bossuet!...

* * *

Ferdinand Brunetière eût mieux empli sa destinée au moyen âge. Il était un homme de ce temps-là, qui fut l'âge d'or de l'idéologie. On l'imagine, sur la montagne Sainte-Geneviève, réfutant les autres docteurs et composant une somme théologique. Il eût été le plus redoutable des clercs armés de dialectique et, pour lui faire honneur, ils l'eussent dénommé *Pater polemicus*.

En notre époque, il a souffert du mépris où étaient et les idées et les grands dialogues de doctrine. Il a souffert de n'avoir pas l'emploi de toute sa puissance démonstrative. Ceux qui l'ont connu savent qu'il y avait en lui l'étoffe d'un prodigieux personnage : en d'autres siècles, il eût fondé des villes, ou des métaphysiques, ou des religions.

Il y avait en lui du héros, comme Carlyle entend ce mot.

Tel que les circonstances lui permirent d'être, il laissera le souvenir de l'un de nos plus surprenants contemporains; son âme fut assurément l'une des plus fébriles d'aujourd'hui, l'une des plus chaudes et des plus frémissantes. Il s'est consumé d'ardeur spirituelle. Dans son visage exsangue, les yeux flambaient d'idées.

Il est mort. On a peine à songer que ses yeux sont éteints et que sa tête se repose.

CHARLES GUÉRIN

Il était né à Lunéville.

Sa courte vie fut inquiète, errante, confiée doucement aux mystérieuses volontés du sort, comme si, assurée de sa seule brièveté, elle ne voulait pas se consacrer à de réelles entreprises.

Il voyagea, d'abord en Allemagne, demeura quelque temps à Munich, où il publia un recueil de poésies, l'*Ame parjure*, puis il fit d'assez longs séjours à Rome.

On ne le vit guère à Paris. Je ne l'ai pas connu. A peine l'ai-je rencontré, un jour, chez Maurice Barrès, son compatriote, qui l'aimait et l'admirait. Je me souviens d'un visage pâle, encadré de cheveux et de barbe noirs; un visage aux traits réguliers et nobles; des yeux noirs et peu mobiles; des lèvres larges et qui ne souriaient pas; un visage grave, attristé une fois pour toutes ou qui, plutôt, ne s'est point égayé; un air d'ignorer toute joie et de ne

goûter, mais voluptueusement, que sa mélancolie. D'ailleurs, une politesse parfaite, une indulgence étonnée et courtoise à l'égard de qui badinerait plus volontiers, demandant à la plaisanterie, comme lui au rêve, l'occupation d'une pensée pessimiste...

* * *

Charles Guérin n'est pas un poète très habile. Bien qu'il ait été le contemporain des plus subtils et des plus ingénieux ouvriers en l'art des vers, on l'a toujours vu dédaigneux de ces recherches. Le rythme ancien lui suffisait; il n'éprouvait pas le désir d'innover, et les trouvailles de combinaisons adroites ne le tentèrent pas. Pourtant, il accueillit quelques-unes des réformes que les novateurs préconisaient; il simplifia quelquefois la rime jusqu'à l'assonance. Il ne songeait qu'à l'idée poétique; et il semble que son idée prenait naturellement la forme du vers.

Son inspiration le mène; et elle le mène à la tristesse. Je ne sais si aucun poète d'aujourd'hui fut aussi habituellement que lui le compagnon d'une mélancolie véritable. Les titres de ses recueils indiquent déjà ce qu'avait de douloureux et de découragé son rêve. Le Sang

des Crépuscules, le Cœur solitaire, l'Eros funèbre, le Semeur de Cendres, l'Homme intérieur, voilà les noms que préférait sa poésie vêtue de noir.

Quel deuil portait-il ainsi? quelle déception l'avait ainsi écarté de toute allégresse? quel chagrin plaignait-il?... On peut lire, d'un bout à l'autre, son œuvre sans trouver la réponse.

Cette pudeur, cette noblesse d'âme est émouvante; elle caractérise l'auteur du *Cœur solitaire*; elle le distingue de ces élégiaques indiscrets qui ont pris le public pour confident de leurs satisfactions ou de leurs déplaisirs amoureux.

* * *

C'est l'idée de la mort qui est au fond de cette tristesse inconsolable, c'est elle qui revient sans cesse et qui hante et qui habite cette âme harmonieuse, cette âme qui voudrait chanter la vie active et voluptueuse et qui, en fin de rêve, aboutit à sentir la mort inévitable et proche, cachée en toute chose, dissimulée en toute velléité vive, et soudain surgissant sereine et fatale.

Guérin ne la nomme pas toujours, cette sœur ou cette amante de son rêve; il ne la réalise

pas sous les tangibles espèces d'un symbole. Mais on devine sa présence. Elle est perpétuellement là, invisible et manifeste. Le poète chante, et elle l'accompagne. Cet accompagnement est si impérieux qu'il faut que le chant du poète, docile, se soumette à lui et suive les exigences de la funèbre musicienne.

Céderait-il à ce désir d'être, parmi les hommes, un de ceux qui marquent leur volonté hardie, leur conquérant orgueil ou leur charité efficace? Elle le conduit au désespoir; elle le convainc de sa farouche abnégation : et il chante les morts inutiles, leur repos, leur apaisement après la vaine tentative de vivre.

Aimerait-il l'essai des tendresses délicieuses? Elle l'appelle à contempler la fin de tout...

* * *

L'œuvre de Charles Guérin, c'est la chanson perpétuelle de la mort. Chanson variée, car l'idée de la mort, selon les jours et les heures, se présente à l'esprit différemment, terrible ou souriante, redoutée ou désirée, ironique ou bienveillante. Mais, quelle qu'elle fût de par les jours ou les heures, l'esprit de ce poète ne manqua point de l'accueillir avec douceur, avec une

gentillesse héroïque, avec l'obligeante manière de qui l'attendait et n'est point surpris. Il n'est ni guindé ni familier, mais simple et grave.

Ses poèmes sont les chants d'attente de la mort. Leur musique a le son des hymnes liturgiques. Je la comparerais à la musique de l'orgue, dont les larges phrases cadencées ont des résonances nombreuses et pathétiques.

Et la muse de Charles Guérin, je la verrais, drapée de noir et de violet, passante pensive, dont la silhouette lente se profile sur un ciel d'automne où la Nuit, semeuse de cendres, éteint le tragique incendie du crépuscule.

MARCELIN BERTHELOT

C'était un homme de génie. Et la façon dont il est mort révèle à qui l'eût ignoré que sa puissance d'âme valait la prodigieuse force de son cerveau.

Le dernier jour, il avait, comme de coutume, assisté à la séance de l'Académie des Sciences, dont il était secrétaire perpétuel. Il n'omettait aucun de ses devoirs. Mais on le vit inquiet, soucieux. Il partit avant la fin de la séance, disant à ses collègues :

— Je suis obligé de me retirer... Ma femme est fort souffrante!...

Il était peu expansif. Le tourment qu'il avouait devait le torturer, pour qu'il ne réussît point à le dissimuler.

Il rentra chez lui, demanda des nouvelles de sa femme, qui depuis longtemps souffrait d'une maladie de cœur et qui depuis deux jours allait plus mal. Il se réfugia, peureux pour la première fois de sa vie, dans une pièce contiguë

à la chambre de Mme Berthelot : et il s'étendit sur un canapé.

A six heures, l'un de ses fils entra. Berthelot sursauta. Son fils lui dit :

— Maman vient de mourir... C'est fini !...

Berthelot s'était levé d'un bond. Il porta la main sur son cœur, cria :

— Oh !

Et il retomba sur le canapé d'où il venait de se dresser ; il était mort.

Il avait dit récemment à ses fils :

— Si votre mère s'en va, je ne saurai lui survivre.

Ce n'étaient point paroles vaines ; un tel savant n'en prononce pas...

Quelques jours avant le jour de la mort, on vit, sur le quai Voltaire, le vieillard illustre acheter au panier d'une petite fleuriste un bouquet de violettes : il apportait à la malade qui lui était chère cet amical et gentil présent.

* * *

Marcelin Berthelot, parmi les jeunes contemporains de sa vieillesse, était le représentant vénérable et sacré d'une époque qui fut l'âge héroïque de la science. Je ne dis pas que la science date de lui. Elle lui est antérieure : Ba-

con de Vérulam l'organisait au commencement du dix-septième siècle; avant cela, dès le cinquième siècle grec, Démocrite la constituait; et les premiers hommes qui firent l'effort de distinguer entre leurs opinions et leurs certitudes étaient déjà des savants. Berthelot, plus que personne, aurait blâmé l'oubli de tels précurseurs, lui qui a recherché dans les ouvrages des vieux alchimistes médiévaux les origines tâtonnantes de la chimie moderne. Mais le temps de sa jeunesse fut probablement celui où l'on crut avec le plus de ferveur à l'efficacité de la science. Il était l'un des héritiers intellectuels de cette noble philosophie positive, qui depuis lors a bien dégénéré, mais qui en ses magnifiques débuts traçait à l'intelligence humaine le somptueux et crédule programme de ses travaux.

On lui a reproché quelquefois d'avoir écrit — ou dit — quelque chose comme : « Maintenant que la science est faite... »

Evidemment la science n'est pas faite. Et même, sur plusieurs points, elle se défait. Il voulait dire que les méthodes de la science étaient trouvées et qu'il n'y avait plus qu'à travailler. S'il eut trop de confiance là, cette intrépidité spirituelle a encore sa beauté su-

blime : et toute sa vie d'incomparable savant fut dévouée à démontrer qu'il avait eu raison de croire ce qu'il croyait.

Il était le contemporain du jeune Renan de 1848, qui écrivit l'*Avenir de la science.* On eut alors cette foi : la méthode scientifique allait établir en l'état d'évidence objective toutes les sciences particulières, et jusqu'aux sciences historiques et sociales, et jusqu'à cette science plus complexe que toutes les autres, la vie humaine en ses diverses manifestations. Ce grand rêve superbe!... Les exégètes avaient secoué rudement et ingénieusement les religions; les criticistes avaient bouleversé les métaphysiques. C'est alors que surgirent des savants, parmi lesquels Marcelin Berthelot fut tout de suite un des plus fiers, qui revendiquèrent pour la science la qualité d'une explication générale des choses et la valeur d'une religion.

S'ils se trompèrent, du moins dévouèrent-ils à ce culte qu'ils instauraient un zèle perpétuel et un véritable génie.

Apôtre de la science, et plus d'une fois son prophète, il fut l'ennemi des autres religions. Il n'est de religion sincère que jalouse. Berthelot fut anticlérical; on l'a vu présider des congrès de Libre pensée. Mais, l'autre année,

quand se présentaient au Collège de France divers candidats au nombre desquels il y avait un religieux, contre lequel sévit un Clemenceau, Berthelot soutint la candidature du religieux, parce que celui-là était un savant incontestable.

S'il eut la superstition de la science, il en eut aussi le simple respect.

Dans l'incertitude des croyances, que demander de plus à un fidèle qui sert bien son mysticisme, en a l'orgueil et la fidélité passionnée?...

*
* *

Des philosophes, pendant qu'il travaillait, formulèrent des objections. Renouvier se demanda si les sciences particulières, différentes entre elles par leur objet et par leurs procédés, se rejoindraient logiquement, se rejoindraient en fait pour constituer la science. Il n'écouta guère de tels métaphysiciens.

Brunetière proclama la banqueroute de la science. Il accusa la science d'avoir manqué à ses promesses. Berthelot bondit sous l'outrage et riposta : on avait offensé le dieu qu'il servait.

*
* *

La plus importante de ses découvertes et celle aussi à laquelle se rapportent toutes ses découvertes particulières, c'est la synthèse organique. On procédait, avant lui, analytiquement. On décomposait et on isolait avec soin les principes contenus dans les êtres vivants. Procédés de laboratoire et qui aboutissaient à l'éparpillement de la matière. Mais lui réalisa la formation des composés organiques fondamentaux. Ses prédécesseurs trouvaient en fin de compte ces éléments-là; lui, le premier, formulait aussi les lois de leur combinaison.

A ce titre, ne mérite-t-il pas d'être comparé à ces alchimistes dont il a écrit l'histoire? Seulement, eux, qui tâtonnaient et qui n'avaient pas encore à leur service la méthode, se lançaient en des hypothèses éperdues. Ils synthétisaient déjà, mais d'une manière hasardeuse, et ils n'appliquaient pas à l'objet premier leur audacieuse recherche. Berthelot eut leur entrain spirituel et fut animé d'un rêve aussi ardent que le leur; et, ce qui leur manqua, il le posséda : le stratagème expérimental, la direction scientifique et la maîtrise de soi. Alors, il fut un alchimiste positiviste, d'ambition souveraine et de circonspecte allure.

Cette double vertu de son esprit créateur, on

ne l'avait pas encore vue réalisée ainsi. de telle sorte qu'elle unît, sans les sacrifier l'une à l'autre, l'amour de l'hypothèse vaste et la précaution.

***

Il savait tout... Il n'eût point aimé cette formule; mais enfin il était, sans doute, l'homme de ce temps qui savait le plus de choses et les choses les plus diverses.

Spécialisé dans la chimie et connaisseur de tout le reste, il s'appuyait fortement sur la science qu'il pratiquait et dont il fut probablement le héros moderne. et il était informé de tout le reste. La chimie lui servit de point de départ; et, de là, il rayonna. Quelle vivace discipline intellectuelle !... Toutes les études auxquelles les hommes de tous les temps se consacrèrent lui furent ainsi abordables. Puisqu'il croyait à la science, lui qui possédait la méthode, toutes les sciences particulières devaient l'accueillir.

C'est ainsi qu'il ne refusa aucune des formes de l'activité humaine; c'est ainsi qu'il devint ministre de l'instruction publique, puis ministre des affaires étrangères. La science de l'éducation, la science des rapports internationaux sont

des sciences parmi les autres, soumises aux mêmes lois ou à des lois analogues. Si la réalité lui fut quelquefois décevante, du moins avait-il fait effort pour la gouverner au nom des principes de la raison, que vérifie l'expérience.

Ceux qui l'ont approché, pourvu qu'ils fussent d'humbles et authentiques travailleurs, ont trouvé en lui un conseiller comme il n'y en avait pas d'autre. On allait à lui, timidement, après avoir longtemps peiné sur quelque difficile question. Tel qui, philologue, étudiait des problèmes ardus et, par exemple, en demandait à de vieux manuscrits la solution, s'émerveillait de son érudition toute prête. Il ne donnait pas d'encouragements vagues, mais un renseignement. Il avait tout lu, même ce qui est caché dans l'ésotérique secret des bibliothèques lointaines. Il vous disait où il fallait aller porter le regard d'un savant, et il étonnait les plus audacieux des spécialistes par son information qui tenait du miracle.

* * *

C'était, à la fin de sa vie, un vieil homme voûté. Il avait, une fois pour toutes, la forme de qui s'est, plus de soixante années durant, incliné vers les livres ou les expériences. Au

sortir de son travail, il ne se redressait pas complètement, comme s'il gardait l'attitude où il retournerait bientôt.

Les cheveux rejetés à droite et à gauche, dégageant bien le front, qui était large et haut, revenaient sur les tempes. Les yeux avaient une singulière intensité de regard, par instants; et puis, lorsque l'occupait la pensée, ils se voilaient afin de le laisser seul avec lui-même : dès qu'il le voulait, ils redevenaient lucides, bien ouverts sur le Cosmos à expliquer.

Il était bon. Il avait la plus belle générosité de l'esprit. Seulement, il ne gaspillait pas son loisir avec qui n'en vaut pas la peine. Et, s'il parlait, c'était pour aider au zèle d'un homme qui allait travailler.

On lui a reproché — à quoi bon dissimuler rien, quand il est question de lui? — les dignités qui lui échurent et les places qu'il occupa. C'est une injustice abominable. Un tel génie, ailleurs, aurait eu d'autres commodités d'existence. S'il l'avait voulu, il pouvait tirer de ses découvertes de chimiste un tel parti qu'il serait devenu milliardaire, en Amérique. Sa conception de la science ne le lui permettait pas. Savant, il ne désira que de formuler des lois, abandonnant à d'autres le soin d'en profiter. Le pays

qu'il honorait par sa renommée universelle ne l'a pas trop indemnisé de son glorieux désintéressement.

*
* *

De grands malheurs domestiques l'ont éprouvé. On sait aujourd'hui combien il dut les ressentir profondément. Une fille lui fut enlevée par la mort. Puis, quelques années plus tard, il dut aller reconnaître à la Morgue le cadavre de son petit-fils qu'un accident de chemin fer avait tué.

Comme il avait une extrême pudeur de sa souffrance personnelle, on se ferait scrupule d'insister là-dessus. Mais, au mois de décembre qui précéda sa mort, prononçant à l'Académie des Sciences l'éloge du minéralogiste Fouqué, il a dit : « Fouqué eut la douleur de perdre deux de ses fils, l'un en bas-âge ; l'autre, arrivé à l'âge d'homme, mourut il y a quatre ans. Nulle perte peut-être n'est comparable à celle d'un enfant qui a grandi sous les yeux de ses parents... Huit petits-fils, aujourd'hui vivants, se sont ajoutés à cette nombreuse famille. Fouqué, entouré de l'affection des siens, mena dès lors une vie morale aussi calme et aussi heureuse que le comportent les tristesses de

toute condition humaine. Sa vie privée n'eut pas d'autres péripéties que celles des hommes de son temps. »

Il me semble qu'à travers ces lignes, volontairement impersonnelles et brusques, on aperçoit l'homme qu'il fut, sensible et stoïque, digne toute son existence et par elle préparé à cette mort pathétique qui le repose de son labeur et le met à l'abri des excessives douleurs.

SULLY PRUDHOMME

Quand on a mis au tombeau Sully Prudhomme, on enterrait aussi une très noble et paradoxale idée de la poésie. D'ailleurs, tandis que, lui, continuera son perpétuel sommeil de défunt, elle renaîtra, cette idée. Ce n'est pas la première fois qu'on l'enterre. Elle est vivace et, même morte de temps à autre, elle garde une surprenante force de résurrection. La vie des idées n'est pas identique à celle des hommes : leurs aventures seraient plutôt comparables à celles de la lune, qui, comme Ronsard l'a dit après Catulle, est coutumière de naître tous les mois. Les idées ne naissent pas tous les mois : elles ont, pour cela, vraiment, la vie trop dure et le réveil trop lent ; mais elles disparaissent et reviennent, au cours des siècles, avec un acharnement magnifique.

Cette idée de la poésie à laquelle Sully Prudhomme a consacré le meilleur et le plus original de son talent, les Grecs en ont vu l'épi-

phanie plusieurs fois : au temps, par exemple, du vieil Héraclite, qui mit en vers sa philosophie, et au temps des Alexandrins, qui mirent en vers toutes les trouvailles de la pensée contemporaine.

***

Quand florissait premièrement Sully Prudhomme, la pensée française était positiviste. Les Parnassiens travaillèrent sous l'influence du grand mouvement qui dérivait d'Auguste Comte et qui, aux jours prospères du second Empire, emporta tous les esprits. Les sciences naturelles étaient animées d'un prodigieux élan; l'histoire devenait une enquête critique; les littérateurs eux-mêmes reçurent des savants leurs méthodes. Les romanciers ne s'appliquèrent pas à faire une œuvre plaisante d'imagination; ils cherchèrent des documents sur le réel. Ils observèrent, prirent des notes, firent des expériences; et leurs romans furent le résumé de leurs constatations. Ils voulurent être impersonnels et prétendirent à ne pas modifier par leur vision particulière l'objet de leur étude. S'ils n'y réussirent qu'à demi — très heureusement, pour la plupart d'entre eux, — c'est

bien contre leur gré. Du moins tâchèrent-ils d'être des observateurs, voire des expérimentateurs, pour qui le monde extérieur existe.

Les Parnassiens procédèrent à peu près de même. Leurs descriptions de la nature sont minutieuses, exactes, précises. Elles ne négligent aucun détail : on dirait d'un inventaire bien fait. Les *Orientales* d'Hugo scandalisèrent Leconte de Lisle, parce qu'il y trouva trop de fantaisie; ses Orientales, à lui, sont beaucoup plus véridiques et d'une authenticité incontestable. Hugo inventait des noms de héros pour la rime et pour le plaisir de belles syllabes; il créait des villes et combinait des luttes de peuples pour la seule joie de son oreille. Voilà de quoi choquer José-Maria de Heredia. C'est qu'entre la *Légende des Siècles* et les *Trophées*, la critique historique a fait sa besogne.

* * *

Dans l'analyse de l'âme humaine, les Parnassiens se montrèrent également méthodiques et circonspects : la psychologie venait de se constituer en l'état de science positive.

Comme un entomologiste dissèque de menus et subtils organismes, Sully Prudhomme étudia

le mécanisme délicat de ses émotions et de sa pensée; il en décrivit à la rigueur l'activité.

Ceux-ci et ceux-là, tous, les Leconte de Lisle et les Sully Prudhomme, les épiques et les lyriques, apportèrent à leur travail de poètes le même souci d'une justesse impeccable.

Et tous, dans leurs constatations dûment enregistrées, furent également calmes. Ce qu'ils découvrirent dans la nature ou dans l'histoire ou dans leur âme leur apparut comme normal, comme nécessaire, comme explicable par des causes précises. Ils n'eurent point d'étonnement ni d'admiration; ils surent, ou bien ils crurent savoir, que tout ce qui est doit être, et de la manière que l'expérience ou l'observation révèle.

Cette conception des choses et cette méthode sont essentiellement le positivisme. D'ailleurs, il est facile de vérifier la sympathie que les Parnassiens éprouvaient pour les doctrines positivistes. Il n'y a guère de mysticisme chez eux : la vague religiosité lyrique qu'on trouve dans l'œuvre des Hugo, des Lamartine et des Musset a disparu. Le nirvâna de Leconte de Lisle est la négation du merveilleux plus encore qu'il n'est du bouddhisme. Et le *Zénith* de Sully Prudhomme est strictement conforme aux doctrines d'Auguste Comte.

* * *

Les contemporains de Sully Prudhomme crurent que leur temps avait trouvé en lui son poète. Et ils eurent raison. Mais ils crurent aussi que leur temps était magnifiquement définitif. Je ne sais si Sully Prudhomme, tout en restant modeste, n'a point partagé cette illusion.

En vérité, on le dirait, quand on voit comme il fut hostile aux poètes qui vinrent après lui. Non point à eux, peut-être, mais à leur idée de la poésie, qui ne concordait point avec la sienne.

Avant Sully Prudhomme, il y avait eu le triomphe du positivisme. Après ses premiers poèmes, et de son vivant, il y eut l'échec du positivisme.

On avait compté sur la science, pendant quelques années, excessivement.

Tels étaient les résultats splendides auxquels on la voyait arriver qu'on se figurait qu'en définitive elle absorbait tout le réel. Et, sans doute, on voulait bien accorder que sa tâche n'était pas finie; mais on la savait en possession des méthodes les mieux conquérantes et on ne dou-

tait pas de son décisif succès. Ce qui lui restait à faire serait l'œuvre de son effort plus ou moins durable : elle prendrait tout.

De sorte qu'en marge de la science le terrain se rétrécissait de jour en jour. Eh! bien, les poètes avaient toujours chanté en marge de la science. Ils sentirent qu'on allait bientôt les exproprier... Que faire?

Puisque la science prenait tout et devenait l'impératrice universelle, réfléchis, ils résolurent de se ranger sous cette discipline de la science, et ils furent les serviteurs mélodieux — enfin, le plus mélodieux qu'ils purent — de cette conquérante.

* * *

Sully Prudhomme fut l'un de ceux qui prirent le plus bravement, et avec le plus de bonheur, cette initiative vaillante et ingénieuse. Or, il était un élégiaque; une peine d'amour le tourmentait. D'autres, avant lui, bien d'autres, avaient soumis au rythme de l'alexandrin leur déplaisir amoureux. Mais se plaindre en positiviste!... Il y avait là une difficulté de premier ordre. Sully Prudhomme la résolut.

Il chanta sa tristesse en méticuleux analyste. Ce fut sa trouvaille. Son chagrin, d'ailleurs, l'invitait à se replier sur lui-même. Il s'institua le psychologue attentif de sa mélancolie. Au lieu de s'épancher tout simplement, il analysa d'abord sa douleur; et puis il la décrivit, docile habilement à la plus sévère métrique.

Il étudia même et il décrivit, dans les mêmes conditions scientifiques, ce que les philosophes de l'école appellent les facultés de l'âme : imagination, mémoire, habitude...

Un Verlaine ne sait pas trop ce qu'il éprouve. Il sent qu'il n'est pas gai. Il raconte qu'il est un berceau qu'une main balance au bord d'un tombeau — silence, silence! — Il compare son âme à un paysage choisi que vont charmant masques et bergamasques... Il a recours, afin d'évoquer le trouble où il est, à des images qu'il a inventées, Dieu sait comme!...

Propos déraisonnables. Ah! celui-là n'était pas un sage serviteur de la science!... Mais, pendant que Verlaine baguenaudait ou bien humait dans les cafés plus de pots qu'il n'aurait fallu, Sully Prudhomme préparait l'école polytechnique.

A cause d'une maladie d'yeux, il n'entra point

dans cette école. N'importe! il fut, toute sa vie, un peu polytechnicien.

Quand l'âge l'eut écarté de la poésie élégiaque, il consacra son zèle poétique à la philosophie. Dans le beau poème du *Bonheur*, il résuma toute l'histoire de la pensée humaine à travers les âges. Je me souviens d'un argument de saint Anselme, en faveur de l'existence divine, rédigé en quatre vers alexandrins : c'est une merveille!...

* * *

On peut se demander si le poète qui se fait le serviteur de la science ne risqua pas de devenir une sorte d'abbé Delille mieux informé. C'est le danger. Sully Prudhomme ne l'a pas évité toujours.

La poésie chante le mystère; et la science fait profession d'éloigner le mystère. Patiente, elle gagne, de proche en proche; et, audacieuse, elle se figure quelquefois qu'elle a tout pris ou qu'elle est à la veille de tout prendre.

Quand elle aura tout pris, eh! bien, alors, il n'y aura plus de place pour les poètes. Seulement, avant que la science ait tout pris, un temps s'écoulera duquel on ne peut prévoir le

terme : et, d'ici là, je suppose que la planète Terre, avec ses habitants, sera détruite ou bien usée. En attendant, les poètes ont tout le désirable loisir de chanter le tenace mystère; oui, à condition de ne pas tomber dans l'erreur des positivistes modernes, qui, plus prestes que Comte, croient que c'est fait, ou presque.

Si le « connaissable » est une île que bat l'océan du mystère, ah! les poètes feraient bien de s'installer, avec leurs lyres ou leurs flûtes, sur les bords de cette île et de regarder un peu vers l'océan!...

C'est la vérité que les symbolistes, en dépit de leurs infirmités, ont mieux comprise que les Parnassiens et que, par exemple, Sully Prudhomme.

Recourons à l'ancienne allégorie. Les Muses sont des sœurs, égales en âge et en dignité. Elles se partagent, oh! ne disons pas : la Poésie et la Science, mais plutôt les divers genres de poésie et les sciences particulières, — vu qu'il y a toutes sortes de poésies et qu'il y a aussi des sciences nombreuses et variées; — celles-là, on ne sait pas du tout comment elles s'assembleront, un jour, ni même si elles s'as-

sembleront jamais, pour constituer la Science... Elles sont des sœurs; et leur troupe n'est pas soumise au commandement de l'une d'elles. L'Astronomie, ni l'Arithmétique, ni l'Histoire naturelle ne sont souveraines ou despotes. A côté de ces Muses, les muses de la poésie peuvent, libres et fières, chanter, rire, pleurer, mener la danse de leur fantaisie.

ANDRÉ THEURIET

Ce bruit courut... Il venait de mourir un sylvain, l'un des plus célèbres de ceux dont la flûte chantait à la lisière des bois; non le dernier : la race de Pan ne s'éteindra pas de si tôt!... Mais il venait de mourir l'un de ces amis des arbres et des chemins d'ombre, dont la discrète et fine mélodie arrive, comme un souffle de vent, jusqu'aux villes tumultueuses. Et les gens des villes dressent l'oreille, étonnés de cette musique simple et mystérieuse qui leur rappelle on ne sait quoi de très ancien, le souvenir confus d'une existence antérieure où l'accueil des forêts était plus doux, plus naturel, et où les hommes demeuraient en état de fraternité première avec la splendide et charmante végétation de la terre.

* * *

Le sylvain qui venait de mourir, André Theuriet, était né, il y avait soixante-quatorze ans, tout près de Paris, à Marly-le-Roi.

Les paysages mesurés qu'il eut, enfant, sous les yeux, l'avertirent de ne point chercher dans les sites sublimes son inspiration et de trouver en un bouquet d'arbres au bord d'une route l'agrément de toute la nature. Stulcas, faune de Pallantyre ; Gès qui riait le soir sur le Ménale ; Bos, l'ægipan de Crète, et Chrysis, ægipan du Ptyx, connurent de plus prodigieux spectacles ; ils ne les aimèrent pas davantage que Theuriet, sylvain de Seine-et-Oise, n'aima l'humble campagne de chez nous.

Du reste, il était bien jeune encore quand sa famille, lorraine, l'emmena et le mit à faire ses études au collège de Bar-le-Duc. Son père occupait là les fonctions de receveur de l'enregistrement. L'adolescent ne semble pas avoir eu d'idées très nettes sur le métier qu'il choisirait. Et, puisque les sylvains, en notre époque si tardive, ont besoin de gagner leur vie au jour le jour parmi les hommes des cités, il accepta, quand il eut vingt ans, le titre de surnuméraire à l'enregistrement. Ce n'est pas une profession que l'on préfère à toutes les autres par vocation, comme d'être missionnaire, fondateur ou destructeur d'empires. Il comptait sans doute que le surnumérariat lui laisserait

le loisir de baguenauder à l'aise en compagnie de ses rêves forestiers. Quatre ans après, il publiait ses premiers vers, étant devenu déjà receveur à Auberive.

Il avait ainsi, en sage, fait deux parts de sa vie, et si l'on peut dire, isolé ses besognes, afin de préserver ce que la destinée accordait à sa fantaisie. En 1886, lorsque, après trente-trois années de fonctionnarisme zélé, il prit sa retraite, il était chef de bureau.

*
* *

A-t-il souffert des limites étroites où fut sa liberté enclose?... On l'imagine, entre les murs d'une pièce ministérielle, sensible à la lumière du printemps qui éclaire les vitres et qui doit être plus belle ailleurs. On l'imagine alarmé aisément au passage d'une vision champêtre et, qui sait? troublé peut-être à l'odeur de résine qui parfois se dégage du bois des vieux meubles, comme si l'animaient de soudaines velléités de renaissance.

Mais, pour avoir été privé de la campagne tant d'heures durant, ne lui a-t-il pas consacré un plus fervent amour? Les paysans ne sentent guère la poésie des champs et des prés : ils

les voient trop perpétuellement. Si le jeune Virgile était resté à Mantoue, aurait-il si bien apprécié le bonheur des laboureurs? Rome agitée lui donna et elle entretint en lui cette nostalgie des journées villageoises qui embellissait délicatement ses souvenirs.

Que la campagne est délicieuse à qui l'évoque au milieu de cartons poudreux et d'écritures inutiles!...

* * *

Trente-trois ans sauvegardé de la satiété de son rêve, Theuriet, quinquagénaire, se retira décidément à Bourg-la-Reine; et c'est là qu'il est mort, au commencement d'un été fleurissant, tiède et lumineux.

L'œuvre qu'il laissa est abondante, composée de vers et de prose et toute pleine de paysages. Il a aimé la nature comme Rousseau et George Sand, peut-être avec plus de simplicité encore et de spontanéité véritable.

Il a tant aimé la nature qu'il ne lui a pas demandé autre chose que ce qu'elle offre au regard de qui la veut bien contempler. On ne peut tirer de ses livres une philosophie. Tel écrivain, que les montagnes, les fleuves et les lacs ont enchanté, devine en leur beauté, en

leur mouvement ou en leur tranquillité merveilleuse, une présence ou des significations de mystère, — et il est panthéiste volontiers.

Theuriet ne fut pas un panthéiste. L'idéologie le laissa tranquille et ne se mêla point à son émoi, que seule suscitait en lui l'amicale nature.

Il y a, dans un de ses romans, cette phrase : « Tandis que je m'initiais avec ferveur à la beauté des paysages tourangeaux, Napoléon III déclarait la guerre à l'Autriche. » Les hommes d'Etat tourmentaient le monde, les politiciens tourmentaient leur propre pays et les métaphysiciens inventaient de glorieux et fragiles systèmes, tandis que lui, à l'écart, goûtait les paysages variés de la Lorraine, du Barrois, de la Savoie ou de l'Ile-de-France. Il vécut dans cet innocent refuge de sa préférence rurale.

Tout ce qu'il fit d'autre que de décrire les horizons, les chemins, les champs, les feuillées fut de combiner, pour ses romans, des fictions peu compliquées et qui sont le prétexte plutôt que le sujet de ses livres. Il avait soin de les situer dans les entours qu'il lui plaisait le plus de peindre.

Ce sylvain ne s'aventurait pas très loin de la forêt tutélaire où il était heureux magnifique-

ment. Il se tenait quelquefois à la lisière, et de là il regardait les passants suivre la route, il observait leurs gestes et leurs mines, il tâchait de remarquer leur allure et de la noter... Ou bien, il se risquait à entrer dans les villages ou les petites villes, et il se promenait par les rues semblables à des sentiers, épiant l'heure où les fenêtres s'allument et où les gens qui rentrent avouent, dans la détente de leur attitude, la colère, la joie ou la détresse, enfin le secret de leur vie. Et, pensif, il s'appliquait à deviner les aventures... Ensuite, il les racontait, émerveillé avec tristesse d'avoir surpris des drames si poignants à peu de distance des arbres.

* * *

Il y a dans ses romans de la poésie et de la sensualité. Certes, avec décence. Mais enfin, il a vu l'existence humaine menée par d'assez rudes convoitises. Et il aurait été réaliste — selon la manière qu'on a d'entendre ce mot — — si la délicatesse de son art ne lui avait épargné cet inconvénient. Son œuvre est élégante et vraie.

Il n'est pas allé très avant, peut-être, dans l'étude des caractères et il n'a point découvert

de coins inconnus dans l'ombre des cœurs vivants. On ne peut le comparer à aucun des grands romanciers qui, depuis trois quarts de siècle, ont un à un constitué une somme psychologique où peu à peu s'ébauche la véritable et totale image de l'homme. Mais, en un temps où les terribles villes prenaient tout, et accaparaient toutes les imaginations, et vidaient les campagnes, il a su faire écouter un air de flûte virgilien qui rappelle aux prés et aux bois les enfants ingrats de la nature.

La flûte du sylvain s'est tue et laisse un mélancolique silence.

J.-K. HUYSMANS

Réaliste d'abord et finalement mystique, J.-K. Huysmans étonna ses contemporains. Même, il les déconcerta. Il leur présentait, en lui, deux hommes, et qui semblaient contradictoires. Le public n'aime pas cela : il trouve plus commode de n'avoir à formuler, sur un écrivain, qu'une seule opinion, nette, simple, catégorique.

On mena, autour de la « conversion » de Huysmans, grand bruit. Des critiques ne la voulurent accepter que comme un stratagème de romancier ; et ils posèrent des questions de sincérité qui, outrageantes déjà, ont encore l'inconvénient d'échapper au tribunal de ces messieurs.

Laissant de côté tout cela, ces anecdotes, ces potins par lesquels se disqualifie ou quelquefois se déshonore le jugement de nos arbitres littéraires, il me plairait de montrer l'unité de

la pensée de Huysmans. Il ne s'est pas contredit : je le retrouve lui-même aux deux époques de son devenir intellectuel.

* * *

Il fut véritablement réaliste. Oui, plus que Zola et plus même qu'Alphonse Daudet. Il faut le placer au premier rang de ces écrivains à propos desquels on a dit que, pour eux, le monde extérieur existe. D'autres cherchent, dans la réalité, le pittoresque, l'émouvant, le sublime, ou bien la grâce, ou bien des significations humaines, l'heureux décor d'un drame, un état de l'âme... Huysmans, à la façon des peintres de nature morte qui accordent aux moindres objets leur attention minutieuse, goûta le charme de toute la réalité. Il donnait l'impression de ne pas choisir ; et, son effort de scrupuleux artiste, il le mettait à copier sans faute le détail du spectacle que le hasard lui offrait.

Ce n'est pas facile de voir les choses comme elles sont. Il y a, entre elles et nous, notre accoutumance. Elles ne nous apparaissent que vêtues de ce manteau vulgaire sous lequel est dissimulée leur beauté originale et surprenante. Pour les avoir toujours vues, nous ne savons plus les

voir : elles nous sont devenues familières, c'est-à-dire invisibles. C'est pour cela que les amis de la réalité ont souvent recours à l'exotisme. Ils vont demander aux « terres étranges » des arbres, des fleurs, une atmosphère, un horizon que n'ait point offusqués encore la vie quotidienne et sur lesquels ils puissent ouvrir des yeux nouveaux, des yeux ingénus. Plus tard, dépaysés, ils reviendront peut-être au village natal; et ils le regarderont, émerveillés, parce qu'ils en auront perdu la morne habitude.

J.-K. Huysmans avait conservé une fraîcheur de vision qui lui permettait d'admirer tout le réel comme s'il venait de le découvrir. Son application d'écrivain consistait à bien attraper les formes de langage qui notaient le mieux et le plus brièvement et le plus immédiatement ses remarques subtiles. Pour cela, ayant à lutter contre la désuétude et l'insignifiance où les mots tombent vite, il recourait à des artifices. Certes, il tourmentait ses phrases et il bousculait le vocabulaire... Il le faisait avec une habileté prodigieuse et comme avec une malice incomparable. S'il pécha, de cette manière, toujours est-il qu'il ne le fit que pour être sans cesse expressif et pour rendre avec une saisissante précision le visage même de la vérité.

Ainsi doit-on le rattacher à cette lignée d'artistes et d'écrivains qui, dans l'art et dans la littérature, suivirent le mouvement d'idées scientifiques et philosophiques qu'Auguste Comte a déterminé.

Il fut, de cette façon, positiviste.

***

Et il fut mystique. L'auteur de l'*Imitation*, sainte Lidwine de Schiedam, sainte Hildegarde, les plus délirants dévots n'ont point écrit de pages auxquelles il n'ait accordé son total acquiescement. La religion qu'il adopta n'est pas cette idéologie transactionnelle que certains philosophes conciliants ou un peu pusillanimes acceptent, en vue de combiner, par des métaphores ou des calembours, leur pensée hardie et l'obéissance dogmatique. La religion naturelle, comme on dit, a le défaut de n'être ni une philosophie ni une religion, mais seulement une niaiserie. Dégager la religion de ses pratiques, de ses symboles, — de ses réalités, — c'est la réduire à moins que rien; et ce n'est pas la transformer en philosophie : en fait de métaphysique, répondrai-je à ces religieux-naturels, nous avons mieux!... Nous avons Spinoza ou Leibnitz. Seu-

lement, les systèmes de Spinoza et de Leibnitz, de leur côté, ne remplacent pas une religion.

La piété de J.-K. Huysmans ne voulait pas être différente de celle qui anime une bonne femme ou son charbonnier. Il ne refusait aucun article du dogme, aucun exercice du culte. Il aima les prières matinales, l'odeur de l'encens, la torture de la contrition, les miracles.

... Je ne parle que de ses livres, et non de lui; de lui, pas plus que si je ne l'avais connu aucunement et ne savais rien de sa vie...

Ses derniers livres sont embaumés de foi authentique. Des pages y ont une fraîcheur de messe de l'aurore; d'autres la fatigue engourdie des oraisons prolongées; d'autres sont toutes frémissantes d'extase, et d'autres égayées de sécurité mentale : c'est fini de l'incertitude et il fait bon se reposer dans une croyance irrévocable!...

Il n'y a pas de trace de doute, en ces livres; et c'en est le pathétique. Or, nulle idée, à qui use de sa raison discursive, ne semble garantie contre l'attaque d'une objection. La certitude absolue, où qu'elle s'applique, est le signe du mysticisme le plus audacieux.

* * *

Tel se manifeste Huysmans, positiviste et mystique; et telle cette dualité qu'on a vue ou cru voir dans sa pensée.

Mais, entre le positivisme et le mysticisme, y a-t-il une opposition véritable? Oui, en quelque sorte. Une irréductible opposition? Je ne le crois pas. Et, en tout cas, il faut qu'on tienne compte de certaines analogies qui établissent un passage de l'une de ces doctrines à l'autre.

Le positivisme sépare en deux domaines le réel : ici, le connaissable; et puis, là, l'inconnaissable. Or, cette distinction nette du connaissable et de l'inconnaissable, — qui est l'essentiel du positivisme, — le mysticisme aussi la fait, et elle lui est essentielle à lui aussi. Positivistes et mystiques préludent semblablement. Littré définissait la réalité comme une île que bat l'océan de l'inconnaissable, « pour lequel nous n'avons ni barques ni voiles ». Cette formule magnifique, qui est exactement celle du positivisme, les mystiques l'adopteraient, à

peine modifiée : « pour lequel, diraient-ils, notre raison discursive n'a ni barques ni voiles ».

La différence des positivistes aux mystiques, la voici. Les positivistes négligent l'inconnaissable, ou ils voudraient le négliger; les mystiques l'adorent, le contemplent avec ravissement et lancent vers lui leurs barques spirituelles, poussées du souffle intuitif ou que guident les dogmes révélés.

Mais, ici encore, positivistes et mystiques ne sont pas en nécessaire et absolu désaccord. C'est l'espoir et c'est l'opinion de bien des savants que la science gagne et gagnera sans cesse du terrain, jusqu'à reculer extrêmement les bornes du connaissable et, qui sait? jusqu'à réduire, annihiler l'inconnaissable. Ils ne se résignent pas volontiers à laisser autour d'eux inexploré, inexplorable, l'océan du mystère.

*
* *

Eh! bien, ce que les savants attendent — et, sans doute, en vain! — de la science, J.-K. Huysmans l'a demandé à la foi. Le processus de la pensée est le même, chez lui et chez les autres. Un pareil désir les anime de mettre

partout de la réalité; une pareille horreur du vide environnant les a touchés.

Certes, les savants ont plus de méthode, plus de patience. J.-K. Huysmans aima tant la réalité concrète qu'il la voulut tout de suite installer bien au delà du connaissable. Et il choisit, pour cela, le dogme catholique.

Les raisons qui ont pu le déterminer, raisons morales, sentimentales ou autres, conséquence de ses méditations ou œuvre de la Grâce, si l'on veut, qu'importe?...

Comme Platon, quand il était allé au bout de sa dialectique, plaçait à cette limite de sa pensée des mythes, des légendes, des contes d'enfants, de beaux symboles, Huysmans établit aux bornes du connaissable des bannières, des oriflammes, des ex-voto, la croix et toute la poignante idéologie chrétienne.

Il s'était ainsi délivré du mystère, qui ne convenait point à son esprit réaliste et positiviste.

C'est une chose remarquable qu'en ses écrits les plus hardiment mystiques, les *Foules de Lourdes* par exemple, il fasse un perpétuel effort pour démontrer ses dires. Il affirme les miracles; et il en veut prouver l'authenticité. Il procède ou veut procéder, expérimentalement. Il se réfère aux certificats des médecins; il

cite, discute et apprécie les témoignages. Puis, le miracle constitué en l'état de certitude scientifique, il l'utilise comme un argument et comme le principal argument qui vaille en faveur de la foi.

Et alors, le monde divin qu'il a installé dans le domaine de l'inconnaissable, il le traite et il le décrit comme il faisait naguère pour la réalité toute proche. Sa manière est la même, minutieuse, émerveillée, habile. La ferveur s'est accrue de la joie d'avoir anéanti l'irréel, le non-être; elle s'est accrue aussi de la splendeur du spectacle nouveau qui l'excite. Mais le réalisme, au sens véritable et complet du mot, est le même.

Voilà l'unité profonde que je discerne dans la pensée de l'écrivain qui alla, d'un train continu, des *Sœurs Vatard* à la *Cathédrale.*

***

Quand la maladie lui tortura les yeux et quand il fallut lui coudre les paupières, vingt mois avant sa mort, J.-K. Huysmans accepta ce supplice comme la juste punition des plaisirs que la vue lui avait donnés. Son humilité, sa ré-

signation de chrétien lui inspiraient cette croyance. Mais, en vérité, son regard attentif et passionnément curieux l'avait, d'étape en étape, guidé du monde naturel au parvis de réalités suprasensibles.

EMILE GEBHART

Un excellent érudit, un écrivain charmant; l'un des hommes les meilleurs, les plus simples et les plus résolus qu'on pût connaître; — une âme extrêmement bien ordonnée.

Emile Gebhart était Lorrain par sa ville natale et Alsacien par ses grands-pères paternels. Et il ressentait ardemment la fierté de cette double origine : c'est, disait-il, une noblesse que d'appartenir à un monde en deuil. Il avait l'orgueil de compter dans cette « famille d'âmes » que composent la France, la Lorraine et l'Alsace.

De sa province natale, il gardait le souvenir et comme l'habitude. Il en aimait et les légendes, et l'histoire et les usages. Je me souviens de l'avoir entendu raconter ceci, d'une voix sourde et attendrie... Pendant la nuit de la Toussaint, là-bas, on allume, sur les tombes, de petites lampes. C'est ainsi de Bâle à Strasbourg. De village en village, les cimetières, en kyrielle discontinue, font une traînée de lumière. Ces petites veilleuses tremblent parmi les margue-

rites et les roses. Elles sont, affirmait Gebhart, plus émouvantes à contempler que les étoiles du ciel.

Brûlantes sur les tombes, elles signifient la fidélité au passé, qui est la vertu qu'il a pratiquée avec le plus de dévotion.

Il adorait les belles histoires et les racontait à merveille. Plus elles étaient extraordinaires et plus il avait le goût d'y croire. Et, si c'étaient des histoires de « chez lui », alors, il y croyait vraiment de tout son cœur. Elles l'animaient et elles lui donnaient à penser; bientôt, il ne savait plus si elles n'étaient pas authentiques absolument...

Un jour, — il y a quelques années : combien? sait-on jamais « le compte des années »? — saint Nicolas, évêque d'Asie, patron de la Lorraine, et saint Arbogast, évêque de Strasbourg, au temps du roi Dagobert II, se rencontrèrent à la cathédrale de Strasbourg, y étant venus du Paradis.

Saint Nicolas voulut mettre sa montre à l'heure; et les deux saints allèrent à la Grande Horloge, qui est un mécanisme surprenant. A midi, les images des douze apôtres se montrent,

défilent sous la bénédiction divine. Saint Mathias est le dernier.

Une petite fille regardait, — et attendait, dit-elle, le treizième apôtre. Saint Arbogast, alors, lui expliqua gentiment que son attente n'était pas raisonnable : il n'y a que douze apôtres... La petite Lorraine s'obstinait à guetter un treizième apôtre, — qui viendra, qui sera saint Michel de France; — et, quand saint Michel de France apparaîtra, les colonels, les régiments et les tambours français entreront à Strasbourg et se répandront par tout le pays!...

Saint Nicolas, rêveur, dit :

— Si Dieu voulait!...

Et saint Arbogast répondit :

— Dieu peut très bien vouloir!...

Emile Gebhart racontait cette histoire avec bonne foi. Il accordait aux saints Nicolas et Arbogast une confiance mélancolique.

*
* *

Il racontait aussi, volontiers, avec moins de bonhomie désabusée, des histoires du Paradis terrestre.

L'humanité, disait-il, a gardé la mémoire d'un lieu d'innocence qui est maintenant enseveli

sous les ronces; elle y rêve avec tendresse, elle voudrait en retrouver le chemin perdu. L'Inde, l'Egypte, la Chaldée, la Perse et l'Assyrie y plaçaient des fleurs merveilleuses, des fruits délicieux, des sources fraîches. Les chrétiens ont été plus spiritualistes.

Où était ce Paradis? Très loin, plus loin que l'Euphrate. Les voyageurs, qui s'en allèrent le chercher, ne le trouvèrent pas; les docteurs, qui restaient chez eux, le situèrent sur les collines les plus proches de Jérusalem, et assurèrent que Dieu en avait détruit toutes les traces.

Mais saint Brandan, ayant jeûné quarante jours et pris son bâton blanc, s'en fut avec quatorze cénobites à la quête du Paradis. Ils visitèrent une île où chantaient des cygnes blancs comme neige. Saint Brandan y célébra la messe de Pâques et puis la fête de Noël... Et M. Gebhart, lui, s'attristait à songer que, désormais, le Paradis terrestre était effacé des mappemondes. Mais il se consolait en songeant que le Paradis fleurit encore, au fond des cœurs, d'une manière idéale. Et il était prêt, quant à lui, à reprendre le bâton de voyage de saint Brandan.

***

Il avait toutes les grâces de l'esprit. Les badinages de la pensée le divertissaient infiniment et même il goûtait un certain libertinage intellectuel, mais à la stricte condition que fussent maintenus fortement les principes traditionnels de la vie sociale et nationale.

Je le comparerais à l'un de ces humanistes de la Renaissance qui, sachant presque tout, ayant pratiqué les livres et les hommes de toujours, aimant les audaces de la dialectique et estimant à leur prix les pittoresques folies de la raison, furent cependant les amis de l'ordre et les partisans d'un pouvoir énergique. Il avait l'horreur de l'anarchie, et d'autant plus qu'il était au courant des attraits qu'exerce l'aventureuse idéologie.

Une tête solide et toute ronde, aux cheveux ras, sans barbe, de courtes moustaches seulement; la figure grasse, avec de bonnes joues, un large front et de petits yeux durs; un air sévère, un peu bourru, — mais il riait très volontiers.

Je me rappelle que, le jour où l'Académie le reçut, quand il arriva, cuirassé de verdure, une petite dame, qui était ma voisine de hasard, s'écria, avec un étonnement qu'elle ne songea point à dissimuler :

— Oh! il ressemble à Bismarck!...

C'était à cause de la physionomie mal commode qu'il prenait de temps en temps.

Mais, plutôt, il ressemblait à un moine de jadis et, puisqu'il était cet humaniste que je disais, à l'un de ces moines savants et disputeurs qui furent, pendant le moyen âge et ensuite, les gardiens des lettres antiques. Chrétiens fidèles à la beauté païenne, ils composaient un idéal, double en ses origines et ingénieusement assorti, qui s'est transmis jusqu'à nous et qui a formé peu à peu la civilisation méditerranéenne.

* * *

Il visita l'Italie et la Grèce; il vécut en ces régions premières où, autrefois, Flamands, gens de Cologne et de toute la haute Allemagne, philosophes et artistes du Nord étaient allés quérir un souffle réchauffant et vivifiant. Et il devint, à la Sorbonne, professeur de littérature méridionale. Plus que l'hellénisme antique et plus que l'ancienne latinité, l'avaient séduit ces romanisants, les Italiens et les Espagnols, Dante, Pétrarque et Cervantès. Il les commentait, dans ses cours, avec un zèle amical.

Il avait étudié de près les documents; il les avait confrontés et jugés. Historien de la bonne

école, il travaillait avec une méthode rigoureuse et, malicieux, veillait à n'être point dupe. Mais, s'il cherchait assidûment la vérité, il appréciait aussi la légende qui, en second lieu, lui semblait très significative et qui, d'abord, le divertissait. Dans les vieux volumes et dans les manuscrits, il avait trouvé nombre de belles anecdoctes, gaies, parfois drôles.

Thucydide les eût négligées; Hérodote, non. Mais, lui, s'il avait l'austère critique de l'un, il avait aussi, comme l'autre, l'amour des récits agréables; et il avertissait qu'il n'allait conter, parfois, que plaisantes choses, mais il les contait tout de même.

Et avec quel art délicat! avec quelles mines!... avec une grosse voix, un peu enrouée, un peu sourde, qui tournait joliment les phrases, amenait les mots et puis les cachait, les lançait et les retirait, se jouait des idées comme le chat de la souris.

Il ressemblait un peu, oui, à un gros chat; il en avait l'adresse gracieuse, la nonchalance, les façons de ne pas bouger, longtemps, et de garder les yeux ouverts, prêt à de vifs éveils et à des pattes de velours sous lesquelles étaient les griffes bien acérées.

Car il avait beaucoup d'esprit — autant d'esprit que de bonté, — l'esprit le plus aimable, mais redoutable à toute sottise ou méchanceté.

* * *

Son livre le plus parfait est, je crois, l'*Italie mystique*, admirable essai d'histoire religieuse où sont également réussis la pittoresque peinture de l'époque, l'exposition des doctrines, le portrait vivant des personnages et l'analyse des émois spirituels qui se généralisent, créent les foules religieuses ou hérétiques, animent les grands mouvements de conscience. C'est l'histoire de saint François d'Assise, l'histoire du franciscanisme et des Franciscains divers, qu'il a esquissée là et, en plusieurs points, approfondie. Il s'y révèle l'héritier d'Ozanam et de Renan.

Bientôt, et cédant sans doute à son imagination tentée, sans doute aussi aboutissant à une telle sagesse que le départ lui parût impossible à faire entre la vérité historique et la fiction éclairée, il composa de délicieux petits romans qui empruntaient au passé leur substance et que parait de nouveautés ingénieuses l'invention de l'écrivain. Il avait débuté par une thèse latine dont voici le titre : *De varia Ulyssis apud*

veteres poetas persona, œuvre docte et qui n'accorde rien à la fantaisie; et, récemment, il écrivait un Voyage du jeune Télémaque, tout plein de gentillesse et orné de la meilleure plaisanterie.

Emile Gebhart s'amusait aussi d'un autre voyageur, Panurge. Il a consacré un volume grave, et d'ailleurs assez beau, à Rabelais, qui lui servait à étudier la renaissance et la réforme. Et puis Panurge lui servit de thème pour de libres narrations.

Tel fut le devenir intellectuel de cet érudit qui, peu à peu, s'achemina vers la littérature et qui parut peut-être moins sérieux à mesure que le progrès de sa philosophie, mélancolique et sereine, le détachait d'une science périlleuse. Je crois qu'il était plus vraiment gai au temps de sa confiance philologique. Il y a, dans ses livres d'histoire, plus d'allégresse que dans ses contes où il a mis le sourire d'une âme inquiète.

* * *

Les dernières années de sa vie, en dépit du fauteuil de Gréard que les Quarante lui donnèrent et en dépit de la célébrité tardive, ne furent pas heureuses. Si je le dis, ce n'est certes

pas que j'aime, au sujet d'un écrivain, d'un artiste, les renseignements personnels et les indiscrétions biographiques. Mais Emile Gebhart détesta ce temps, sa politique et ses idées. Les théories antimilitaristes et antisociales qui maintenant échauffent les cervelles le désolaient et l'effaraient. Il était patriote, il était de tout son cœur attaché à des croyances et à un ordre de choses que les maîtres de l'heure attaquaient avec furie. Il en ressentit un chagrin qui, jusqu'à sa mort, ne cessa point de le tourmenter.

Et je ne sais s'il ne désira pas de mourir plutôt que de durer parmi des hommes, des événements et des menaces où n'a plus sa sécurité — je dirai même : sa dignité — un humaniste qui prend son plaisir au jeu des belles-lettres et des subtiles idées et qui est audacieux sans inconvénient dans un Etat solide, dans une puissante patrie. Il appartenait à la classe de ces lettrés qui sont la parure élégante d'un pays fort ; et il vit — ou il crut voir, l'avenir dira s'il se trompait — ce pays qu'il adorait s'affaiblir, les réalités sociales et nationales qui lui étaient indispensables défaillir. Il s'attrista et il souffrit, en bon Français et en noble réactionnaire.

LUDOVIC HALÉVY

Ludovic Halévy était âgé de soixante-quatorze ans. Le mal qui, après l'avoir longuement tourmenté, eut raison de sa vitalité forte, ce fut l'excès d'une sensibilité toujours en éveil, une alarme nerveuse, une incessante inquiétude de l'esprit.

Cette cause de sa souffrance avait aussi pour résultat le vif et subtil agrément que lui connurent ses amis, une délicatesse de pensée, une finesse d'âme et, pour employer un mot qui jadis avait plus de signification qu'à présent, une gentillesse accomplie.

C'était un homme d'une élégance véritable, en ses propos, et en sa manière d'être comme en sa manière d'écrire. Il avait les plus jolies qualités françaises et il évoquait le souvenir d'une époque où l'on dirait que ces qualités-là fleurissaient mieux qu'aujourd'hui, plus faci-

lement, moins contrariées dans leur épanouissement naturel.

Bien qu'il n'eût, quand la guerre éclata, que trente-six ans, et bien qu'il ait beaucoup produit depuis lors, et bien qu'il ait désormais, sans amertume, suivi son temps, il apparaissait comme le souvenir durable des jours les plus heureux et brillants de l'Empire.

* * *

Son œuvre est abondante et variée; elle commence par *Ba-Ta-Clan*, « chinoiserie musicale » où collabora Offenbach. Et, de cette œuvre, comment énumérer les épisodes glorieux, les triomphes, les hardiesses réussies, les nouveautés ingénieuses et charmantes?

Avec Meilhac, Ludovic Halévy a fait de l'opérette un genre magnifique.

Sous l'apparence d'une gaieté légère, c'est une satire attentive; et la fantaisie est là pour dissimuler un peu les remarques d'un moraliste mécontent. On a souvent dit que l'opérette de Meilhac et Halévy avait des façons subversives; et même, les partisans d'une fière austérité républicaine ont cherché dans ce théâtre la preuve de ce qu'ils nomment la corruption de l'Empire : — ce que maintenant on repré-

sente, sur la scène parisienne, témoigne d'une autre corruption!... Et c'était par trop méconnaître le caractère de la gaiété ancienne.

L'opérette de Meilhac et Halévy se moque, oui, de presque tout, — et, disons-le, de tout. Elle n'épargne ni les personnes ni les idées; elle met en couplets narquois les respectabilités et les doctrines. Elle est redoutable!... Mais enfin, doctrines et respectabilités n'ont qu'à bien se tenir et à se tenir bien; il n'est pas mauvais qu'elles reçoivent, de temps à autre, un petit avertissement.

Sans cela, ne les verrait-on pas, bientôt, arrogantes plus que de raison? Il faut leur rappeler qu'elles sont humaines et qu'elles ont un gracieux devoir de modestie à observer pour n'être pas ou n'être guère insupportables. Un certain dogmatisme est nécessaire à la puissante constitution des sociétés; mais non l'excès du dogmatisme. Le vieux Royer-Collard affirmait, avec une épouvante comique un peu, qu'on ne fait point au scepticisme sa part. Il avait tort; et, en tout cas, on peut considérer qu'il n'est pas beaucoup moins utile de faire sa part au dogmatisme impertinent : voilà le rôle excellent qu'assuma l'opérette. Un Etat florissant a besoin de Royer-Collards et de Meilhacs et

Halévys: l'harmonie résulte de leur émulation courtoise, l'un apportant les principes nécessaires et les autres le badinage indispensable. Un tel Etat vaut tout ensemble par son attitude noble et son aménité; la raideur qu'il aurait est corrigée aimablement.

Meilhac et Halévy furent de grands railleurs. Tous les moralistes raillent : c'est le propre de leur métier. Ce qui ne survit pas à leur raillerie n'était pas solide, probablement, et, sans qu'on le sût, menaçait ruine : il valait mieux que la bicoque calamiteuse dégringolât et, autant que possible, sans écraser personne. Ce qui était solide, la plaisanterie ne le détruit pas.

Du reste, n'allons pas, par trop de zèle, attribuer aux deux auteurs de *la Grande-Duchesse* et de *la Périchole* des préoccupations sociales qu'ils n'ont pas eues. Ils étaient gais spontanément. Et, leur allégresse pimpante, je la comparerais volontiers à l'insouciante joie qui anime l'art et la littérature pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le temps qui préparait, sans y songer, la Révolution française et le temps où approchait la menace terrible de la guerre ont eu un goût pareil de sourire et de prendre la vie légèrement.

C'est pathétique et, avec une sorte d'étourderie, c'est brave.

* * *

Avec toute son exubérance et avec toute sa folie, l'opérette de Meilhac et Halévy est toute pleine de réalité, de choses vues, bien attrapées et bien notées. Elle donne la caricature, mais ressemblante, de l'authentique vérité. Et les auteurs de *la Belle Hélène* sont aussi ceux qui, écrivant *la Petite Marquise*, trouvaient une des formes les plus ravissantes de la comédie moderne.

C'est un genre moyen, si l'on peut dire, également éloigné du vaudeville et du théâtre démonstratif. Il ne cherche pas à divertir par une prodigieuse invention d'épisodes, par leur combinaison savante et par l'agencement d'une intrigue fort compliquée; non, il préfère imiter le simple cours des événements humains. Il ne s'efforce pas non plus d'établir une thèse, de combattre des abus et de transformer la législation; non, il préfère demeurer dans son dessein, qui est de plaire.

Ces comédies sont empruntées à l'existence quotidienne de leur temps. Elles doivent leur agrément à la justesse de l'observation cou-

rante, à leur bonne grâce et à leur esprit. Elles sont amusantes et émouvantes, mais sans acharnement et avec goût. Elles ont un peu les caractères de l'essai, qui est une si jolie et si française habitude de pensée. On voudrait vainement en extraire une philosophie ; mais les idées y abondent, les remarques surtout. Et de délicats observateurs du cœur humain, comme disaient nos pères, y ont mis le meilleur de leurs découvertes sans prétendre à coordonner cette diversité nombreuse, à composer un système et à le prêcher.

Ainsi, ils ne sont pas obligés de faire les sacrifices que réclame la construction d'une idéologie ; ils offrent une image plus fidèle de leur objet : le cœur humain, trouble, confus, dont le désordre est si attrayant. Il me semble que les origines de cette méthode sont dans Montaigne ; et, en le disant, j'indique le charme de cette comédie un peu désabusée et souriante.

***

Halévy avait cette grâce du geste qui n'insiste pas, une manière nette et rapide, une vive rapidité de trait.

Lorsque parut, en 1873, dans la « Vie parisienne », *Monsieur et Madame Cardinal*, un nou-

veau genre littéraire fut créé. Il n'y avait alors rien de pareil. Ensuite, on a tant imité ce chef-d'œuvre — tant et si imprudemment! — que sa fraîche originalité nous échapperait. *Monsieur et Madame Cardinal*, en 1873, auraient fait scandale, si toute l'habileté du monde n'avait été là pour excuser la hardiesse et la rendre délicieuse.

C'était du réalisme. S'en aperçoit-on?... Si l'on ne s'en aperçoit pas, voici pourquoi : c'était du réalisme spirituel. Et les réalistes ne nous ont pas habitués à telle aubaine. Les pauvres gens se sont, pour la plupart, figuré qu'il leur fallait, sous peine d'avoir l'air futile, être ennuyeux ; ils copient la réalité lourdement, au lieu d'en saisir avec adresse les aspects pittoresques ou plaisants... C'était du réalisme, — mais orné d'un sourire, en outre.

Ce sourire de Ludovic Halévy, si je le notais exactement, tout le commentaire de l'œuvre serait inutile. Un sourire indulgent, un peu mélancolique et plus amusé ; un sourire que n'a point éveillé l'étonnement, car la petite comédie que jouent les hommes autour de qui les regarde n'est pas bien riche d'imprévu ; un sourire enchanté, parce que le spectacle est drôle ; un sou-

rire qui s'attristerait bientôt, s'il ne s'était promis de ne pas céder à la divine tentation des larmes : un sourire frivole.

Frivole, — je n'atténue pas le mot. L'œuvre de Ludovic Halévy est frivole merveilleusement ; et cela, non en dépit, mais en surplus de tous ses grands mérites.

Ah ! célébrons, afin d'honorer la récente mémoire de cet écrivain, la charmante frivolité. Ernest Renan disait que la dernière et la plus haute philosophie aboutirait peut-être à un ballet. Et lui, vieil érudit, fut excellemment frivole. Si son exemple n'était point assez persuasif, il suffirait, pour aimer la frivolité tout à fait, de songer à tant de penseurs que nous avons et qui sont amèrement dépourvus de cette aimable qualité.

Etre frivole, c'est regarder la vie avec politesse. Il n'est pas bienséant de se fâcher, de déployer une violence frénétique au sujet des incidents d'ici-bas, ni non plus de multiplier les signes d'une ferveur continuelle. Et puis, on peut désirer de n'être pas dupe ; alors, pour le cas où l'aventure n'en vaudrait pas la peine, à quoi bon les cris et les pâmoisons ?...

La vie terrible et délicieuse, avec ses inépui-

sables ressources de joie et de tourment, nous invite à une sorte d'irrésolution souriante. Elle y invite les meilleurs d'entre nous, ceux-là qui sont capables de quelque énergie sans déploiement de manteaux amples ni de larges phrases. Car il y a, dans la frivolité, de la vaillance et, vraiment oui, de la vaillance à la française.

Ludovic Halévy, que torturait sa frémissante sensibilité, l'a montré parfaitement bien.

* * *

Il avait, depuis quelques années, cessé à peu près complètement d'écrire, et il était devenu l'un de nos patriarches littéraires. Il voyait, autour de lui, naître et se répandre par le monde des idées, des façons de penser, des formes d'art qui n'étaient pas ce qu'il avait prévu, qui n'étaient pas ce qu'il préférait; il n'en éprouvait pas de mauvaise humeur et il considérait avec curiosité les modes nouvelles de l'esprit. Tout cela formait une atmosphère très différente de celle qui avait favorisé la naissance et la réussite de son œuvre. Aussi ne voulait-il plus être que spectateur.

Je ne sais si, comme plusieurs de ses contemporains, il ne ressentit pas un peu de tristesse et même d'effroi à constater que les conditions

de la vie sociale et nationale ne se prêtaient plus à la floraison de la littérature qu'il avait aimée, et peut-être à deviner que la maison n'était plus assez gaie ni même assez solide pour les fêtes d'autrefois.

Mais il souriait... Il était aimable; il racontait, avec une verve subtile, de ravissantes histoires; il était extrêmement bon, il l'était délicieusement, avec grâce, avec douceur, avec simplicité, — je me rappelle.

FRANÇOIS COPPÉE

Il avait le visage le plus amusant et le plus mobile, le plus rapide à passer de la gaieté au rêve, du badinage à l'inquiétude, — visage divers et comme agile, masque merveilleux sur lequel se jouait une multiple comédie de rire, de larmes, de moquerie, de douceur. de gentillesse, comédie vraie en tous ses épisodes et bien éclairée d'un rayonnement de bonté simple.

Il excellait à raconter des histoires. Il en avait un bon nombre de parfaites, et il les disait avec le soin gourmand d'un connaisseur qui déguste un fameux petit verre. Il ne se hâtait pas de lamper; autour de l'anecdote, il causait; il amenait de loin les mots pittoresques ou plaisants; il articulait bien, mettait le ton, se divertissait et enchantait. Il riait à merveille et invitait à rire comme lui, par son air de bonhomie narquoise. Mais l'allégresse,

quelquefois, tombait soudain : songerie et mélancolie l'avaient tuée. Les yeux bleus dans la figure basanée s'emplissaient d'une langoureuse méditation. Ou bien, à la pensée des « forfaits exécrables » que des politiciens avaient commis, il se fâchait.

Qu'il était vivant! et qu'il aimait à sentir qu'il vivait!... C'est triste de se dire qu'il est mort et qu'une telle animation de l'esprit, du cœur, du geste et de la parole est anéantie.

* * *

Comme il était bien de chez nous, et, précisément, de Paris! On ne peut se le figurer qui naît ailleurs, qui mène ailleurs l'adolescence qu'il a eue et durant laquelle se formaient et sa manière d'être et son art.

Il a écrit : « Je suis la dernière grisette!... » Propos modeste. Et il eut certainement bien d'autres qualités, voire d'autres vertus. Mais enfin, ce mot de grisette, un peu suranné, a de la grâce aimable, une sorte de poésie. Puisqu'il avait choisi lui-même cette métaphore, gardons-la.

Je pense qu'il l'avait choisie principalement à cause de la sentimentalité qu'il faut qu'on at-

tribue à la grisette. Il était fort sentimental, et comme on l'est volontiers à Paris. Ni l'amour ni la nature ne lui inspirèrent ces chants lyriques et sublimes qu'exhale, par exemple, un Lamartine en ses belles heures. Les frénésies de la passion ne semblent pas avoir troublé son cœur; du moins son œuvre n'en porte-t-elle pas la marque brûlante. Les paysages magnifiques, montagnes défiant le ciel, pics que hantent les aigles, ou bien mystérieuses eaux fréquentées des cygnes sauvages, ravins légendaires, solitudes lunaires, ne sont pas le décor habituel que cherche son regard; il lui suffit des coteaux modérés qui entourent Paris de leur verte ceinture. Ne l'imaginons pas, au bord d'un lac, se lamentant sur la fugacité de l'heure et invoquant les ouragans comme de prodigieux symboles. Plutôt, suivons-le qui chemine à la lisière d'un bois suburbain, la cigarette aux lèvres, la tête un peu inclinée à cause d'une tendresse un peu futile, précieuse, et dont il est ému, non bouleversé.

De Mimi Pinson, je crois qu'il aimait aussi la cocarde au bonnet. Comme elle et comme les bons gamins de Paris, il avait le goût d'accompagner les régiments qui passent par les rues, musique en tête ou seulement tambours

et clairons scandant l'allure des troupiers. Cette musique et cet aspect des militaires bleus et rouges le ravissaient.

Sentimental et martial, Coppée fut un brave enfant de Paris, gai en outre et qui adore de plaisanter.

*
* *

Je parle de lui familièrement, et je n'essaie pas de rendre l'image plus pathétique ou superbe. Il ne l'eût point désiré... J'ai l'air de négliger sa poésie et d'oublier son talent, par quoi il devint illustre, académicien!...

Mais non! Sa poésie ne fut pas étrangère à l'homme qu'il se révéla, extérieure à sa quotidienne pensée; et son talent consista d'abord à ne pas s'écarter ambitieusement de lui-même.

De tous les poètes d'aujourd'hui, Coppée était le plus célèbre, le plus populaire, celui dont l'œuvre eut la plus large diffusion. Au théâtre, il connut des succès glorieux. Quand il se mit à écrire dans les journaux, une immense clientèle lui arriva.

C'est qu'il n'avait pas coupé les ponts — comme d'autres ont l'orgueil et peut-être le tort de le faire — entre lui et la foule. Fidèle à ses

origines, fidèle à lui-même, il demeurait fidèle à cette foule que de pareils souvenirs, des circonstances analogues avaient formée ainsi que lui. Le talent qui lui était échu ne le sépara point des hommes de son temps et de son pays; mais il chanta leur chanson si bien qu'il fut écouté d'eux avec une sympathie véritable.

L'étonnant, avec tout cela, c'est qu'il était parnassien. Et voilà justement son originalité littéraire : écrivain populaire, en somme, il emprunta l'esthétique des délicats. Les autres parnassiens ne songeaient pas beaucoup à séduire un nombreux public. Dépourvus d'exubérance, artistes subtils qu'amuse le jeu des mots, rares et bien trouvés, ils s'enfermaient dans une solitude dédaigneuse, nommée « tour d'ivoire » et entourée, comme de fossés médiévaux, d'une sorte d'impertinence. Coppée n'imita point leur mépris du pauvre peuple corvéable; mais il aima leur soigneuse façon de travailler. Ai-je tort — en tout cas, j'ai confiance qu'ainsi je ne l'eusse pas chagriné — ai-je tort de penser qu'il fut conduit à ces industrieux ciseleurs par un instinct d'ouvrier parisien que flatte un ouvrage bien fait? Oui, je le compare à un bon ouvrier d'art : il ajusta les mots avec une dextérité heureuse; il méprisa la maladresse,

le mauvais emploi des matériaux, l'usage inexpérimenté d'un outil délicat. S'il travailla vite, à l'occasion, du moins sut-il son métier; jamais il ne bâcla sa besogne ou ne la fit gauchement.

C'est ainsi que la rouerie des parnassiens lui plut et que, pour avoir adopté leur méthode exquise, il ne fut pas écarté de son modeste public.

*
* *

Les autres parnassiens consacraient leur talent à célébrer la pittoresque merveille des flores ou des faunes exotiques, les fables singulières de temps ou de pays lointains, les sentiments très raffinés d'âmes que les métaphysiques ou les aventureuses sciences tourmentèrent... Lui, qui se promenait par les faubourgs plutôt que parmi les détails de l'idéologie ou de l'histoire, il célébra les humbles de Paris ou de la banlieue.

Petits employés, boutiquiers, gagne-petit qu'un labeur quotidien réclame et qui, pour se divertir, n'ont qu'un dimanche de temps en temps, voilà les simples héros de son épopée. Il les connaissait bien; il avait de l'amitié pour leur patience, une sorte de pitié pour leur médiocre destinée. D'ailleurs, la compassion ne l'enga-

geait pas à la révolte. Il se résignait avec eux et il ne désirait pas de les voir renoncer à leur vie étroite, jolie, vaillante.

Il les a dessinés, d'un alerte et fin crayon, sur le pas de leur porte, ou bien au comptoir du magasin, ou bien encore, les jours de fête, baguenaudant. Il a raconté leurs lentes et poignantes anecdotes, leurs amours, leurs ambitions, leurs plaisirs, leurs chagrins.

Autant de tableaux faits avec une habileté souveraine. Idylles, comme disaient les Alexandrins.

La couleur n'en est pas éclatante, mais juste. Les nuances, bien attrapées et bien réparties, composent une agréable harmonie. Le ton de l'ensemble est celui de ces rues commerçantes où les devantures diversement peintes, les crémeries en blanc, les boucheries en brun rehaussé d'or, les marchands d'abats en rouge, etc., les passants et les passantes vêtus d'étoffes ternes et le reflet du ciel limpide ou nuageux organisent un paysage amusant pour l'œil, doux et varié.

* * *

Coppée avait beaucoup d'esprit. Et, quelquefois, on ne sait pas s'il badine ou s'il copie

avec tendresse la réalité des faubourgs. Se moque-t-il du petit épicier de Montrouge? Assurément non; et oui, cependant. Il avait trouvé, pour sa chanson des humbles, une forme de vers drôle et neuve : le langage de la plus simple prose y est marqué du rythme poétique et orné de rimes superbes. Cela fait un contraste singulier qui donne à rire, en même temps que subsiste la noblesse de l'impeccable métrique.

Se moque-t-il du petit épicier? Oui et non. Il plaisante avec sympathie; et, si l'on y est un peu attentif, on aimera ce mélange discret de mélancolie et de gaieté, ce sourire trempé de larmes.

Cela encore est parisien. Cette façon narquoise et hardie de constater une tristesse à laquelle on participe, ce refus de s'épancher trop, cet art vif et gaillard d'indiquer une misère, de la subir et d'aller son chemin tout de même, en sifflant, c'est une manière élégante et bien de notre ville.

* * *

Coppée restera le poète des humbles de Paris. Quand il a choisi d'autres sujets — et, par exemple, pour ses drames, — il les a pris dans

les époques héroïques et pareils à ceux dont raffolent les liseurs d'Alexandre Dumas père. Là encore il demeure fidèle à lui-même et proche de son public véritable.

Tels écrivains d'aujourd'hui laisseront une œuvre plus magnifique ou plus profonde. Aucun n'aura été plus caractérisé, plus spontané, plus sincère ; aucun n'aura donné dans ses livres l'expression plus franche d'une âme que nous connaissons bien, qu'il eut tout entière et qui nous est au moins fraternelle.

Il ne fut pas un « penseur »... Mais, à une époque comme la nôtre, où pullulent les faux penseurs, la vérité de ses émotions est bien délectable. Tandis que tant d'imposteurs bâtissent des idéologies de mensonge, sa vive loyauté de sentiment a beaucoup de charme. Ce brave homme, cet artiste scrupuleux n'a jamais menti à son idéal naturel.

GASTON BOISSIER

Je l'aimais beaucoup. C'était un homme d'une admirable gaieté.

Quand je l'ai connu, il avait déjà soixante-dix ans. C'était à l'Ecole normale, il nous enseignait l'histoire de la littérature latine. Avec ses soixante-dix ans, il était le plus jeune de nous tous, à cause de son allégresse. Je le vois encore. Son amusant visage qu'encadrait la blancheur des cheveux et des favoris, son visage rose et rasé ne demeurait jamais tranquille, mimait la belle comédie des faits et des idées qui défilaient dans son discours et, principalement, riait. Il souriait, du moins; mais son sourire était large comme le rire des autres.

Non qu'il fût très moqueur... Il l'était bien un peu; surtout, Nîmois superbe, il se divertissait à vivre.

***

Une des choses les plus ravissantes qu'il ait faites a été d'introduire l'allégresse méridionale dans la pratique de l'érudition.

Peu s'en est fallu, pourtant, qu'il ne fût protestant. Ç'aurait été bien dommage!... Il l'aurait été si son bisaïeul et sa bisaïeule avaient fait bon ménage. Mais ils le firent très mauvais. Cette famille était protestante : les ancêtres avaient assisté aux prêches du désert, langui dans la tour de Constance à Aigues-Mortes. La bisaïeule quitta son mari et abjura son erreur, disant :

— C'est le seul moyen que j'aie de ne retrouver mon mari ni dans ce monde ni dans l'autre!...

Ses enfants furent catholiques; et, désormais, tels furent tous les Boissier.

Fils d'un notaire qui, mourant jeune, laissa des affaires très embrouillées, le petit Gaston Boissier connut des jours où l'on ne mangeait pas à sa faim. Sa mère était une femme d'une belle énergie.

A l'Ecole Normale, le petit Nîmois eut des succès, parmi des gens volontiers dédaigneux, comme ténor léger. Et, quand il avait déjà une bonne cinquantaine d'années, entre intimes Gaston Boissier voulait bien chanter quelque chose encore : M. Georges Perrot l'a entendu. C'était un souvenir des concerts de jeunesse, où Beulé, le futur auteur de l'*Acropole d'Athènes*, tenait

le piano. On chantait *le Comte Ory*, de Rossini; *la Muette* et *le Philtre*, d'Auber; *la Somnambule*, de Bellini; *le Postillon de Longjumeau, le Chalet*, *Zampa*... Et des romances de Clapisson, de Maupou, de Loïsa Puget... Et du Béranger!...

* * *

L'histoire de la littérature latine l'enchantait. Il la connaissait à merveille, et il n'en était pas accablé. Il avait trop d'entregent pour se laisser imposer par les consuls de Rome, ses historiens et ses poètes; et son goût de la vie l'empêchait de se sentir avec des morts parmi les Cicéron, les Salluste, les Catilina, les Sylla et les Atticus. Il ne redoutait pas de les traiter familièrement; leurs aventures lui semblaient assez analogues à de plus récentes pour qu'il n'en fût ni intimidé, ni détaché non plus. Il racontait ces vieilles histoires avec un entrain délicieux; ce qui lui plaisait, ce n'était pas leur caractère antique, mais il les amenait à lui, à nous, — et il les rajeunissait éperdument.

C'est le reproche qu'on pourra faire à ce *Catilina* qu'il écrivit quand il avait plus de quatre-vingts ans; c'est aussi l'agrément du livre.

Jamais érudit n'a porté plus allégrement son érudition. La sienne était pourtant abondante et minutieuse. Il possédait la méthode critique des Allemands ; il lisait leurs dissertations, toutes leurs dissertations innombrables et redoutables, — mais sans superstition. Et, bref, il avait toute la science d'un philologue ; seulement, il restait un humaniste. Cela veut dire que les œuvres de l'antiquité ne se transformaient pas pour lui en matière à pédanterie et qu'il se servait d'un pédantisme éclairé pour en mieux voir l'attrayante beauté. Il était humaniste, c'est-à-dire qu'il agissait avec humanité à l'égard de la poésie qu'ont réalisée les hommes de jadis.

De cette manière, il appréciait infiniment la compagnie variée que lui faisaient les vifs ancêtres latins.

* * *

Il n'était pas venu à eux tout de suite. Cela, il me l'a raconté. A vingt ans, petit Méridional aux cheveux roux, à l'âme ardente, savant certes et studieux, mais capable d'exubérance, il avait la passion du théâtre ; — et, normalien, il résolut d'étudier Corneille et Racine. Corneille et

Racine le menèrent à Sénèque et à Tacite, puis à Ennius et à Pacuvius. Il était à Rome; il s'y attarda; il y resta.

D'ailleurs, étant arrivé à Paris de Provence, le commerce des Latins lui épargnait l'ennui de sentir l'exil. Le bavard et malin Cicéron lui semblait mieux camarade que tel de ses contemporains septentrionaux.

Et Tertullien le ravissait, qui, Africain, était plus Méridional que nul autre.

Il écrivit *la Fin du paganisme*, un très beau livre au sujet duquel, un jour, il me citait ces jolis vers de Sainte-Beuve :

> Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit;
> Mais Pan, tout bas, s'en moque et la sirène en rit...

Et il ajoutait, avec un air de joyeuse mélancolie :

— Les religions ont la vie dure!...

Joyeuse mélancolie, — ce n'est pas caractériser assez la figure qu'il faisait pour commenter cette maxime à la fois nihiliste et conservatrice. Les jeux de sa physionomie étaient si rapides et complexes qu'on a peine à les définir : ils corrigeaient la pensée autant qu'ils la signifiaient, et quel spectacle inoubliable ils donnaient!...

Autant la phrase était fougueuse et la voix nette, autant se montrait modérée et volontiers sceptique l'intention. Je me souviens d'un Gaston Boissier qui proscrivait l'emploi du mot « relatif », disant :

— Tout est relatif!... A quoi bon l'indiquer pour ceci ou cela?... Tout est relatif, tout! N'en parlons plus...

Et sa voix chantait drôlement sur ces mots qui accompagnaient les funérailles de l'absolu.

*
* *

Tout latiniste qu'il fût et quelque plaisir qu'il éprouvât auprès des aïeux romains, Gaston Boissier n'avait pas fait le vœu de se cantonner là; et, de temps en temps, il prenait la route qui va de Rome à Paris : une belle route où il rencontra, par exemple, le duc de Saint-Simon et la marquise de Sévigné. A ces deux écrivains en qui subsiste l'influence de la durable latinité, il consacra de fines monographies. Son portrait de Mme de Sévigné est charmant. Ce n'est pas une estampe d'apparat, mais, si j'ose dire, un portrait au naturel. Je me rappelle qu'après avoir certifié la fidélité conjugale de la marquise et vanté sa bonne réputation, l'auteur

l'explique et la démontre en affirmant que cette dame était de complexion froide; même, il a écrit qu'elle avait peu de tempérament. Un bon humaniste a le sens des réalités.

* * *

Pour aborder notre époque d'une manière qui convînt à un ami des belles-lettres et de la tradition, il avait choisi d'appartenir à l'Académie française. Dès que mourut M. Camille Doucet, il fut désigné par ses collègues pour devenir leur secrétaire perpétuel. Et, alors, il eut tous les ans l'occasion de juger la nouvelle littérature. Tous les ans, il rédigeait le rapport qu'il est d'usage d'écrire au sujet des prix fondés par divers donateurs, notamment par M. de Montyon. Il continuait ainsi son métier de professeur, où il était incomparable.

Aux grandes séances, on le voyait magnifique, la tête un peu inclinée à droite, la mine fière, l'habit vert ouvert largement sur le gilet blanc, sur le plastron que barrait une écharpe rouge de grand-croix; et d'autres décorations couvraient le cœur et ses environs.

Boissier lisait son rapport avec un entrain délicieux. D'abord, il s'excusait coquettement d'avoir à dire tous les ans un peu la même

chose : ce n'était pas sa faute si la littérature contemporaine évoluait avec lenteur; et, d'ailleurs. l'Académie française n'avait-elle pas été instituée pour empêcher les novateurs d'aller trop vite?... Mais il ne disait pas la même chose tous les ans, puisque, chaque fois, il rayonnait d'un zèle tout neuf en commentant les livres d'histoire ou de critique, les poèmes et les petits romans que l'Académie avait le plus appréciés. Et il s'acquittait de cette tâche difficile avec une bonne grâce charmante, infiniment spirituelle, malicieuse, drôle.

Il trouvait, dans les plus pauvres livres, dans les plus rassurants essais des jeunes auteurs qui avaient sollicité l'agrément des Quarante, le prétexte des digressions les meilleures : il y mettait des anecdotes, de prestes résumés, de la fantaisie, de la science, un peu de tout, et des idées qui étaient là comme des pierres d'attente où l'on pouvait, en y songeant, bâtir des doctrines. Cela étincelait d'ingéniosité; ces badinages avertis avaient un caractère d'art excellent.

Comme il s'amusait!... S'il n'avait amusé que lui, quelle tristesse! Mais il enchantait tout le monde. Il lisait à merveille. Sa voix claire et un peu accentuée marquait joliment les syl-

labes et, sur la fin des phrases, s'élevait gaillardement. Un petit hochement de la tête signalait les bons endroits, non sans plaisir. Il avait des sévérités et des indulgences. On croyait, soudain, qu'il allait être un peu méchant, et puis il devenait délicieux, qu'il allait être un peu grave, et puis il badinait, et avec quelle adresse!...

Il était habile à ouvrir des fenêtres sur le bel et vaste horizon de la pensée. Quand il était pressé, il ne s'attardait pas à l'accoudoir de ces fenêtres : il passait vite; et il vous emmenait, ailleurs, avec lui. Et il vous montrait ainsi, de place en place, divers coins de l'espace idéologique.

Après qu'il avait fini son discours, aux séances de rentrée académique, le directeur de la compagnie en faisait un autre et glorifiait, lui, la vertu. Je crois bien que Boissier préférait avoir pour mission de célébrer la littérature : car, il était extrêmement bon, mais il appréciait surtout les livres, étant un grand et sincère lettré.

Une fois, il m'a dit :

— Un discours sur les prix de vertu, ce serait charmant en latin!...

***

Il se félicitait d'appartenir à l'Institut. Il aimait et le lustre et les devoirs de son titre.

En 1877, avec Gaston Paris et plusieurs collègues, il alla fêter en Suède le quatrième centenaire de l'Université d'Upsal. Un huissier de l'Institut accompagnait la mission; il avait à sa charge la surveillance des bagages. Seulement, les bagages de l'huissier se trompèrent de chemin. A Stockholm, les éminents missionnaires se trouvèrent, en veston, priés à dîner chez le roi. Plusieurs d'entre eux avaient pris avec eux leur épée, jointe à leur parapluie... Mais une épée sans habit vert ne vaut rien... Il fallut dîner à la cour en costume de voyage!...

***

Ce n'est pas du tout porter atteinte à la mémoire de Gaston Boissier, de dire qu'il avait le goût très vif des honneurs. Il avait soin de les mériter. Jusqu'à ses derniers jours, il a travaillé sans relâche, sans hâte vaine, en savant scrupuleux, en parfait écrivain qui ne sacrifie rien

de son œuvre au désir du succès. Plusieurs de ses livres peuvent être placés, sur le rayon d'une bibliothèque, dans le voisinage de Taine et de Renan. Ce qui leur manque pour composer une œuvre tout à fait grande, c'est peut-être une idée directrice, une thèse — que sais-je? — un sentiment profond qui, les animant tous, les unirait. Mais enfin, parmi les latinistes et les critiques de l'antiquité, il est un maître de l'espèce forte.

Il déclarait volontiers qu'il avait eu de la chance; — et il prouvait ainsi qu'il ne croyait guère à ce que nomment les optimistes justice immanente : mais il constatait avec satisfaction qu'il était heureux. La destinée favorable n'eut pas en lui un ingrat.

A un de ses élèves qui lui annonçait le projet de « faire du latin », il répondit :

— Vous avez raison!... Je ne suis pas éternel, après tout : quand je mourrai, il y aura une place à l'Ecole normale, une place au Collège de France, une place à l'Ecole des hautes études, une place à l'Académie française, etc., etc. Pour tout cela, il faudra du monde!...

Et il riait, avec contentement.

Aux obsèques d'un grand personnage, comme nous sortions de Saint-Sulpice, où la cérémonie

avait assemblé dignitaires de toutes sortes, académiciens, écrivains, professeurs, artistes, il me disait :

— Si les voûtes s'étaient écroulées, tout à l'heure, croyez-vous que ça en aurait fait, des places !...

Il avait une extraordinaire vitalité. Beau travailleur et sage souriant, il a bien joui de l'existence, qui lui fut complaisante et prodigue.

LE CARDINAL MATHIEU

Que Son Eminence était belle, le jour qu'elle prit séance à l'Académie française!...

Ce fut au mois de février 1907, pendant que le gouvernement radical tourmentait l'Eglise de France.

En cheminant vers l'Institut, je me disais :

— Cette séance sera magnifique, mais grave. Un cardinal de curie n'est pas un auteur gai. Son Eminence prononcera le panégyrique du cardinal Perraud, qui fut un ascète et un normalien. M. le comte d'Haussonville lui répondra éloquemment; et il traitera, sans doute, des problèmes dont souffre la conscience catholique en nos jours troublés. Les tribulations de l'Eglise attristeront et ennobliront cette séance...

Je me préparais ainsi, de mon mieux, à de sages pensers.

Eh! bien, jamais on ne s'était, à l'Académie française, tant amusé!... Ce fut une séance d'al-

légresse et de forte joie : depuis longtemps, la coupole n'avait pas retenti de ce rire excellent !...

* * *

Quelle salle !...

Les belles dames, les plus élégantes et les mieux parées, éprouvèrent, assure-t-on, quelque dépit tout d'abord : on ne les regardait pas. Leurs robes semblaient extrêmement ternes, à côté de celles que les prélats avaient revêtues. La pourpre cardinalice, les manteaux violets des évêques et, selon les dignités ecclésiastiques, les mélanges divers du rouge, du rouge violacé, du violet, aux chapeaux les cordons verts et or... Il n'est de zibeline ni de loutre qui, auprès de ce faste, ne disparaisse.

Une foule prodigieuse était tassée sur les détestables banquettes qu'offre à ses invités la compagnie aux quarante fauteuils et qu'elle conserve, on ne sait de quel temps, avec plus de zèle encore que la pureté du vocabulaire français ; belles dames, prélats et vains laïcs étaient là, en masse compacte, les uns contre les autres, de la manière la moins confortable et la plus fraternelle : ainsi se pressent, sur les bâtonnets d'une étroite cage, les petits oiseaux des îles, seulement eux font exprès de se tasser.

Retentit le tambour et s'ouvrirent les portes mystérieuses qui, là-bas, au fond de la salle, donnent sur le sanctuaire académique, oui, derrière l'iconostase. Et entrèrent les Immortels. M. le comte d'Haussonville, directeur de la compagnie, les conduisait, assisté lui-même de M. le chancelier Bazin et de M. le secrétaire perpétuel Boissier. Puis, encadré de ses parrains — M. Alfred Mézières et M. Emile Gebhart, lorrains comme lui, — parut le cardinal, merveilleusement en rouge, et rieur admirablement, épiphanie de gloire et de bonheur.

Enfin, pêle-mêle, les autres, qu'on ne regardait même pas : d'illustres écrivains cependant, ou bien des savants, des érudits, que sais-je? toutes célébrités que la pourpre de Rome offusqua.

Pour voir le cardinal, on se leva. Lui, pour être vu, ne s'assit pas tout de suite. Mais il éprouvait un évident plaisir à cette minute qu'il lui plut de prolonger.

Il était habillé d'une soutane noire, à peine visible sous l'ample et somptueux manteau de soie rouge. Sous le rabat noir du prêtre pendaient longuement les larges cordons du manteau; ils couvraient la poitrine et cachaient le

noir de la soutane. Les gants rouges tenaient, l'un le discours, roulé, pareil à un bâton de commandement, l'autre un bord du manteau qu'il ramenait d'un beau geste. Sur la tête, la calotte rouge... Mais, le plus étonnant, ce fut le visage. En vérité, je ne sais point un autre visage aussi fortement caractérisé que celui-là. Comment le décrire?...

On voit d'abord des orbites enfoncées, qui font des trous noirs, un nez court relevé, une bouche qui rit et qui tire à droite et à gauche deux rides bien marquées. Ah! la rude et la gaie physionomie. Les sourcils ne sont pas des arcs de cercle; mais noirs, ils partent de la racine du nez, profonde sous le front, et ils vont directement en l'air, obliquant à peine : ils ressemblent, tous les deux, à ces deux coups de plume que donnent les dessinateurs un peu sommaires pour représenter des hirondelles au ciel... Les yeux, là-dessous, sont très mobiles, roulent, vont et viennent, pour s'amuser, se font sévères une seconde afin qu'on apprécie mieux leur pétillante malice tout à l'heure. Et la bouche est large, longue; elle se pince et va très avant dans les joues; ou bien elle s'ouvre et est ronde parfaitement. Ce masque singulier ne cesse pas de s'agiter; il se contracte, il se détend,

il se tend à sa guise, la mimique est perpétuelle, variée, drôle, expressive de la plus originale manière.

***

L'assistance n'a pas un instant négligé de regarder le visage du récipiendaire, d'y épier le jeu, si j'ose dire, d'une impayable fantaisie.

M. le comte d'Haussonville annonça :

— La séance est levée. La parole est à Son Eminence Monsieur le cardinal Mathieu.

Il fallut que le cardinal s'assît, pour se lever. Et il commença... Une voix forte, résolue, habile à ménager les effets, habile aussi à donner confiance, grâce à de bonnes et franches intonations de la province natale. Ce prélat d'Angers, de Paris et de Rome n'est pas un déraciné, mais il demeure obstinément fidèle à la Lorraine de sa petite enfance... Et il détache bien ses phrases les unes des autres ; il ne dissimule pas du tout la prédilection qu'il a pour celles qui sont destinées à faire rire. Celles-là, il les dit avec un soin particulier, soit qu'il les articule plaisamment, soit qu'il les insinue avec une feinte timidité, soit qu'il les accompagne d'un regard comique.

***

Le discours était tout simple, tout spontané. S'il faut l'avouer, je ne l'ai jamais relu, depuis lors... Mais il fut, à l'entendre, fort gai, divertissant.

Le cardinal est un historien : l'histoire, l'austère et mélancolique histoire, lui a très bien réussi. Donc, il s'écrie, avec une belle humeur : « Si l'histoire fait parler les morts, quelquefois elle procure le suffrage des vivants » ; — le cardinal le sait, il l'a éprouvé, il s'en réjouit de tout son cœur.

Le cardinal connaît la tradition suivant laquelle le nouvel académicien loue le fondateur de l'Académie. Il déclare : « La pourpre de Richelieu a porté bonheur à la mienne!... » Et il est enchanté de cette aventure obligeante.

Il ne s'excuse pas d'avoir à parler religion. Mais il songe à dire qu'il ne s'en excuse pas ; et il avoue que le sujet n'est pas de ceux qu'eût aimés Mme de Longueville, laquelle « n'aimait pas les plaisirs innocents ».

On l'accusera de cléricalisme ; il en est heureux comme de tout au monde : « Que penserait-on, remarque-t-il, d'un clerc qui ne serait pas clérical?... »

Là-dessus, il rit ; et on rit... Mais il ne sera pas un prêcheur. S'il y a un prêcheur, en l'oc-

currence, ce sera le cardinal Perraud, dont il va résumer la vie et l'enseignement : « Ecoutez donc mon prédécesseur, qui prêchait fort bien, vous édifier pour la dernière fois, sous cette coupole qui a été une chapelle... »

Il définit le cardinal Perraud, ou bien il dit que ceux qui le connaissaient mal l'auraient défini, « un anachronisme vénérable ». Le meilleur souvenir qu'il garde de ce prélat si maigre est de Rome... A Rome, un jour, le cardinal Mathieu dit au cardinal Perraud :

— Eminence, figurez-vous, que j'ai rencontré ici une dame qui affirme qu'elle a dansé avec vous...

Le cardinal Mathieu reconnaît que le cardinal Perraud parut un peu surpris, un peu choqué :

— Une dame qui a dansé avec moi?...

Il ajouta :

— Qui est-ce?...

— La veuve d'un de vos illustres confrères de l'Académie, Mme Caro.

Le cardinal Perraud leva les yeux; il explora ses plus lointains souvenirs et dit :

— C'est possible... Ce devait être en 1851, chez le recteur départemental de Maine-et-Loire, dont elle était la fille... Je venais d'être reçu agrégé

et je professais l'histoire au lycée d'Angers, où j'ai passé deux ans.

Le cardinal Mathieu conclut, avec une sorte d'admirative compassion : « Ces deux années d'Angers furent toute la part qu'il donna au monde... » Il est visible que le cardinal trouve que c'est peu!...

Paulo majora canamus : soyons sérieux, un instant. Le cardinal est en train de définir le rôle de l'apologiste moderne... Un couplet éloquent fut salué d'applaudissements unanimes : il se détachait sur le fond joyeux de ce discours, comme fait une plaisanterie dans une habituelle harangue d'académie. Il excita le tout particulier enthousiasme de M. Faguet, lequel, assis devant le cardinal, un gradin plus bas, était encadré de pourpre éclatante.

Et puis, le cardinal consacra de gentilles phrases au charmant Henri Pereyve, « Euryale chrétien » de ce « Nisus » que fut le cardinal Perraud :

Et puis, le cardinal cita le sonnet d'Arvers :

> Mon âme a son secret, ma vie a son mystère..

Il cita encore Alfred de Musset, des élégiaques, divers profanes, etc., etc...

Dans son journal intime, le cardinal Perraud a noté que, le 9 juin 1882, des télégrammes lui arrivèrent comme il s'habillait pour la procession du Saint-Sacrement... « Je les mis dans ma poche et je ne les ai ouverts qu'après avoir achevé la cérémonie. J'avais deviné ce qu'ils contenaient, l'annonce de mon élection à l'Académie... » Le cardinal Mathieu, lui : « Son humble successeur, messieurs, vous confesse que, le 21 juin dernier, il n'a pas mis les télégrammes dans sa poche avant de les ouvrir... » Et de rire!...

Un excellent passage, relatif au cardinal Lavigerie, que le cardinal Mathieu appelle « l'incomparable Africain »; et « sa soutane cachait mal ses bas rouges »...

Comment ne rien oublier de tout ce que trouva le cardinal afin d'égayer son discours. Il eut un immense, un fol succès, et le succès qu'il avait bien gagné par tant de zèle ingénieux employé à divertir un auditoire frivole. Même, quelques auditeurs se demandèrent si le prélat ne les avait pas crus encore plus frivoles qu'ils ne l'étaient...

*
* *

Après cela, M. le comte d'Haussonville prononça un très beau discours. Il fut beaucoup plus sérieux que le récipiendaire. La question de l'Eglise et de l'Etat, puisqu'une bonne occasion lui était offerte, il la traita, et tout entière, avec une noble et persuasive éloquence.

Cependant, le visage si expressif du cardinal Mathieu, la mimique à laquelle il se livrait avec plus d'esprit que de morgue, nous ont à plusieurs reprises distraits de cette harangue.

Le directeur de l'Académie mentionna les titres qui désignaient aux suffrages de la compagnie le cardinal Mathieu, — docteur ès lettres lauréat du prix Gobert, membre de l'Académie de Stanislas, mainteneur des jeux floraux de Toulouse et, à ce titre, vengeur de Clémence Isaure... « Votre modestie n'a pas eu cependant tout à fait tort de dire que l'éclat de vos mérites littéraires n'a pas seul attiré sur vous les yeux de l'Académie. Celui de la pourpre dont vos épaules sont revêtues y a bien été pour quelque chose... » Au moment où le comte d'Haussonville disait cela, le cardinal Mathieu n'écoutait pas; mais il saluait, à droite et à gauche, dans la salle, des amis et des dames qu'il reconnaissait. Les hochements de tête qu'il faisait pour signifier son « bonjour » semblaient approuver

les paroles du directeur avec une fureur de modestie qui parut plaisante à quelques-uns.

M. d'Haussonville l'expliqua : l'Académie venait de perdre le cardinal Perraud, l'Etat se séparait de l'Eglise ; il convenait de montrer que l'Académie, elle, ne divorçait pas de la sorte. C'est ainsi qu'elle fit « d'un cardinal rouge un cardinal vert ». Le cardinal Mathieu, de plus en plus distrait, approuvait de mieux en mieux.

Le comte d'Haussonville raconta qu'il avait connu Mgr Mathieu à Toulouse, archevêque... L'archevêque avait remisé le vieux carrosse de son prédécesseur ; et il sortait à pied, ou bien prenait gaillardement le tramway, au grand scandale de ses diocésaines...

Ici, Son Eminence donna les signes de la plus vive indignation. Elle indiqua par des gestes, des mouvements de tête et des ouvertures de bouche que, non, le tramway, elle ne le prenait pas. Elle le déclara visiblement à M. Mézières, qui sourit avec douceur...

Le comte d'Haussonville raconta que les dévotes de Toulouse ne prenaient pas leur parti de coudoyer ainsi leur archevêque. Mais l'archevêque était un sujet d'édification, par le zèle apostolique qu'il déployait. Il visitait les fau-

bourgs populeux; il y allait tout simplement, et volontiers en tramway...

Ici, Son Eminence, qui venait à peine de s'apaiser, ne put supporter ce retour inopiné du « tramway » qui l'avait offensé déjà. Et elle se tourna vers M. Gebhart pour lui démentir l'anecdote. M. Gebhart en parut énormément amusé.

M. le comte d'Haussonville, néanmoins, continuait à esquisser le cordial portrait de l'archevêque de Toulouse. Il le montrait, simple et bienfaisant, qui se mêle aux foules de paysans et d'ouvriers et qui « va au peuple » sans cérémonie. Il le montrait aussi qui, d'un pas alerte, gravit tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, sans presque y songer... Et, — « quelque légitime fierté que vous puissiez ressentir d'être ainsi arrivé, en six ans, à la plus haute des dignités ecclésiastiques, je ne serais pas étonné si les contraintes de l'étiquette cardinalice et romaine vous pesaient un peu... »

Ici, Son Eminence, les bras croisés, leva la tête, ferma les yeux et ouvrit la bouche comme on fait pour s'écrier : « Oh! oui!... » Cet « Oh! oui!... » nous avons tous cru que nous l'entendions et nous eûmes la certitude que l'enten-

daient au moins MM. Mézières, Gebhart et Faguet, lesquels rirent; et nous aussi; le cardinal aussi, bientôt.

M. le comte d'Haussonville s'étendit sur les écrits du cardinal Mathieu : *l'Histoire de l'ancien régime dans la province de Lorraine et le Barrois*, le *Concordat*, etc... En 1814, le cardinal Consalvi disait, en ôtant sa calotte rouge : « Sous cette calotte, il y a des idées libérales. » Et M. le comte d'Haussonville dit au cardinal Mathieu : « Vous n'avez pas besoin d'ôter votre colotte pour qu'on aperçoive sous elle des idées non moins libérales que celles de Consalvi... »

Ici, Son Eminence marqua beaucoup de gaieté. On applaudit. M. d'Haussonville se tut, quelques secondes, durant lesquelles son Eminence, amusée, regarda plaisamment l'auditoire, souleva sa calotte de pourpre, en regarda le dessous, la remit sur sa tête, rit et nous invita tous à rire; ce que nous fîmes, de grand cœur.

Et puis, tout le temps que dura l'émouvant discours de M. le comte d'Haussonville, Son Eminence approuva de la tête et rit à chaque instant. Elle riait encore quand, la séance levée, chacun s'en alla.

***

Ce fut une belle et joyeuse fête académique. Elle déconcerta un peu... Et puis, nous fûmes, si je ne me trompe, plusieurs à nous dire qu'il ne nous appartenait pas d'être moins gais qu'un prince de l'Eglise.

C'est dommage que le cardinal Mathieu soit mort : il était l'allégresse de l'Eglise de France et de l'Académie.

CAMILLE CHABANEAU

Il a été la modestie et le silence mêmes ; un savant : et il n'y a plus guère que les savants pour vivre avec un zèle magnifique, sans désirer de faire aucun bruit ici-bas. Je crois qu'ils sont les derniers saints que nous ayons ; et il faut rougir avec admiration, quand on pense à eux...

La vie de Camille Chabaneau mériterait d'être contée par un hagiographe de la science. Et en voici les épisodes principaux.

Jadis, en des temps reculés et, bref, un an seulement après qu'on avait joué à Paris *Hernani*, un petit enfant naquit à Nontron, dans la Dordogne. Il était le fils d'un employé des postes. Il grandit sagement. Quand il avait une quinzaine d'années, son père fut nommé à Marmande. Il était studieux ; et bientôt il fréquenta assidûment la bibliothèque de cette ville. Un jour, il y trouva les ouvrages de Raynouard, qui sont relatifs à notre littérature ancienne,

aux écrits du moyen âge, à toute cette époque mystérieuse et auguste de nos origines. Désormais, il n'eut pas autre chose en tête. Cela devint sa chimère.

Seulement, comme il était un adolescent respectueux des volontés paternelles, il entra dans l'administration des postes et fut d'abord commis surnuméraire à Auch. S'étant bien acquitté de sa besogne, il obtint, l'année suivante, de l'avancement : on le nomma receveur. On le nomma ensuite contrôleur à Angoulême, puis à Cognac.

A Auch, à Angoulême puis à Cognac, dans son bureau de poste, il veillait au juste envoi de la correspondance contemporaine; mais il songeait à notre vieille littérature et, le soir, rentré chez lui, seul et paisible, il travaillait à étudier le langage de nos aïeux lointains. Il n'avait pas eu, pour cela, de professeur; il n'appartint jamais à aucune école et jamais il ne se soucia d'acquérir des diplômes. Il fut un prodigieux autodidacte; et son histoire est bien décevante pour les personnes qui ont une extrême confiance dans les nécessités de la pédagogie.

***

En 1868, il publia un livre que n'attendait aucun succès de librairie et qui s'appelait *Histoire et Théorie de la conjugaison française.* C'est un livre de si belle érudition que, tout de suite, le petit contrôleur des postes de Cognac compta parmi les maîtres de la philologie romane. Il n'en continua pas moins d'accomplir avec exactitude les tâches de son métier. Car il avait le sentiment quotidien de l'humble et impérieux devoir.

Mais, en 1878, une chaire de langue romane s'étant trouvée libre à la faculté de Montpellier, c'est à lui qu'on la donna. De contrôleur des postes qu'il était par tradition de famille, il devint « chargé de cours » selon son rêve.

Depuis lors, il se consacra tout entier aux études romanes. Et il fut là patient, ingénieux, original à force de conscience et de scrupule documenté. Les travaux nombreux qu'il publia portent la marque de ces vertus qui font le précieux et noble érudit. En 1886, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui décerna le titre de membre correspondant de l'Institut.

Il a imprimé en impeccable critique, un grand nombre d'anciens textes provençaux. Ses éditions, accomplies, font autorité en tous pays;

et la docte Allemagne les estime. L'un de ses ouvrages les plus renommés est une *Grammaire limousine*, modèle d'étude dialectologique.

Il a publié, dans l'*Histoire du Languedoc*, ces « Vies des troubadours », qui sont, en majeure partie, légendaires, mais qui, en leur ensemble, composent un étonnant recueil des plus chauds, des plus aventureux, des plus émouvants romans d'amour qu'on ait écrits. Je ne sais pas si frémissait sa main de philologue casanier quand il transcrivait ces contes à demi réels de hasardeuse volupté... Mais il n'accordait pas moins d'immobile ferveur à son labeur opiniâtre que ces autres, les troubadours, n'en consacraient à leur folie.

Ensuite, il se mit au *Cartulaire du consulat de Limoges*. Comme déjà il était vieux, il ne donna aux imprimeurs que le texte, réservant le commentaire, le glossaire, les notes et les tables...

* * *

Je l'ai connu à Montpellier... Je me souviens d'un petit vieillard souriant et blanc, propret, discret, qu'on entendait à peine et qui plaisait par sa douceur indulgente et gaie.

Il y a quelques années, un peu las, il quitta

Montpellier, simple et gentil comme il était venu; et il se retira, pour y terminer sa vie, à Nontron où il était né. C'est là qu'il est mort.

Son existence aura été belle, assidue à l'activité spirituelle qu'il avait choisie, saine, vaillante, calme, ornée de l'idéal qui le tentait et qu'il réalisa.

***

Ce sont des gens très singuliers, les savants. Ils travaillent... On ne sait seulement pas s'ils existent. Et eux ne savent pas qu'il existe, ici-bas, autre chose que la besogne à laquelle ils ont dédié leur vie et leur ferveur. S'ils le savent, du moins font-ils tout comme s'ils ne s'en doutaient pas. Ils ont l'air d'ignorer le printemps et ses promenades, l'amour et ses furtifs enthousiasmes, les révolutions et leur inquiétante folie. Ils sont là, dans leur cabinet rigoureusement clos, jeunes ou vieux, timides et qui n'osent pas trop mettre le nez dehors.

A cause de cela, ils nous semblent extrêmement frivoles. Et ils le sont.

Mais il y a plusieurs sortes de frivolité.

J'avais deux amis : l'un était professeur de sociologie dans une provinciale université; l'autre, un bien spirituel chroniqueur du bou-

levard. J'aimais chacun d'eux, pour de différentes vertus et pour des agréments divers. Un jour, ils se sont rencontrés chez moi. Cette rencontre, d'abord, m'effraya, car il est incommode de constater que ne s'entendent pas deux esprits qu'on goûte séparément. Ils causèrent, le sociologue et le chroniqueur...

Ensuite, je demandai au sociologue :

— Comment le trouves-tu?...

— Charmant, me répondit-il; spirituel, délicieux : mais si frivole!...

Et je demandai bientôt au chroniqueur :

— Comment le trouves-tu?

— Oh! parfait, me répondit-il; admirable!... Mais enfin, tandis que la vie contemporaine fait rage et est si amusante, il épilogue!... Quelle frivolité!...

Ils s'étaient trouvés frivoles l'un et l'autre... Ils l'étaient!...

Il y a au moins deux sortes de frivolité. L'une se plaît à la vie et l'autre a peur de la vie. L'une et l'autre ont cette analogie de chercher, ici ou là, un refuge contre le rêve et contre la réalité. Il y a, dans l'une et dans l'autre, une manière de sagesse.

Mais la véritable frivolité est de ceux qui, n'ayant pris leur habitude ni là ni non plus

ici, vont, selon les heures, demander leur refuge à la paisible hôtellerie des philologues ou à celle des humoristes. Ils n'ont ni tranquillité ni repos. Ils sont les grands bohêmes incorrigibles de l'esprit.

Camille Chabaneau fut un sage.

LOUIS LEGENDRE

Louis Legendre était un grand garçon, vif, remuant, mince et que la maladie amincissait encore. Peut-être s'effraya-t-il, mais il riait, d'être si haut et de peser le poids d'une petite fille... Il avait les manières les plus élégantes, les plus jolies. Son visage était barbu : le front chauve avait une belle ampleur. Le visage était tout entier dans les yeux, qu'on regardait seuls, à cause de leur acuité, de leur mobilité, à cause de la facilité avec laquelle ils passaient de l'allégresse à la mélancolie. Je ne sais plus de quelle couleur ils étaient : il me semble qu'ils prenaient la couleur des sentiments qu'ils reflétaient.

Louis Legendre était presque toujours gai. Il l'était toujours en arrivant, parce qu'il aimait l'amitié. Si parfois une pensée douloureuse allait le frôler, il la redoutait visiblement, il s'abandonnait à elle une seconde, et puis il l'écartait. Alors, il recommençait à être gai, sans autre

effort, tant il y avait de belles ressources dans son âme...

Nous avions tous pris l'habitude de croire qu'il était extrêmement gai. Son œuvre même, si pimpante, si éclairée de lumière spirituelle, nous confirmait dans cette simple et agréable croyance. Maintenant qu'il est mort, si nous relisons ses derniers poèmes, nous y trouvons avec angoisse qu'il devinait sa destinée. Qu'est-il arrivé?... Ses poèmes ne nous paraissent plus les mêmes. Ils contiennent l'avertissement auquel il fut évidemment sensible et que son amitié charmante nous dissimulait. Nous ne savions pas; et il savait... Ce qu'il savait, il le cachait dans les strophes parfaites de ses poèmes, comme on enfermerait des larmes dans un coffret de bois de rose ou de cyprès sculpté finement. Et nous admirions le travail délicat de l'artiste qui avait sculpté le coffret... C'est après sa mort seulement que nous avons ouvert cette œuvre ravissante et que nous y avons trouvé des larmes.

* * *

Il était si gai!... En bon écrivain, qui aime autant que son métier son instrument et la matière qu'il manie, il adorait les mots, les

mots qui font les phrases. Il les adorait comme le sculpteur la glaise; et, comme le sculpteur avec la glaise, il jouait avec eux. Oui, les doigts de l'artiste, même dans les relâches de la création, pétrissent en petites silhouettes, en esquisses de rêve, une matière idéale; ils inventent des formes et il les caressent. Et ainsi, Louis Legendre ne cessait pas de jouer avec les mots. Sa causerie était cela : un essai prestigieux de son art, un amusement de littérature adroite et fine, un multiple, un étonnant badinage, une jonglerie avec les mots en fait de boules de cristal.

Quelle rapidité, quel vif renouvellement de toutes fantaisies verbales! et comme les idées, les sentiments, les images brillaient, reluisaient bien, dans ce tumulte et dans ce cliquetis!...

Je l'ai vu quelquefois s'attrister plus qu'il ne voulait qu'on s'en aperçût, et dire :

— On n'aime pas l'esprit!...

Et puis, il affectait de rire, bien vite, afin de corriger la mélancolie qu'il avait montrée... « On n'aime pas l'esprit!... » il disait cela au sujet d'un jeu de mots, d'une plaisanterie... Exprès, il ne le disait qu'à propos de peu de chose, — de sorte qu'il lui fût permis de rire ou d'avoir

l'air de rire tout simplement : il évitait ce que la sentence aurait eu, autrement, de douloureux et de tragique. Mais, « on n'aime pas l'esprit », — c'était bien plus que le dépit d'une boule de cristal qui est tombée des mains du jongleur : c'était, je crois, la principale tristesse de sa vie. Il y avait, entre son temps et lui, ce malentendu : son temps était occupé d'une activité redoutable et de doctrines et de réalités; tandis qu'il était, lui, l'esprit, — et, plus encore que l'esprit, la spiritualité par excellence. Il se sentait dépaysé parmi des gens qui n'étaient pas, comme lui, la modeste enveloppe des âmes; et il se désolait, à constater qu'on n'aimait pas l'esprit, flamme divine et dont il fut la veilleuse fidèle, dans une chapelle de chimère et de songe.

Quand je me souviens de sa gaieté, je l'admire. C'était une élégance, une héroïque élégance, de son caractère. S'il savait qu'il allait mourir, il ne montrait pas qu'il le savait. Et, s'il éprouvait un chagrin décevant à constater que son époque n'aimait pas l'esprit, il faisait semblant de ne déplorer que l'échec d'un calembour. Il avait cette délicatesse adorable de ne vouloir attrister que lui... Je relis ses vers les plus pimpants, les mieux ornés; et ils

me semblent, aujourd'hui, tout pleins de la douleur qu'il y enfermait secrètement. Je me demande à quelle époque un tel poète aurait pu être plus heureux, à quelle époque une telle spiritualité charmante aurait flori avec plus de contentement quotidien... Je ne sais pas... Peut-être la subtile Alexandrie où s'étaient réfugiés tous les raffinements des âges les plus beaux ; peut-être Syracuse où l'hellénisme s'adoucit de grâces plus frivoles ; peut-être la cour de Ferrare ou les jardins des Médicis auraient-ils été mieux favorables à la joie de ce poète...

* * *

Il y a, dans *le Son d'une âme*, des poèmes de toutes sortes, — sons divers d'une même cloche, qui tintait bien, qui tintait de toutes les manières, selon la circonstance et l'heure : le timbre, qu'on reconnaissait toujours, signalait un métal sans défaut.

Les poèmes de ce recueil sont répartis en quatre groupes, — « la gamme du rêve », « poussières d'amour », « notes ironiques » et « majora canamus »... Quelquefois, ce ne sont que de brèves esquisses, de petits paysages, des arbres qui apparaissent avec leurs sveltes ramures chargées de feuilles ou de neige, ou

bien des fleurs qui sont là toutes fraîches, et non comme étouffées entre les pages d'un herbier, mais jeunes et glorieuses de leur couleur et de leur parfum... Louis Legendre aimait la nature un peu, semble-t-il, comme les Japonais, pour son détail émouvant plus encore que pour son étendue mystérieuse; comme les Japonais, il eût, je crois, volontiers faussé les lignes de la perspective, afin d'amener au premier plan tout le décor admirable et ravissant. Et alors, quand les choses étaient près de lui, près de ses yeux, près de sa main, comme il les regardait et comme il les touchait, et comme il se plaisait à elles, et comme il trouvait, pour les copier, de fines couleurs!... Comme il trouvait aussi d'amusantes et pittoresques analogies pour indiquer le spectacle pathétique et drôle qu'elles lui étaient!...

Le poète regarde la fin du jour automnal; il ne dit pas ce qu'il éprouve. Il note les nuances, l'aspect mourant des objets... Il note tout cela... On dirait qu'il n'a fait que regarder un crépuscule d'automne... Mais le choix des remarques signifie et sa mélancolie et son divertissement.

* * *

Amiel a écrit qu'un paysage est un état de l'âme. Cela ne veut pas seulement dire que le poète voit la nature au travers du sentiment qu'il éprouve et la teinte de la nuance de son âme. Non... Amiel entendait que les paysages ont, eux-mêmes, leur joie ou leur tristesse, leur sentiment, et qu'ils sont de véritables âmes. C'est une idée de poète; et c'est, au sujet de la nature, l'idée poétique par excellence. La nature est précieuse aux poètes; ils se la figurent comme vivant auprès d'eux, silencieuse et fraternelle, émue pareillement, grâce à des coïncidences aimables, ou bien émue autrement, et alors ennemie.

Louis Legendre a imaginé que telle était la nature, une sœur de son âme, parfois complaisante et gentille, parfois négligente et insupportable...

Tels sont les accords et tels les malentendus qui forment, troublent et animent l'amitié réciproque de ces deux âmes, le poète et la nature... Les poètes ne veulent pas laisser la nature tranquille; les poètes ne veulent pas admettre que la nature leur soit étrangère : ils accepteraient mieux son hostilité que son indifférence.

Cet anthropomorphisme, Louis Legendre l'a

indiqué de la façon la plus intelligente. la plus railleuse. — railleuse avec des larmes. — dans un poème qu'il a intitulé gaiement « Sideral-company », et où, amenant jusqu'au ciel mystérieux les manières d'ici-bas, il suppose que des trains font le service des âmes, sous l'aspect d'étoiles filantes, par les belles nuits d'été...

L'idée est charmante, ingénieuse, narquoise et philosophique : et la pensée divinise le badinage. Quelle caricature. — mais si bien faite, si joliment faite et avec tant de ménagements, — de ces allégories que la naïve inquiétude humaine a placées au seuil du mystère, et de ces fantasmagories subtiles dont elle a peuplé les solitudes infinies !... C'est afin de n'avoir pas peur de ce vide et de ce néant... A l'extrémité de sa dialectique, au point où commence l'inconnaissable, Platon place des mythes qui sont des contes populaires ou des histoires d'enfants sages. C'est tout ce qu'a la pensée humaine à sa disposition pour occuper la place du mystère. Elle prolonge jusqu'au ciel réel ou idéal les aventures de la terre.

Et c'est ainsi depuis le temps des pâtres de Chaldée ; et c'est ainsi depuis le temps des premiers hommes qui ont rêvé sous les étoiles : et c'est ainsi depuis le temps de ces métaphy-

siciens audacieux à qui les constellations firent imaginer les signes fantastiques du zodiaque!... Et un système en vaut un autre; mais chaque époque a sa préférence... Seulement, le rêveur d'aujourd'hui, qui fait courir des railways et sleeping-cars pour les âmes dans les plaines indéfinies du ciel d'été, celui-là n'est pas dupe de ses allégories. Et il se moque, avec mélancolie, des tentatives qui nous portent à la conquête du mystère.

Des chemins de fer dans le ciel!... Aldébaran, Bételgeuse et la Lune n'ont pas fini de nous connaître; nos symboles les enveloppent d'un réseau de prestiges... Et le poète rit, avec une tristesse émerveillée!...

*
* *

Musiques d'automne... Et l'idée est gracieuse, qui suppose que les musiques, les délicates musiques, ont leurs saisons, et ont leurs automnes, subissent les péripéties du temps et, comme elles s'exalteraient à l'été, s'alanguissent dès que la douce automne est venue!... S'alanguissent — ou s'alanguiraient volontiers si la vaillance du musicien ne résistait contre leur mollesse, contre leur faiblesse et ne les fortifiait d'énergie doulou-

reuse. Et alors, elles retentissent, dans l'or silencieux des bois, comme un concert où pleurent flûtes et violons, mais où sonnent bien les trompettes courageuses, les cors puissants.

Dans la méditation, dans l'usage fier de la vie et dans la seule certitude morale, l'abnégation volontaire, l'âme et le talent de Louis Legendre se sont noblement trempés. Et, si le recueil des *Musiques d'automne* le montre plus triste que naguère, moins confiant, vite alarmé, sensible à toutes les souffrances de l'esprit, du cœur et de l'imagination, en même temps nous le voyons qui arrive au stoïcisme, mais à un stoïcisme sans orgueil : tout simplement, il refuse de céder au plaisir des pleurs et il conquiert sur lui-même la difficile sérénité.

Les flûtes pleurent, les violons se lamentent. Dans l'or des bois d'automne, les dolentes musiques se plaignent. Il y a, parmi leurs mélodies, des trilles d'ironie et puis des lenteurs découragées; et la mélancolie chante sa chanson parmi les feuilles qui tombent. Mais retentit l'appel vaillant des trompettes : il éclate et il se prolonge parmi les lamentations, les désespoirs et les langoureuses détresses des cordes et des bois, — concert étonnant, concert sublime de douleur et de fierté!...

* * *

Louis Legendre n'avait plus que quelques mois à vivre quand il a publié son dernier recueil et peut-être le plus beau de ses livres, *le Bruit et le Silence.* Il s'éloignait du bruit et il allait vers le silence. Ou bien encore, il s'amusait finalement au bruit des rythmes et des mots, afin de se distraire de la perception du silence qui l'entourait, l'enveloppait et, peu à peu, le gagnait... Plutôt, il aimait le silence et il le désirait avec une sorte d'amère fatigue...

Il savait qu'il était tout près de mourir. Le dernier poème de son dernier recueil commence par ce vers :

> Puisque mon terme est proche et puisque je le sais...

Il savait qu'il allait dormir, prochainement et pour toujours, dans ce lit profond de sa tombe déjà préparée... Mais il nous dissimulait sa prescience... Ah ! comme il nous l'a bien et trop dissimulée !... Il nous a trop caché que ces derniers jours étaient véritablement les derniers de son aimable et précieuse compagnie. Et alors — c'est notre chagrin mêlé de remords et de regrets ! — nous n'avons pas pro-

fité de lui comme nous aurions fait, avares de la dernière heure, si nous avions su!...

La dernière fois que je l'ai vu, avant les vacances de l'autre année, il fut, plus que jamais, brillant, gai, merveilleux, — et si gentil!... Quand je l'ai quitté, il m'a dit, à cause de ce voyage, que l'un et l'autre nous faisions séparément : — « Au revoir! A dans bien longtemps!... » Mais ce longtemps ne paraissait pas l'effrayer... Et, quand, j'y songe, non, il ne m'a pas dit adieu, — il ne m'a pas dit adieu comme qui s'en va pour toujours.

Et il est mort durant ces mois d'été qui éparpillent les amis; nous avons appris qu'il était mort, pendant ces jours de folie heureuse, où l'on est loin, sur les chemins des beaux pays.

Cette gaieté de notre dernière entrevue, — c'est un de ses poèmes les plus jolis et les plus émouvants, — un de ceux où il a le mieux déguisé sa tristesse en badinage. Il eut, ce jour-là, plus d'esprit que jamais. Il fut pareil à ces soirées qui sont plus claires, plus étincelantes, plus belles encore que les journées qu'elles terminent.

A cause de cette volonté qu'il eut de cacher sa mélancolie, je veux garder de lui un souvenir de bonheur... Et enfin, je me le rappelle,

heureux, — certainement heureux, entouré de ses tendresses et de ses amitiés, un jour, sur la terrasse de sa maison de Chantilly. L'après-midi était charmant, lumineux; et nos regards donnaient sur une vallée admirable, de lignes françaises, nobles et gracieuses. Des oiseaux chantaient. La causerie était simple, amicale, ordonnée, mesurée. Cet après-midi-là, je suis certain que Louis Legendre aimait à vivre et oubliait tout ce qui n'était pas l'aimable vie!...

CATULLE MENDÈS

Il est mort dans la double obscurité de l'heure nocturne et d'un tunnel, lui qui était un chantre de vie et de lumière; un train a déchiré, a broyé ce voluptueux : quelle sauvage revanche des forces brutales contre les délicatesses de l'esprit, contre ses raffinements subtils et ses ingéniosités !...

Ensuite, on a raconté que Mendès avait eu, maintes fois, le pressentiment d'une tragique mort, dans la nuit. Sa vie et son œuvre, en tout cas, sont pleines de joie, de belle ardeur et d'une sorte de clarté heureuse, quasi païenne et rayonnante. Pour les poètes du jeune Parnasse, il était un demi-dieu dont le riant visage est environné du nimbe des cheveux blonds, or du soleil; il était un radieux porte-lyre. Son éclatante jeunesse persista.

*
* *

C'était un grand lettré, l'un des plus passionnés servants qu'ait eus la littérature. Il était

cela, il était un homme de lettres accompli. Et il était cela, en ce temps où les primaires tiennent le haut du pavé, où il n'y a pas grand monde pour s'apercevoir d'une phrase bien faite. C'est la dignité de cet écrivain.

D'autres que lui, autour de lui, bons écrivains encore, utilisaient, pour des défenses d'idées, la littérature. Elle était son plaisir et son jeu; il l'aimait pour elle-même, avec ses façons d'amant. Il lui aurait dit, comme ce poète à une bien-aimée : « Ne parle pas, sois belle!... » Le goût qu'il eut pour des idées, ce fut à cause de la beauté de ces idées et à cause de leur aptitude à entrer dans un beau rythme de mots.

On ne lui connut guère d'opinions, à une époque où les opinions pullulent. Il fut absolument un artiste.

Voilà son caractère; et aussi, voilà les limites de sa pensée. Je crois qu'une doctrine lui était insupportable s'il en résultait du jargon : et il se tint à l'écart de la politique, faiseuse de discours trop hâtifs. Pour le reste encore et à l'égard de plusieurs principes, on le vit à peu près indifférent, ces principes n'ayant pas d'influence sur le langage.

Je l'appellerais volontiers le jongleur de la Notre-Dame des mots.

* * *

Là-dessus, on objectera que la vie est autre chose qu'un malin poème. Et certes!... Mais, en effet, elle n'était pas pour lui autre chose. C'est mal et c'est bien. C'est bien, parce qu'un noble ouvrier se doit d'abord à son travail. Mendès savait le sens des mots qu'il employait; il avait, en outre, le soin de leur fine qualité, de leur son, de la musique que ferait leur assemblage, de leur couleur, enfin de toute leur valeur expressive et ornementale. Bon ouvrier, qui ne bâcle pas sa besogne et qui, ayant choisi de combiner des syllabes, veille à les réunir joliment.

C'est ainsi qu'il fut, et avec quelle magnificence, un parnassien. En ce temps-là, les poètes ne cherchaient pas d'autre gloire que celle que donne la poésie. Comme on voudrait une pierre plus dure pour y graver un pur profil qui défiât les âges, ils étaient curieux des mesures difficiles et des combinaisons savantes où l'image n'entre qu'au prix des opiniâtres labeurs de l'artiste. Et la réussite les contentait.

Mendès s'est évertué à des centaines de petits

poèmes où triompha son incomparable adresse. Il y enchâssait ou sa gaité ou sa mélancolie et les trésors de sa rêverie industrieuse.

Mais parmi les parnassiens, hommes sages, calmes à force d'attention et, somme toute, un peu mornes, il avait le tempérament, il avait les manières et il aurait eu aisément l'abondance d'un romantique. La date de sa naissance ne permit pas qu'il fût un de ces poètes de qui l'harmonie se répand avec profusion. Après son éploiement splendide et son exubérance, la poésie, dans les dix ans qui précédèrent la guerre, se restreignit et n'imita un Victor Hugo qu'avec une timide précaution. Mendès subit les circonstances et, au lieu de sculpter, fit comme les autres, il cisela. Mais on sentait qu'il avait de plus larges désirs et qu'il luttait contre lui-même. C'est la beauté presque émouvante de quelques-unes de ses œuvres.

Il aurait été superbe à la bataille d'*Hernani*. Alors son prestigieux talent se fût épanoui, sans doute, en une sorte de génie.

***

Mais il avait l'enthousiasme des jours héroïques. On lui connut des admirations singu-

lières, où se manifestait la générosité de son intelligence. Fidèle toute sa vie à l'esthétique de ses vingt ans, il n'éconduisait pas les autres formes que la poésie peut essayer de revêtir. Sa préférence n'était pas exclusive. Quand il écrivit, il y a cinq ou six ans, son rapport sur la poésie contemporaine, les tentatives que sa jeunesse n'avait pas prévues trouvèrent en lui un véridique historien. Aucune sorte de beauté ne le laissait indifférent. Et, s'il était déconcerté, du moins refusait-il d'offenser un idéal. Sully-Prudhomme n'eut pas cette patience.

C'est ainsi que Mendès, artiste entêté de son art, put être un grand critique. Il avait de la complaisance pour l'art le plus contraire au sien. Mais il n'avait de complaisance que pour l'art. Et, pour les contrefaçons de l'art, il était rude et intraitable. Si quelquefois il n'a pas été juste, c'est aux regards de l'absolu. Seulement il ne pouvait pas souffrir cette bassesse de l'écrivain, la négligence.

Critique, il défendit son art d'abord, et l'art ensuite.

Il avait énormément lu; il connaissait la littérature, la peinture et la musique des autres pays. Henri Heine fut un de ses maîtres; et

Wagner n'eut pas d'annonciateur plus fervent. Sa lecture avait quelque chose d'épique : à propos d'un vaudeville bien modeste, il citait on ne sait plus quoi !...

* * *

Le théâtre devait le tenter, par son faste, par l'ampleur qu'y prend le verbe. Le romantisme qui l'animait et qui le chassait hors des limites trop étroites de l'odelette, du sonnet ou du lied, le mena impérieusement aux planches, aux décors et aux lumières, à la joie merveilleuse des mots écrits et qui deviennent des paroles.

Je crois que son chef-d'œuvre est *Glatigny*, drame funambulesque, mêlé de chansons et de danses. Il y a mis toute sa fantaisie amusée et toute sa rouerie verbale. Il y a mis encore une véritable émotion, presque fraternelle. Et il aimait Glatigny, car de ce poète il avait fait la Poésie. Alors, ce drame funambulesque, c'était la poignante aventure de ce qu'il adorait.

Le théâtre de Catulle Mendès, entre autres particularités, a celle-ci de ne ressembler guère à la vie. Il manque de naturel et il manque de réalité. Si le naturel et si la réalité sont in-

dispensables au théâtre, c'est le défaut de ce qu'il a fait pour la scène.

*
* *

Et peut-être est-ce le défaut de toute son œuvre ; elle n'est presque pas en contact avec la vie. Ce poète avait placé son art à égale distance de la terre et des étoiles. Rêvant à des vers, il s'était envolé ; et, comme son lyrisme tout de même ne l'emportait pas au delà des nuages jusqu'au ciel, il habitait une région, si l'on peut dire, intermédiaire. Et là, il badinait, combinant avec le souvenir lointain des choses les lueurs de la lune.

C'est un jeu charmant, et ce n'est qu'un jeu charmant.

Qu'on relise toute l'œuvre de Mendès : on y prendra un extrême plaisir. On n'en sera pas bouleversé. Je ne sais pas s'il n'y a pas un grand péril à omettre par trop les idées et à détacher l'art des vivifiantes racines qu'il a dans les profondeurs de la souffrance ou de la pensée. C'est par respect de l'art et pour l'amour de sa pérennité que Mendès le voulut dégager des contingences, réaliser tout seul et dresser haut comme un paradoxe orgueilleux. Il risqua de l'anémier et de le tuer.

Dans les pays de soleil, il y a une plante extraordinaire qu'on appelle le ferox. Fortement agrippée au sol, cette plante prospère; elle multiplie, comme l'aloès sauvage, ses vigoureuses feuilles, pointues et menaçantes. Elle est ainsi, plusieurs saisons, tout près de la terre nourricière. Et puis, elle lance tout droit en l'air une tige fleurissante. Mais, quand la tige a bien fleuri à d'extravagantes hauteurs, la plante se fane, meurt et tombe en poussière.

Dans la splendeur des crépuscules méridionaux où la lumière a de précieuses fantasmagories, ces fleurs si belles sont tragiques. Elles sont, au grand jour, moins jolies et moins touchantes que les pâquerettes de la prairie, les violettes, les myrtes et les roses familières.

Le Marquis COSTA de BEAUREGARD

C'était un homme admirable et charmant : une belle figure, — une figure si bien pittoresque, si vivante, si noblement caractérisée qu'elle était l'un des ornements de cette compagnie de lettrés, l'Académie française. Il savait et il se plaisait à dire que son œuvre d'écrivain n'était pas la raison principale de cette qualité d'académicien dont il était si justement orgueilleux.

Un soir, il m'a raconté son élection, et avec tant de bonne humeur, et avec tant de gaie fierté, que je voudrais reproduire ses paroles, en gardant le vif entrain du récit.

Il me disait, à peu près :

— Je ne songeais pas à l'Académie... J'écrivais pour mon plaisir et pour fixer fidèlement le souvenir des miens... On vint m'engager à poser ma candidature. Voici... Il y avait deux sièges à l'Académie. L'Académie était, alors, assez divisée en gauche et droite. La gauche et la droite avaient toutes les peines du monde

à se mettre d'accord; et, séparément, chacun des deux groupes ne pouvait pas grand'chose. Précisément, la gauche s'était mis en tête de présenter un écrivain célèbre; elle lui était fort attachée... Mais une difficulté se produisit : cet écrivain célèbre et très remarquable avait divorcé!... C'était la première fois que le divorce posait sa candidature à l'Académie. La gauche imagina, peut-être avec raison, que la droite verrait cela d'un mauvais œil. Alors, la gauche dit à la droite : — « Soyez gentille; passez sur ce léger inconvénient, votez pour notre romancier. Puisque deux fauteuils sont vacants, indiquez-nous votre candidat : nous voterons pour lui, si vous votez pour le nôtre!... » Ainsi fut fait : nous fûmes tous les deux élus, le romancier célèbre et moi. J'ai eu des voix de gauche!...

Le marquis Costa, là-dessus, riait largement...

Il reprit :

— Et j'ai failli faire tout manquer!... Figurez-vous qu'au moment où l'on vint m'offrir cette candidature, je n'avais encore publié que des ouvrages historiques... Comme des littérateurs allaient voter pour moi, je crus gentiment agir et donner une preuve de bonne volonté en écrivant un petit roman... Il s'appelle

Prédestinée; oh! ce n'est pas un livre auquel je tienne beaucoup!... Et même, je ne le publiai que timidement — sans le signer... Mais on savait qu'il était de moi... Eh! bien, ce petit roman ne plut pas du tout. C'est au point qu'il paraît que plusieurs de mes électeurs songèrent à ne plus voter pour moi... C'était grave!... C'était grave pour moi. Mais c'était grave aussi pour le romancier célèbre — qui n'aurait pas été élu si mon petit roman m'avait empêché de l'être!... A quoi tiennent les choses!...

Le marquis Costa aimait extrêmement cette anecdote. Et il avait bien raison, puisque sa modestie y est si gracieuse et puisqu'elle signale assez, par prétérition, tous les autres titres qu'il avait au choix de l'Académie, tant de titres qui faisaient de lui le type d'une race héroïque et attrayante.

***

Il était né dans la Savoie, à La Motte-Servolex, en 1835, et il avait pour aïeul Joseph-Henri Costa de Beauregard, qui, patriote sarde, fit contre la France la campagne d'Italie, fut envoyé à Bonaparte pour conclure l'armistice de Cherasco et enfin reçut de Victor-Emmanuel le grade de général quartier-maître. L'adduc-

tion de la Savoie à la France rendit Français les marquis Costa de Beauregard. Ils le furent magnifiquement : ils eurent désormais une double fidélité, la fidélité du souvenir pour leur patrie première, une fidélité de cœur et de bravoure pour leur patrie nouvelle.

On le vit bien à la guerre. Le marquis Charles-Albert, qui tenait ses prénoms du roi auquel son aïeul s'était dévoué, commanda le 1er bataillon de mobiles. Il prit part aux combats des armées de la Loire et de l'Est. Il s'y battit énergiquement. Le 16 janvier 1871, à Héricourt, il fut blessé et prisonnier. C'est ainsi qu'il prit ses galons de Français.

Pendant qu'il était en captivité allemande, et sans le consulter, sans qu'il y fût pour rien, la Savoie le choisit comme son représentant à l'assemblée nationale. Il y siégea, et tout à droite, car il était résolument légitimiste.

On raconte qu'il n'y prit guère la parole : les choses allaient d'un mouvement qu'il ne voulait pas aider et contre lequel la résistance ne lui semblait pas efficace... Mais, un jour, le député de Nice, M. Piccon, prononça un tel discours séparatiste que le représentant de la Savoie ne supporta pas le soupçon d'une pareille velléité pour la nouvelle France dont il était

le répondant; les Piémontais n'étaient pas venus à la France pour s'en retirer; ils avaient engagé leur honneur... « Nous pouvons être divisés d'opinions, en Savoie — s'écria-t-il — mais, devant Dieu et devant le pays, j'affirme que républicains et monarchistes se rallieront toujours, comme pendant la guerre, au cri de *Vive la France*!... »

Cette simple phrase emportait tout; et la discussion se terminait là.

* * *

En 1876, au renouvellement de l'assemblée, le marquis Costa de Beauregard négligea de se présenter aux élections. Ce qu'il devait dire, il l'avait dit : par cette déclaration si nette et si forte et que confirmait assez sa propre activité de soldat français, il avait consacré le patriotisme national de sa petite patrie. Et puis, cette fois, il lui faudrait poser une candidature : les circonstances ne lui permettaient plus d'être porté à la Chambre par la volonté spontanée de la Savoie; en outre, les événements allaient à l'encontre de son vœu. Il aima mieux considérer que son rôle était fini; et, s'il se tint prêt pour d'autres dévoue-

ments éventuels, du moins décida-t-il d'accorder son loisir à la mémoire du passé.

* * *

C'est alors que, réunissant les archives de sa famille, il y trouva les splendides papiers avec lesquels il écrivit *Un homme d'autrefois*. Cet homme d'autrefois : le marquis Joseph-Henri Costa de Beauregard, — véritable héros dont l'aventure est toute pleine de grandes actions, de sacrifices consentis avec une abnégation sublime et charmante, d'une tendresse familiale et d'une piété qui font croire à une légende, tant l'histoire est ici pareille aux plus nobles et gracieuses imaginations. On dirait d'un roman de chevalerie, mais ennobli de religion et surtout trempé dans une réalité manifeste. On n'aurait pas inventé plus belles les péripéties; mais elles touchent davantage, d'être évidemment véridiques. C'est de l'épopée, multiple en ses détails, très simple, très naturelle, — magnifique et profondément humaine.

Quel livre!... Et l'homme qui l'a écrit, sans autre effort que de bien ordonner les documents, put méditer sur cette phrase de Salluste qui dit qu'après l'accomplissement des hauts faits, la plus digne tâche est de les raconter.

En écrivant ce livre, le marquis Costa de Beauregard a bien fait de laisser aux documents leur éloquence et de n'y vouloir rien ajouter, qu'un fil conducteur qui mène de l'un à l'autre. Ainsi, la beauté de l'histoire apparaît seule, plus émouvante en sa nudité.

Les autres œuvres du marquis Costa de Beauregard sont pareillement composées. L'auteur ne s'y manifeste pas; l'auteur ne cherche ni à se montrer, ni à développer une philosophie de l'histoire, ni à soutenir une thèse, ni à rectifier par des stratagèmes critiques des jugements ou des opinions. Il ne s'embarrasse ni de méthode ni de doctrine. Tout uniment, il raconte; et il raconte avec une modeste piété.

C'est ainsi qu'à l'aide d'archives précieuses et augustes, il a écrit la *Jeunesse du roi Charles-Albert*, et puis *les Dernières années du roi Charles-Albert*, l'épilogue du règne, Milan, Novare et Oporto. A cette histoire est mêlée étroitement celle du marquis Joseph-Henri. Le petit-fils continuait la poignante peinture de son passé ancestral. Avec lui commençait la lignée française de son nom; et il avait fait en sorte qu'elle commençât à la bataille. Mais un sentiment de respect attendri l'engageait à rédiger les

annales accomplies de sa lignée piémontaise : il enveloppait dans le linceul de l'histoire le temps d'où il était parti pour les nouvelles destinées de sa race.

Le *Roman d'un royaliste sous la Révolution* est tiré des papiers du comte de Virieu. Les *Souvenirs* sont tirés des papiers du comte de la Ferronnays. Cet amour du passé est charitable, qui joint à ses morts les autres morts et les recueille au même monument de mémoire.

Le style du marquis Costa de Beauregard est plus vif que méticuleux. Il ne s'agit point ici de raffinements de langage ; et le soldat d'Héricourt ne désira qu'une fois, — pour écrire l'histoire de *Madame Loyse de Savoie*, sainte dame du quinzième siècle, — d'imiter les délicatesses verbales des trouvères. La tentative n'était pas dans sa manière la plus spontanée; on y sent un effort trop ingénieux. Ailleurs, dans ses livres les plus attachants, il écrit avec hâte, avec une sorte de fougue heureuse et qu'animent et que bousculent à l'occasion les vaillants épisodes du récit. L'ensemble est extrêmement agréable; et ces larges fresques d'histoire devaient être exécutées ainsi, d'une allure égale à celle des événements. C'est de l'histoire martiale, et quel-

quefois proclamée au galop d'un cheval de guerre.

* * *

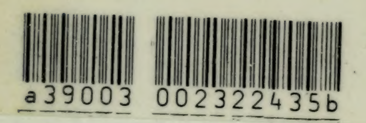
Autant qu'à un historien d'aujourd'hui, le marquis Costa de Beauregard ressemble à ces narrateurs du moyen âge finissant qui reprenaient, en prose alerte, les prodigieuses épopées : on devine encore l'épopée originelle dans leurs récits que ne scande plus la chanson.

Et le marquis Charles-Albert avait, comme son aïeul, l'aspect, les façons, le geste et le langage d'un homme d'autrefois. Les nouveautés ne lui plaisaient pas ; et il les écartait rudement, sans tâcher de se faire à elles, restant lui-même avec brusquerie. Grand, vigoureux, il portait hautement une tête opiniâtre, aux fortes moustaches grises, aux traits puissants. Il aurait eu l'air un peu malcommode s'il n'avait été, de plein cœur, la gentillesse même. Son air et son histoire donnaient l'exemple : après cela, il n'était que bonhomie et gaieté.

TABLE



PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.


a39003 002322435b